

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Le sauvetage

Bruce Bégout

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LE
SAUVETAGE

BRUCE
BÉGOUT

RENTÉE LITTÉRAIRE

BRUCE
BÉGOUT

fayard
roman



Bruce Bégout

Le sauvetage

roman

Fayard

Couverture : Hokus Pokus
ISBN : 978-2-213-70697-9
© Librairie Arthème Fayard, 2018.

DU MEME AUTEUR :

L'Éblouissement des bords de route, roman, Verticales, 2004.

Sphex, nouvelles, Arbre vengeur, 2009.

Le ParK, roman, Allia, 2010.

L'Après-midi d'une terroriste, nouvelle illustrée par Éric Nosal,
Une autre image, 2013.

L'Accumulation primitive de la noirceur, nouvelles, Allia, 2014.

On ne dormira jamais, roman, Allia, 2017.

Pour Élisée

« Ce ne sont pas les grandes choses qui importent, mais la tyrannie au jour le jour que l'on va oublier. Mille piqûres de moustiques sont pires qu'un coup de tête. J'observe, je note les piqûres de moustiques. »

Victor Klemperer.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Épilogue

Prologue

– *Che bella giornata !*

Quelques heures après, alors que tant de sons l'ont frappé jusqu'à inciser son âme – le gémissement du tramway sur les rails, le choc assourdi des pas dans le vestibule, les pleurs et les chuchotements mêlés, l'écho même, pâteux, quasi palpable, qui succède au timbre gothique des cuillères dans les tasses en porcelaine de Zwickau –, il a encore dans l'oreille, très distinctement, comme une persistance sonore qui ressort de l'arrière-plan, ce que le maître avait nommé une rétention, la voix cristalline, presque suraiguë, de la petite fille qu'il avait croisée tantôt dans le parc. Elle se promenait avec ses parents – « nos alliés dans l'extinction programmée du bolchévisme », avait dit à la radio le numéro deux du régime, une outre de sueur, luisante de bêtise, qui pastichait la virilité. Elle portait une ombrelle grenat aux franges légèrement plus sombres (disons grenat foncé) qu'elle jouait à faire tourbillonner à gauche et à droite comme la tige d'une fleur de pissenlit. Parfois elle sautillait sur un pied et secouait ses anglaises qui retombaient sur ses épaules. Elle gesticulait comme un pantin. Sa mère, d'une beauté remarquable, lui décrivait, pour la calmer, avec son accent florentin, grave et sucré à la fois, une sorte de synthèse idéale entre le méridional et l'alpin, les différentes espèces d'arbres qui bordaient les allées : *Betula pendula*, *Taxodium distichum*, *Fagus sylvatica*, etc. Elle écoutait et souriait à tout, même à lui qui, depuis l'annonce de la mauvaise nouvelle (par un télégramme, son téléphone étant en panne), devait déjà porter le masque du deuil à venir, visage renfrogné de tristesse et de découragement.

– *Che bella giornata !*

Oui. En effet. Le soleil brillait pour la première fois de l'année – un gros ballon de foot orange comme ceux qu'on utilise lorsque le terrain est enneigé –, après le long tunnel de la pénurie hivernale de lumière, l'air était tiède, agréable, gourmand, il faut bien l'avouer. Des choses environnantes, et de ce qui s'infiltrait entre elles, milieux de lumière,

d'odeur, de chaleur, de son, émanait une étrange atmosphère de sérénité. Quelque chose de doux comme un tricot propre et frais. *Come si può essere arrabbiati in una giornata così ?* Et pourtant. Pourtant, il l'imaginait déjà, dans la grande chambre du haut, expirer, entouré par le guère de famille qui demeurait en Allemagne et les rares amis, dernier petit cénacle de fidèles, qui, à son instar, avaient bravé l'interdiction et assistaient, à leurs risques, à l'agonie du penseur. Ce dernier était étendu de tout son long, au bord inférieur d'un rectangle de clarté, sous une couche légère de draps blancs qui, même à un esprit totalement dénué d'une capacité de métaphorisation, préfigurait l'image pathétique du linceul. Ses râles exempts de douleur, simples exhalaisons physiques, ponctuaient l'absence de bruit à intervalles irréguliers (et par cela même irritants). Car la lourde fenêtre filtrait, semblable à un épais mur, tous les sons importuns et, dans ce silence impressionnant, ou plutôt gênant, aux dimensions ecclésiales, personne n'osait, par crainte/timidité/respect, interrompre d'une quelconque manifestation vocale ce qui allait bientôt prendre fin dans un recueillement légèrement parfumé de jacinthe.

– *Che bella giornata !*

Que pouvait-elle soupçonner, elle, du haut de ses huit ans (neuf ans peut-être), empreinte de cette orgueilleuse inconscience qu'on ne voit poindre que sur le visage des enfants, de ce qui se tramait derrière les apparences printanières de cette ville de province ? Elle devait visiter le pays avec sa parentèle et, de son index gracile aux fines attaches, le même avec lequel elle se curait le nez, s'émerveiller de tout, de l'ordre, de l'opulence retrouvée, des vitrines gorgées de marchandises et de l'architecture baroque, même des étendards noir et rouge qui recouvraient tous les bâtiments et se balançaient au moindre souffle de vent. Tout ce nouveau lui fournissait un exotisme *Schwarzwald* bon marché. Elle se bâfrait de sensations inédites : quelque chose de sauvage, de glouton, de furieux la caractérisait, aurait-on pu dire si, à examiner de manière plus attentive sa mise chic et ses façons bien élevées, n'émanait aussi d'elle une retenue, long produit d'une discipline sévère et d'une éducation stricte, qui apportait un certain frein à ce déchaînement sensuel. Fink ne pouvait lui en vouloir, et ses mots naïfs et enthousiastes, agréables à entendre, résonnaient encore en lui comme la trace d'un événement mineur, mais peut-être porteur d'une révélation secrète. Cependant, ce qui était en train de se passer dans la chambre du premier étage revêtait plus d'importance que cet attendrissement passager pour une scène naïve de l'enfance. Quelque chose de l'ordre du destin de la pensée européenne avait lieu ici, ma grande qui n'en saura jamais rien. Il n'était pas présomptueux de le penser, et c'était bien là d'ailleurs la conviction de Fink. Il avait cependant du mal à prendre la mesure de ce qui arrivait ce jour-là. Il

savait que son maître allait bientôt mourir, il pressentait la peine sincère/profonde que cette mort lui causerait, il mesurait les conséquences de cette perte irréparable et la responsabilité d'héritier qui l'attendait, mais, il avait beau considérer avec lucidité la situation, il ne parvenait pas à ajuster son humeur, ce qu'il nommait son « ambiance interne », à l'environnement dramatique dans lequel il évoluait. Il était distrait, distant, ailleurs, et plus il tentait de polariser son attention sur les gestes à faire et les mots à dire, plus toute espèce de contenance lui échappait. Il n'en montrait cependant rien, sachant donner le change (la situation du pays depuis 33 ne l'avait-elle pas accoutumé à se composer, en toute occasion, comme un figurant que l'on place derrière l'orateur et qui sans cesse opine du chef à la moindre assertion, une allure respectable et au-dessus de tout soupçon), mais des ribambelles immatures de souvenirs l'assaillaient et mêlaient de manière anarchique comme dans une grande jatte, des images solennelles du penseur avec des tableaux prosaïques sans rapport, dont les petits pas chassés de la *bambina* dans le parc ensoleillé du *Hauptfriedhof* et, surtout, bien sûr, cela allait de soi, sa voix de timbale fraîche qui carillonnait dans le concert improvisé de ce triste jour.

– *Che bella giornata !*

Cela retentit une dernière fois. Fink s'extirpe du souvenir. *Comme ça*, par un salto soudain de conscience. Il est de nouveau parmi nous dans la grande chambre du haut. À la demande de la maîtresse de maison (un seul hochement de tête a suffi), il s'est rapproché du lit. C'est un privilège, obtenu grâce à sa dévotion d'assistant depuis plus de dix ans. Il se trouve à présent tout près du penseur, à son chevet, assis sur une chaise en bois d'acajou (ou peut-être bien de hêtre – il fait sombre et il ne voit pas bien), à côté de la table de nuit où reposent, comme dans une nature morte du XVI^e siècle flamand, une lampe (dont l'abat-jour est légèrement ébréché), un verre sans pied (à demi rempli d'une eau pâle/sale où s'ébrouent des paillettes argentées tombées du ciel), une carafe d'eau (identique en tous points à celle que l'on découvre dans les chambres des pensions de famille), une petite boîte d'ivoire (de style exotique/colonial, comme on en dénichait, au début du siècle, dans les boutiques berlinoises des marchands turcs) et, bien sûr, une Bible (in-octavo, entre 20 et 25 cm de haut, avec sa reliure à la Bradel en cuir de vache). Le pasteur est sorti depuis vingt minutes. L'extrême-onction a été livrée. *Per istam sanctam unctionem et suam piissimam misericordiam adiuvet...*

Avec la majesté distante d'un animal condamné, acculé par les ans, la fatigue et l'époque, Husserl fixe une flaque de lumière jaune qui tremblote en direction du plafond. La vitrification du regard a commencé. Fink la voit agir en direct : une plaque fine, polie, qui

descend des paupières et recouvre la cornée. Comme une progression de gel. Mais à part ce regard vide, se dit Fink tout en ne le quittant pas des yeux, rien ne le distingue vraiment d'un vivant. La mort n'est encore visible nulle part, pas même au travers de quelques signes précurseurs : teint cireux, joues émaciées, odeur désagréable. C'est justement cette absence flagrante d'annonce qui la rendra, dans quelques minutes, plus incompréhensible et révoltante, lorsque la vie, cette traversée furtive du visible, cessera tout d'un coup et que ce qui était ne sera plus, solution de continuité scandaleuse qui causera l'effroi des proches, lesquels, il y a encore un instant, percevaient la personne ici présente et ensuite ne verront à sa place qu'une simple dépouille immobile, sans parvenir à s'expliquer comment cet étrange passage que rien n'a préfiguré s'est effectué. Car c'est cela qui les étonnera le plus : l'effacement discret de la vie qu'entérinera le « c'est fini » prononcé par l'observateur le plus perspicace ou tout simplement le moins aphone d'émotion. Mais, pour l'heure, le moribond n'est pas encore décédé et c'est alors, dans un ultime effort qui, étrangement, ne se donne pas pour tel, mais pour quelque chose de doux/d'évident, qu'il se met soudainement à parler, tout d'abord de manière indistincte, mixtion de mots étouffés, bredouillage inarticulé, puis, comme si le sens s'ajustait progressivement au son, à distincte voix. Seuls ceux qui entourent le lit au premier rang captent ces ultimes propos et essayent de les imprimer dans leur esprit. Ils ne les oublieront pas de sitôt. Les autres tendent l'oreille et cherchent à entendre du mieux qu'ils peuvent. L'occasion ne se représentera sans doute plus. Et ils le savent. La future veuve songe tout d'un coup qu'elle aurait dû faire venir Drexler pour tailler les broussailles du menton. Puis oublie ce détail. Il est trop tard et, barbier ou pas, cela ne changera pas grand-chose. Comme s'il avait conscience instinctivement d'être arrivé au terme de ce qu'il avait à dire, Husserl se tait de nouveau et, *motu proprio* (ce sera son dernier mouvement), rabat ses mains sur sa poitrine. Il donne l'impression à présent de ne plus rien vouloir. De se mettre en état d'attente. Non, pas d'*attente*, c'est encore trop supposer de sa part une intention. En état de consentement plutôt. Voilà, de *consentement*. Seul ce qui est consenti sans arrière-pensées recèle une perfection. Comme le vieil éléphant du jardin zoologique : résigné à son sort, prêt à accepter tout ce qui adviendra, ni las ni impatient. Cela dure cinq ou six minutes. Pas plus. Mais cela possède, pour ceux qui y assistent, l'apparence de l'éternité. Un temps soustrait au temps, quelque chose qui dure et ne passe pas. Personne alentour ne songe à commenter la scène, à interrompre cette carence d'événement quasi palpable. Toute l'assemblée se tient immobile, figée par le respect. À l'exception de Frau Napple qui passe discrètement (« pardon, pardon ») entre les gens pour proposer des

rafraîchissements : du jus de citron glacé. On entend le léger tintement des verres qui s'entrechoquent sur son plateau rond. La plupart refusent l'offrande d'un tremblé de menton. Sans faire un geste, Husserl tourne alors lentement son regard quasi vitré vers son jeune assistant. Il semble l'examiner avec curiosité ou, peut-être, se moquer de lui, comme il aimait le faire pendant toutes leurs années de collaboration, ce qu'il nommait le *sumphilosophiein* et qui lui servait de devise à la fin de ses lettres. En tout cas, il ne le quitte plus des yeux. Sans épouvante, sans colère, il le fixe longuement de ses petites billes de verre gris, translucide, aux orbites creusées. « Il a compris », songe Fink. Dans quelques secondes, les autres se mettront à pleurer, et rien ne pourra les arrêter.

C'est un frère franciscain qui défait sa valise. À ce stade, on ne peut pas en dire plus. Il se trouve dans ce qui doit être une chambre, ou peut-être une cellule, puisqu'il s'agit d'un frère, franciscain de surcroît, et que ce genre de personnes ont l'habitude de dormir dans des monastères où, par tradition, on nomme les chambres petites, simples et sombres : « cellules ». On sait que c'est un frère franciscain, car on reconnaît tout de suite l'habit caractéristique de son ordre : la robe brune qui couvre tout le corps, la ceinture en cordelette blanche, et le fameux capuchon pointu qui donne à tous ces moines, depuis près de quatre cents ans, cette allure mystérieuse qu'exploitera, plus tard, au cinéma, le réalisateur d'une épopée galactique. Car, bien évidemment, elle permet de se couvrir la tête, mais aussi le haut du visage, plongeant ce dernier dans une ombre si impénétrable qu'on est enclin, même dans le cas des braves franciscains, à l'interpréter comme le signe d'une présence malfaisante. Il ouvre sa valise et range ses effets personnels dans un vieux coffre (il n'a pas vraiment le choix, c'est le seul meuble de la pièce), ce style de vieux coffre en bois, rongé par le temps et les xylophages, qu'une décoratrice de plateau aurait adoré dénicher dans un vide-greniers pour un film historique. Ses gestes sont sobres/précis en dépit du manque de clarté. L'obscurité ambiante pourrait en effet le faire hésiter, lui transmettre cette indécision générale des choses résultant de leur perte progressive de contours, mais ce n'est pas le cas. En même temps, il a tôt fait de ranger ses affaires. Il possède peu de choses et n'aspire pas à l'accumulation. La règle de pauvreté facilite les voyages et les installations. Avec la même lenteur dense/sereine, « pèlerin et étranger en ce monde, servant le Seigneur avec humilité », il place sur la tablette qui, à droite, jouxte sa couche une image peinte représentant le *Poverello* en train de prier dans la petite chapelle Saint-Damien et de recevoir, ébahi (l'expression du visage signale sans aucun doute possible l'étonnement soudain, total), dans un mixte de mouvement de recul (effroi) et d'attirance

(désir), la voix divine qui sort du crucifix (le peintre, afin de visualiser les paroles, a choisi comme expédient le fait de tracer un rayon de couleur dorée, allant du crucifix à l'oreille droite de François, et au centre duquel il a écrit la phrase suivante : *Franciscus, qui me ire ad instaurationem, ut vides, ad exitium ruit*). Lorsqu'il a fini son rangement, il s'étend sur le lit sans aucune brusquerie : ce n'est pas le genre à se laisser tomber de fatigue. Puis, dans le même mouvement lent, sûr, contrôlé, il tire de la poche droite de sa robe son paquet chiffonné de Belga d'où il extrait une cigarette un peu écrasée qu'il lisse et allume aussitôt. Quelques secondes après, les premières écharpes de fumée s'éloignent de son corps et vont se disperser dans l'air de la cellule y répandant leur odeur de tabac brûlé. Il les regarde monter, prendre des formes puis disparaître. Il donne l'impression de vouloir bâiller ou s'étirer, mais il ne fait rien de tout cela et reste immobile comme il sait si bien le faire lorsqu'il médite.

Il s'appelle Herman-Leo Van Breda. Il est né en Belgique en 1911, près d'Anvers. C'est un jeune gars, grand, les épaules larges, bien bâti, le visage doux et affable, pourvu d'un petit air chenapan. Une belle gueule de *Jongen* du Nord, quoi ! qui, il n'est pas difficile de l'imaginer, doit lui valoir des compliments, des allusions, des entreprises. S'il était né de l'autre côté de l'Atlantique, on l'aurait bien vu obtenir un rôle dans un film de gangsters dirigé par Mervyn Leroy, le genre « homme à tout faire » en costume croisé, moue d'ange et cigarillo aux lèvres. Mais voilà, il a fait vœu de pauvreté et de chasteté, première règle des frères mineurs, celle de 1210 approuvée par Innocent III. Ordonné prêtre quatre ans plus tôt, *il est actuellement inscrit à l'Université catholique de Louvain en licence de philosophie*. Il parle flamand, allemand, anglais et français. On le sait, car c'est ce qu'il a écrit, de son écriture penchée et déliée, dans le registre du couvent de Fribourg-en-Brisgau sis au 59 de la *Günterstalstraße*. Sur un autre document, son visa temporaire, un carton jaune plastifié qui expirera dans trois mois, à savoir le 26 novembre 1938, il a précisé, dans la petite case en haut sur la gauche, que le but de sa visite dans le Reich allemand était *scientifique*. Il n'en a pas dit plus. Lorsque, tambourinant le rebord du guichet de ses gros doigts maculés d'encre, l'officier de l'immigration a voulu savoir de quelle nature exacte était *cette prétendue recherche*, le père Van Breda a lâché comme à regret : « philosophique ». L'autre a haussé les épaules/les sourcils (et tout le reste du corps) et a tamponné le visa comme s'il écrasait une mouche. Puis, sans rien dire, il a fait signe : « circulez ». Le prêtre franciscain l'a remercié, a récupéré sa valise et s'est dirigé vers la sortie. Il aurait bien voulu faire une courte halte au buffet et boire un bock bien frais parmi les humbles, mais il s'est raisonné. Il avait beaucoup à faire et ne devait pas perdre de temps en *menus plaisirs* (c'est la formule qui lui

est spontanément venue à l'esprit). Il circula donc.

Lorsqu'il déboucha dans la rue avec sa valise, entraîné par un groupe agité de jeunes sportifs en bermudas (« *HJ*, sans doute ! »), il ressentit tout de suite une espèce d'appréhension. Il ne savait d'où elle provenait, ni ce qui avait bien pu la déclencher. Tout avait pourtant l'air paisible et un peu engourdi : *piétons* (placides, ordinaires, disciplinés), *voitures* (standards, rien à redire, suivant respectueusement le code de la route), *boutiques* (pimpantes, propres, avec des prix décents sur les ardoises et de jolies enseignes peintes au-dessus). Mais peut-être était-ce justement cette paix universelle qui le gênait : la retenue paranoïaque de chaque geste, signe d'une discrète orchestration des corps, les têtes basses et les regards fuyants, les épaules rentrées qui comprimaient les poitrines dans l'asphyxie du conformisme, bref toute une cohorte désordonnée d'indices, et, comme point d'orgue, bien visible celui-ci, les divers uniformes austères/martiaux, bruns, noirs, vert-de-gris, tapissant la ville.

Il était bien sûr au courant de la situation, des persécutions et des humiliations, il avait vu les actualités et lu les journaux. Il connaissait également – ses supérieurs l'avaient prévenu – les vexations que subissaient quotidiennement les membres de l'Église catholique : fermeture des asiles, interdiction d'enseignement, « âneries sur le Christ bienfaiteur de l'humanité », procès contre les prêtres sous n'importe quel prétexte, « extorsion de fonds », « propagande antinationale », « dénonciation du Concordat ». C'étaient sans doute ces histoires, ou plutôt esclandres et rumeurs, qu'il avait entendues ces dernières années qui le rendaient craintif. Il y avait de quoi en effet. Le *Zeitgeist* n'était pas à la franche camaraderie. Plutôt *Fascism for the dummies*. Un brave type, de ceux avec lesquels Van Breda avait l'habitude de trinquer le soir, après le boulot et avant la popote, dans les bistrotts enfumés des Flandres, une bonne tête couperosée avec un gros tarin bruegélien en plein milieu et des yeux pétillant de joie, lui avait demandé sans ambages, mais peut-être avec une once d'ironie : « Mais qu'est-ce que tu vas foutre dans ce bordel ? »

Lorsqu'il est arrivé au couvent ce même jour, après une traversée rapide de la ville (a/ Van Breda marche habituellement d'un pas alerte ; b/ il possède pour le coup une bonne carte ; et c/ Fribourg-en-Brissgau n'est pas une ville très étendue), il a trouvé le vicaire et l'un des frères mineurs en train de déboucher les canalisations de douche. Ils étaient là, à quatre pattes, dans une position ridicule, et qui l'était encore plus pour des hommes affublés de vêtements peu adaptés aux besognes manuelles, pompant, ahanant, gesticulant, pestant presque (c'est toujours amusant de guetter le moment où un curé va se mettre à jurer), au milieu d'une grande flaque d'eau noire, entourés de seaux,

de serpillières, de flexibles, de ventouses de couleur. Ils ne firent pas tout de suite attention à lui.

La première chose à laquelle Van Breda pensa fut qu'il dérangeait. Il débarquait au mauvais moment. Il voyait bien que sa petite présence était importune. Mais il ne pouvait pas non plus rester-là-à-ne-rien-faire, seulement observer d'un œil mi-gêné mi-amusé, comme derrière une vitre, les moines accroupis par terre, le bas des robes trempé et les avant-bras bleuis par l'eau glacée. Il avait fait un long voyage et avait une mission à mener. Il se racla la gorge et se présenta. Il savait en outre, par un échange de lettres, qu'il était attendu. Le vicaire, les mains maculées d'une mixture verdâtre à l'odeur répugnante, dit « ah oui Leo » (comme on fait semblant de se rappeler vaguement un fait sans importance que l'on oublie quelques secondes après), le salua de manière sobre, sans étalage d'affabilité, puis, du même ton un peu sec, ou plutôt neutre, lui demanda de les aider. Sans hésiter, Van Breda releva sa tunique et ses braies, et se mit à la tâche. Il leur fallut plus d'une heure pour extraire du sous-sol un ballot gluant de cheveux, de peaux et d'autres matières inconnues. Le moine qui accompagnait le vicaire (« attention chaud devant ! » il est drôle lui !) plaça la prise dégoulinante dans un seau en plastique comme une pêche miraculeuse et s'éloigna avec.

Van Breda eut tout juste le temps de se changer pour l'office du soir. Au milieu de ses frères, il reçut l'honneur du capitule et choisit un passage de Matthieu XIII, 45, qu'il aimait : « Le Royaume des cieux est encore semblable à un négociant en quête de perles fines : en ayant trouvé une de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il possédait, et il l'a achetée. »

Il est peut-être minuit lorsque le père Van Breda est réveillé par un bruit. C'est une sorte de cri étouffé qui glisse le long du plafond. Le cri que peut faire un animal faible et apeuré. Au début, il lui semble que ça provient de l'extérieur. Mais, après réflexion, il se rend compte que ce qu'il identifie à présent à un couinement plaintif se trouve bel et bien dans sa chambre. Seulement, il fait sombre et il ne voit pas grand-chose. La lumière du clair de lune n'éclaire que faiblement les pieds du crucifix au-dessus de son lit. Et tout le reste est camouflé dans une obscurité complète, en termes techniques un *Eigengrau*, gris dense de valeur r,v,b : 22, 22, 29. Mais le bruit, lui, n'est pas intimidé par le noir et reprend. Il se superpose au silence de la nuit. Apparaît et disparaît, par intervalles aléatoires. On croirait qu'il joue.

Van Breda, qui émerge à peine du sommeil, les yeux encore gluants comme des raisins secs, songe tout de suite, comme ça, instinctivement, à un oisillon tombé du nid. Comment ? Il ne le sait pas encore et ne cherche pas à le savoir. Pour l'instant, c'est l'image qui lui vient en tête. Car il n'a pas envie de se lever, de sentir sous ses pieds la fraîcheur de la pièce. L'espace des draps lui semble préférable. Il se contente de guetter la prochaine manifestation du bruit. À dire vrai, il n'a pas à attendre longtemps. Quelques secondes après avoir décidé de ne rien décider, il l'entend de nouveau. Distinctement. Pour autant qu'il puisse en juger cette fois-ci, le bruit se situe dans l'angle gauche de la cellule, près du coffre où il a rangé ses vêtements. Il semble se rapprocher, peut-être s'amplifier.

Mentalement, Van Breda élimine certaines possibilités, dont celle de l'oisillon perdu (elle était par trop *invraisemblable*). Ce bruit, qui n'est plus tout à fait une plainte, mais pas encore autre chose, se précise. Il se faufile en tapinois dans l'obscurité telle une bête curieuse. Il appartient à ce monde de choses sans contours, sans substance, ce monde où tout peut s'infléchir et se transformer en un clin d'œil. Van Breda, qui est à présent lucide, veut savoir. Il est à noter qu'à aucun

moment, depuis que le bruit a fait son entrée dans la pièce, il n'a ressenti quelque chose qui s'apparente à de la peur. Ce n'est pas tant par bravoure que par ignorance. D'un naturel confiant, il ne soupçonne pas qu'il puisse exister dans le monde des intentions méchantes le visant. La crainte lui est étrangère. Certes le climat moral du pays l'inquiète – et c'est même de cette inquiétude qu'est née sa mission. Certes la tunique qu'il porte lui vaut *de facto* l'antipathie immédiate du régime, et de tous ceux qui, par dogme ou suivisme, adoptent ses phobies, mais tout cela ne s'incarne jamais pour lui sous une forme alarmante. Même au cœur du Reich allemand, antisémite et antichrétien, raciste et païen, ce n'est pas un couinement dans sa cellule qui va lui faire perdre son calme. Il n'est pas du genre impressionnable.

Le bruit qui n'a pas cessé s'est à présent glissé sous le lit. Mais, malgré la proximité, à peine quelques décimètres, Van Breda ne peut toujours pas dire de quoi il s'agit. Cela ne ressemble à rien de connu. Une sorte de chuintement nasal peut-être. Mais cela n'est qu'une hypothèse tout à fait arbitraire, un moyen commode de penser quelque chose plutôt que rien. En fait, cela pourrait être n'importe quoi. Un son végétal, animal, mécanique. Ce qui est sûr, c'est que, en dépit de sa placidité habituelle, Van Breda commence à perdre patience. Il n'a pas envie de passer sa toute première nuit dans l'Allemagne ensvastikée continuellement dérangé par ce lamento qui l'empêchera de dormir. Il n'a pas vraiment besoin de ça. Sa décontraction a des limites. Il veut bien s'abandonner à l'Être dans un état de complète sérénité, mais pas aux inconvénients grotesques de la vie quotidienne. Un truc qu'il a appris à l'école de l'Expérience et de la Jugeote : la distance contemplative de l'homme spirituel n'a jamais inclus l'acceptation docile des contrariétés.

Donc il se lève d'un bond, allume la bougie placée sur sa table de chevet, regarde sous sa couche. Et, après un rapide balayage du regard, qui éperonne quelques moutons de poussière, voit. Couvert aux trois quarts par une ombre expressionniste qui accentue ses traits fauves, un matou se terre dans un coin. Van Breda lui fait signe de venir, mais l'autre ne veut rien entendre et se blottit comme un imbécile. Plus la main de l'un avance, plus le corps de l'autre recule. C'est comme un jeu qui n'amuse personne. Dans la solitude, loin des regards et des paroles, certaines situations revêtent un sens ridicule. Le père franciscain, en chemise de nuit retroussée, les mollets à l'air, les genoux fichés dans le sol froid/humide (cela fait deux fois en moins de dix heures qu'il se retrouve ainsi à croupetons dans le couvent !), se met alors à faire avec sa bouche (si quelqu'un le voyait !) toutes sortes de petits bruits délicats censés amadouer l'animal et le convaincre de sortir de sa cachette. Mais rien n'y fait.

Les « minou-minou » susurrés restent inefficaces. Aussi, sans tarder, enlève-t-il du sommier une latte de bois et l'utilise-t-il comme perche. Titillé, le chat consent enfin à bouger. Et se traîne hors du lit. Il est si faible que Van Breda n'a aucun mal à s'en saisir.

C'est un angora d'un gris taupe délicat qui n'a pas l'air très en forme. Il tremble de tout son corps et n'ose plus geindre. D'épaisses croûtes noires pareilles à des cafards recouvrent son dos, et la moitié de son corps maigrichon est dépourvue de poils, laissant apparaître une peau à vif à force d'avoir été léchée. Van Breda ne sait trop que faire de cette prise. Il se demande comment ce chat si faible, aux frontières du squelettique, a pu réussir à escalader le mur et à s'infiltrer par le soupirail. Il le dépose sur le lit et inspecte la cellule à la recherche d'un passage. Mais tout est clos. Il ne comprend pas par où il a pu passer. À moins qu'il n'ait toujours été là ?

Pour l'heure, Van Breda n'a d'autre solution que d'observer ce corps chétif qui fouine sous les draps à la recherche d'un peu chaleur. À dire vrai, le chat ne se plaint plus, mais il respire fortement. Van Breda entend son souffle gras qui entre et sort de ses poumons. On dirait qu'il va tousser, même si ce n'est pas le cas. Il se roule en boule, sa truffe rose pâle plongée dans la croupe. Et se met à dormir. Ça vous amène à la commisération en moins de deux ce genre de scènes. Pourtant Van Breda ne sait pas encore ce qu'il va faire de lui : le renvoyer d'où il vient ? Le conserver dans son lit ? Au bout de quelques instants, une décision s'opère (le père, d'ordinaire, goûte peu l'irrésolution, et ses supérieurs, depuis son noviciat, le disent impulsif). Il le saisit sans ménagement, le cache sous son aisselle et sort de sa cellule. Avance sur la pointe des pieds dans les boyaux sombres. Ne croise personne en chemin. Se dirige au jugé. Le couvent est plongé dans un calme mat aux résonances astrales. Dans les galeries austères du cloître, où la lumière du clair de lune joue, ici et là, à crayonner des formes fantasques, on ne perçoit, atténués, que quelques ronflements. Le chat rassuré/épuisé lui-même s'est tu. Il est tellement décharné qu'il ne pèse rien. Quelques centigrammes, songe Van Breda. Un paquet de sèches.

Dans le réfectoire frais comme une chapelle, le père n'a pas de mal à mettre la main sur un peu de lait dans lequel il fait tremper de la mie de pain. Il dépose le chat par terre et l'incite à manger du bout de ses orteils glacés. Au début, celui-ci hésite, comme s'il regrettait d'avoir été expulsé du creux de l'homme, puis renifle la coupelle et se met enfin à laper. Ses pattes bleues triturent le sol de satisfaction. Pour la première fois, il a l'apparence d'un animal. Il est deux heures du matin. L'horloge murale le dit, et le carillon de l'église toute proche le confirme.

Van Breda connaît la règle : les animaux domestiques sont interdits

dans l'enceinte des couvents. Même les franciscains, si bien disposés envers toutes les créatures volantes et rampantes, ont pour principe de ne jamais accepter parmi eux de présences autres qu'humaines. Les frères ne peuvent s'attacher à aucun bien, à aucun animal, aucun être. La dépossession totale. Rien ne doit s'interposer entre eux et Dieu. Dès que le chat aura fini de manger (« se bâfrer » aurait été plus juste tant il s'étranglait presque dans sa hâte à vouloir tout ingurgiter d'un coup), Van Breda le mettra dehors. De toute manière, l'idée de le garder avec lui, même une nuit, ne lui a jamais traversé l'esprit. Il lui consacra une prière, pour qu'il se rétablisse et trouve un foyer accueillant, pour qu'il cesse de se gratter, de se lécher, de se traîner, de couiner de douleur, de tousoter grasement, lui murmurer, s'il veut, le cantique du frère Soleil, puis il le ramassera, plus délicatement que tout à l'heure, de peur qu'une étreinte trop violente ne le secoue et ne le fasse vomir, montera sur un banc du réfectoire, ouvrira la lucarne donnant sur la rue et, en prenant appui sur la pointe des pieds, le déposera sur le rebord. Alors il pourra aller se recoucher et être dispos pour les laudes.

Voilà le décor : une ambiance de film noir, lourde, poisseuse, sordide. Avec des tronches patibulaires, des vitres opaques et phosphorescentes, des intermédiaires véreux, et, le soir, les entonnoirs de lumière trouble tombant des réverbères. Ombres, pavés glissants, fichiers de police. Les masses silencieuses dopées au mensonge.

Cela faisait plus de dix jours désormais qu'il tentait d'entrer en contact avec la veuve Husserl. Il avait eu beaucoup de difficultés à retrouver sa trace. Personne, en ville, ne savait où elle vivait, ce qu'elle faisait, si elle était encore en vie, si son corps avait été incinéré comme celui de son mari quelques mois plus tôt pour éviter qu'on ne s'acharne sur leurs tombes à coups de graffiti et de maillets. On en était là. Au stade de l'urne. Tous les noms juifs avaient été rayés des annuaires, des registres, des documents, de la mémoire. Une impressionnante opération de raturage. D'occultation systématique. Comme si une immense bâche d'oubli avait été jetée d'un geste malveillant sur ces *vies innommables*. Avant de les faire disparaître physiquement, on les avait d'abord supprimées juridiquement. Avec des gommes en latex et des paires de ciseaux. Il ne fallait donc espérer aucune aide de l'administration, plutôt des tombereaux de bâtons dans les roues, des regards méfiants/glaciaux.

Van Breda s'en était vite aperçu dans le bureau D 4 de la mairie (« État civil, 2^e étage, couloir droit, c'est écrit sur la vitre »), où la figure engourdie et insensible de l'agent lui adressait une fin de non-recevoir. Le père franciscain aurait voulu insister, plaider sa cause, arguer de sa bonne foi, mais, sans émettre la moindre syllabe de protestation, il se ravisa. Saisi par l'odeur d'encaustique montant des parquets où se reflétaient des croix noires, il avait vite compris que cela ne servirait à rien. Cela aurait été aussi déplacé qu'une soudaine quinte de toux dans une nécropole antique. Il s'était pour une fois raisonné/censuré, se cantonnant de mauvaise grâce aux périmètres de la norme (norme qui, à ses yeux, n'avait rien de *normal*, il va sans dire,

mais possédait déjà, et cela sans que l'on puisse deviner en elle toute la série infernale des crimes et des affronts qui allait s'ensuivre et qu'elle contenait pourtant comme une graine pourrie, un caractère absolument monstrueux).

Si ahurissant que cela puisse paraître à un étranger débarquant la bouche en cœur dans cette folie devenue la règle, les preuves d'existence de la famille du philosophe avaient été effacées. Une à une, savamment. Et ce avec l'aide complice de la loi et de la bonne conscience, et d'une large brassée de veulerie *pro patria*. Van Breda commençait à prendre conscience du drame qui se jouait depuis 33. Il avait du mal à y croire, comme devant une verrue faciale apparue pendant la nuit et qui siphonne tous les regards alentour, à se rendre compte par lui-même de ce qui n'était auparavant que des lignes typographiées dans des journaux, mais, pour autant qu'il puisse en juger sur le coup, cette révélation effrayante n'atténuait pas sa conviction qui demeurait ferme. Il était plus que jamais (dans ce *jamais* il fallait ouïr : chicanes, altercations, procédures, mesures de rétorsion, etc.) déterminé à poursuivre son action, à braver hardiment les intempéries. Ce n'étaient pas quelques tracasseries bureaucratiques, cadeaux empoisonnés de la sacro-sainte rationalité moderne à la soumission journalière des individus, qui allaient le freiner dans son élan.

Les autres frères pénitents l'avaient aidé du mieux qu'ils pouvaient, notamment le vieux Felke, qui, dans le temps, avait fait des études de philosophie (« un néo-kantien résolu », dicit le vicaire) et avait conservé quelques liens avec des penseurs importants de la ville. Ils s'étaient tous démenés, avec leurs modestes moyens et une humilité non feinte, pour permettre au jeune et sympathique Van Breda de parvenir à la maison Husserl. Et c'est donc au bout d'un remue-ménage discret/périlleux, à force de démarches persévérantes dissimulant leur nervosité sous un écran facial d'innocence, qu'ils étaient enfin parvenus à obtenir un nom. Un simple nom germanique qui cinglait comme un coup de cravache dans l'air chaud. Derrière une étagère métallique de la bibliothèque (rayon : « histoire locale du fossé rhénan »), le jeune Fink leur avait griffonné une adresse sur un bout de papier. Il possédait également un numéro de téléphone, mais ça ne servait plus à rien. La ligne avait été coupée.

Mais ce n'est pas vraiment à *cela* – toute cette kyrielle d'approches et d'assiduités qui, pendant plus de dix jours, a failli ne pas aboutir et le renvoyer en Belgique – que pense Van Breda devant la maison aux rideaux tirés de la *Schöneckstraße*. Une grosse maison de rapport, de style régional (pannes sablières, pignons à gradins, façades peintes en couleurs criardes à donner la migraine), qui s'élève derrière un jardinet mal entretenu. Il regarde simplement le portail (plus

exactement le nom rayé au fusain sur le cache en plastique qui se trouve au-dessous du poussoir de la sonnette) comme s'il n'osait entrer. En fait, il est un peu en avance et attend sagement que les minutes passent pour ne pas donner l'impression d'être trop pressé. Car on morigène habituellement les gens qui sont toujours en retard, sans songer à blâmer ceux qui sont toujours en avance.

Stature debout, fixe, légèrement penché vers l'avant (comme s'il cherchait à lire un détail), Van Breda laisse donc filer le temps. Il faut dire qu'il est assez doué dans cet exercice (« mon unique talent naturel »). L'immobilité requise pendant les offices l'a accoutumé à garder la pose. Il pourrait demeurer des heures sans bouger d'un pouce, donnant l'impression de contempler un carré de réalité, alors qu'il n'est absorbé que par des défilements de pensée aussi continuels et vaporeux que les nuages. L'immobilité n'est-elle pas un avant-goût de l'éternité ? Ce n'est donc pas vraiment un problème pour lui de jouer à la statue humaine tel un artiste de rue. Et peu lui importe, à cette occasion, d'apparaître suspect devant le portail ajouré d'une maison d'un quartier périphérique, tranquille et cossu. Lorsqu'on revêt l'habit franciscain, on a l'habitude d'être zyeuté bizarrement et cela ne nous fait plus rien. Les enfants se moquent de vous (« M'man, l'monsieur y porte une robe »), les hommes s'écartent de votre chemin et les femmes vous observent de biais. On est tellement loin des standards ordinaires de la vie sociale qu'on ne fait plus vraiment attention aux impressions étranges que l'on peut répandre. On s'en sert même et fait de cette allure un signe. Personne dans la maison n'a tiré un coin de rideau pour espionner sa présence statique (ah oui ! on a omis de préciser qu'il a délaissé aujourd'hui la tunique du capucin pour le costume noir du clergyman couronné par un collet romain). Et si c'était cependant le cas, il est persuadé que l'on s'aviserait tout simplement qu'il a de l'avance et qu'il réfléchit aux phrases qu'il va dire.

Mais qu'est-il justement venu faire là ? Parfois il se le demande. Toute la fermeté qui l'habitait ces jours derniers lorsqu'il était aux prises avec le traquenard bureaucratique semble l'abandonner. Ce n'est pas seulement son avance qui le cloue sur place, mais peut-être aussi un doute. Parfois on cherche de toutes ses forces à se concentrer sur un événement, à bander son esprit, à rassembler ses facultés, à ajuster la mire du regard et de la pensée, en vue d'être prêt à l'instant *t* quand ce que l'on attend si impatiemment va arriver, et puis, comme un grain de sable, un morceau de sparadrap au bout du doigt, une bribe de chanson fredonnée et stupide, par exemple la voix chantante de la *bambina* dont lui a parlé Fink (ils se sont vus deux fois au café après la rencontre de la bibliothèque), le moindre incident secondaire, à peine perceptible, au début, une sorte de sous-chose indigne d'être

notée vient, avec une ingénue facilité qui n'en est que plus cruelle, perturber cette belle mécanique de la concentration et fait divaguer la conscience.

Bien sûr, il sait pourquoi il est là. Il ne l'a pas oublié. Mais il a peur qu'au moment crucial, lorsque la veuve Husserl va lui demander ce que, dans ce climat général d'aversion, lui vaut cette visite (en fait, elle en a déjà une petite idée puisque, dans la lettre qu'il lui a écrite et que Fink lui a apportée quelques jours plus tôt, Van Breda a évoqué « un projet de recherches »), lorsque donc il va devoir enfin divulguer ses raisons et ses intentions, l'inattention lui joue des tours. Il se dit : je suis peut-être en train de vivre des minutes historiques et, au lieu de rester entièrement *focalisée* sur sa mission, ma conscience commence à errer, pareille à un chemineau de la Grande Dépression, de fragments sonores en bouts de visions, bref à perdre le fil. Car, il le sait, le réel n'est pas continuum, *un et tout*, mais, aux antipodes, amas de détritits, d'objets sans identité ni souche, de morceaux brisés de choses et d'êtres, enchevêtrement de tuiles, de tessons, de rognures et d'épaves, comme la récolte d'une plage atlantique après une tempête équinoxiale.

Bon, on ne va pas faire durer le suspense plus longtemps. Nous ne sommes pas dans un *detective novel* – quoique ? –, mais dans une histoire minuscule/discrète/souterraine comme le siècle dernier en a produit à la pelle dans les interstices des grands événements, hors des télescripteurs Murray à bandes perforées, des chroniques locales, des dépêches, ces petites trames de faits anodins et modestes qui ont, le temps d'une journée, entretissé sans le vouloir des milliers de liens invisibles et durables, plus solides que les vérités officielles, faisant dans l'ombre de l'amalgame physique une réalité vivable. Alors quoi ?

Alors notre jeune père franciscain, comme il le relatera plus tard, à la demande pressante de ses collègues (car, lui, ne voyait pas vraiment l'intérêt de cette relation), sans fioritures, avec sa rigueur et sa distance habituelles, dans un court récit émouvant/dramatique qu'il publiera en 1959 dans le tome 2 de la collection *Phaenomenologica* aux éditions Nijhoff, se rend à Fribourg-en-Brisgau (à ne pas confondre avec les autres Fribourg) « dans l'intention d'inventorier soigneusement et d'étudier toutes les traces de l'œuvre et de l'enseignement de Husserl ». Il a soutenu l'année précédente un mémoire de licence sur « la théorie de la réduction » et souhaite continuer ce travail par la rédaction d'un doctorat. Jusque-là un parcours sans faute. Or il a appris que Husserl, qui, de son vivant, a très peu publié (trois livres en tout et pour tout – pas de fines brochures torchées en deux semaines non plus, du costaud tout de même), a laissé après sa mort des manuscrits inédits qui revêtent une certaine importance pour la compréhension de son œuvre.

D'ailleurs ces autographes non publiés suscitent déjà chez les chercheurs depuis quelques années des démangeaisons crâniennes, des supputations, des fantasmes, une véritable infection d'urticaire théorique. On dit (peu les ont vus, encore moins lus, mais beaucoup les fredonnent comme un air mélancolique) qu'ils contiennent non seulement des avancées significatives dans l'explication de sa

phénoménologie, mais aussi, plus secrètement, comme en contrebande, des thèses absolument originales *qui remettent tout en question*, une sorte d'enseignement ésotérique *creusant* sous la doctrine officielle des galeries vastes et fraîches où circule un air vivifiant, et inconnu, tout un *underworld* conceptuel fascinant, nouveau et révolutionnaire. Il y aurait là, à ce qu'on raconte donc, des vues passionnantes sur le corps propre, sur la connaissance d'autrui et l'empathie, sur l'origine du temps, sur le continent caché des synthèses passives, « ah les synthèses passives ! » (cette *formule magique* qui fera saliver, dans les années à venir, tous les philosophes contemporains prompts à délaisser la bonne vieille métaphysique de papa), ces formes préconscientes d'organisation perceptive qui décident par avance en nous du sens de notre expérience et sur lesquelles nous n'avons aucune prise.

Van Breda travaille, lui, on l'a dit, sur la réduction phénoménologique. *La clé même du système*, sa porte d'entrée méthodique. Il sait grâce à Mgr Noël qu'il existe tout un groupe de manuscrits inédits consacré à cette question, autrement dit : le Graal. Ou en tout cas sa cartographie. Van Breda voit bien que les exposés exotériques de la réduction, souvent rapides, maladroits et incomplets, ne sont pas tout à fait satisfaisants, cette manière de mettre entre parenthèses le monde pour ne conserver que son apparence. Une sorte d'abstention ontologique et de transfiguration phénoménale. Mais ce n'est pas facile à saisir, la réduction, même pour un spécialiste : *l'épokhè*, la suspension de notre croyance naturelle dans la réalité, la saisie du monde comme un phénomène, *rien qu'un phénomène*, la reconduction immédiate de l'ensemble à des vécus de conscience. Tout cela mérite explication. Car Van Breda le sent bien, dans le contexte agité dans lequel il évolue depuis dix jours : rien n'est plus compliqué que de fouler aux pieds les réalités séculières, de se détacher du monde, de sa pression, de son ambiance, de cette façon qu'il a de nous coller aux doigts comme du cambouis, de s'extraire par une conversion du regard, un changement d'attitude, de tout ce qui nous assaille et nous sollicite – le chat moribond qui couine dans la nuit noire, le préposé grincheux qui fait non de la tête, le SS qui guette l'entrée de la gare et se racle la gorge – et de transbahuter le tout dans un simple phénomène afin de l'observer calmement comme derrière une vitre transparente. *L'épokhè*, c'est pas de la tarte, et il n'est pas donné à tout le monde d'être un champion de la distanciation, un Don Fabrizio se réfugiant dans son observatoire privé au faîte de la Salina pour s'élever au-dessus des calamités de l'histoire et converser peinard avec les étoiles. Lui-même n'est pas sûr d'avoir su un jour pratiquer cette réduction qui, selon Husserl, constitue l'unique visa d'entrée dans sa phénoménologie. Il espère seulement que la consultation de

ces inédits va l'aider à y voir plus clair. Il vient donc ici, en toute innocence, pour en savoir plus, pour avoir des réponses à ses questions, des éclaircissements, des précisions, des exemples, et, si c'est pas trop demander, peut-être un jour parvenir à suspendre ce réel médiocre et oppressant en un joli spectacle philosophique.

Mais il est là aussi pour *autre chose*. De moins personnel, même si ça lui tient bien sûr à cœur. Van Breda est porteur d'une proposition de l'Institut Supérieur de Philosophie. Dans son récit de 59, il avoue que ce n'est que « quelques jours avant son départ de Louvain » qu'il a conçu « un projet tout autre ». En 38, il ne fallait pas être en effet grand clerc pour prédire que les nazis n'aideraient en rien à la publication de ces manuscrits. On pouvait même présager, de manière plutôt réaliste, que, s'ils tombaient un jour dessus, *par le plus grand des hasards* (car il était difficile de croire qu'une tête d'abruti de SS, aussi éveillée qu'un dépressif sous camisole chimique, soit naturellement conduite, par un mouvement spontané, à supposer l'existence de tels textes), ils en feraient des confettis ou se torcheraient le cul avec dans un vacarme de rires.

Van Breda se plaisait parfois (*parfois* seulement, car cela confinait à de la jouissance perverse) à imaginer la tête qu'aurait faite un *Obersturmführer* à la lecture d'une seule page de Husserl : une pure expression de stupéfaction stupide, le gel musculaire des traits, le blocage cérébral portraituré en grand. C'est que, aux yeux des nazis, toute production intellectuelle un peu subtile semblait *per se* suspecte/criminelle/dégénérée, encore plus celle d'un philosophe juif qui ne parlait que de représentations sans objet et d'ontologie formelle. Dans ces conditions, aucune institution allemande ne s'aventurerait dans ce projet de publication. Elle s'y opposerait plutôt si une chose pareille venait à sa connaissance. De même, pensait le père franciscain, nul chercheur ne serait officiellement chargé de mettre un peu d'ordre dans ces manuscrits touffus. Le mieux était même qu'ils demeurent totalement inconnus.

Van Breda avait donc suggéré à Mgr Noël, qui dirigeait l'ISP, de publier une édition scientifique et critique de ces textes précieux pour la recherche husserlienne. Cela n'allait pas être chose facile, car il s'agirait d'opérer de manière clandestine et de ne compter que sur soi-même. L'entreprise elle-même n'était donc pas sans danger. Si, par chance, on obtenait l'accord des héritiers de Husserl, il faudrait, en douce, comme au marché noir, avec des noms de code saugrenus et des airs fredonnés en signe de reconnaissance, exfiltrer discrètement ces documents vers la Belgique. Mais si, par malheur, les nazis étaient mis au courant de ces petites manigances, certes *secondaires* dans leurs ambitions de domination mondiale, mais pour autant *significatives* pour leur esprit antisémite/antichrétien, ils n'hésiteraient pas à s'en

prendre à eux et, en tout premier lieu, à lui. Et, dans ce contexte, le port de sa robe brune ne l'aiderait pas. Elle sera plutôt un facteur aggravant. Les temps étaient durs et sombres, et bêtes aussi, infiniment bêtes, d'une bêtise insondable, et ils obligeaient de braves clercs, qui auraient sans doute préféré occuper leur temps à l'étude et à la prière, à fomentier sous leurs épaisses soutanes des complots internationaux et à se comporter en agents secrets. Mgr Noël, connaissant la puissance de la pensée du philosophe allemand, avait assez vite accepté le principe de cette publication et donné son aval. C'est donc muni d'une proposition on ne peut plus officielle de l'Université catholique de Louvain que, suant de chaleur et de trac (il suit l'itinéraire des gouttes tièdes de l'anxiété qui glissent le long de son échine), Van Breda s'apprête à pénétrer dans la maison de la *Schöneckstraße*.

Bleu layette, le ciel, parsemé de nuages crémeux qu'on aimerait déguster à la petite cuillère. Au-dessus des toits, tel un immense champ de couleur. Et cela subitement gâché par le double grouinement de la sonnette. *Wie Schade !* Si ressemblant d'ailleurs, se dit Van Breda sur le coup, qu'un bruiteur aurait pu s'en inspirer directement pour imiter un porc qu'on égorge (il a de ces idées parfois !).

C'est Frau Näpple qui lui ouvre. Sans lui demander son nom, comme si elle avait tout de suite deviné *qui* il est (ce n'est pas très difficile, vu le petit nombre de visiteurs qui osent s'aventurer jusqu'ici), *elle* (la cinquantaine, rachitique, cheveux gris attachés en chignon) le fait entrer aussitôt en lui prenant le bras. On dirait qu'elle a la frousse qu'on le surprenne en train de *poireauter* sur le perron d'une maison taboue. Puis, dans le vestibule (8m², hexagonal, d'une sobriété rendue toute spartiate par *les circonstances*), considérant qu'il n'a rien dont il doive se débarrasser, pas même une quelconque sacoche ou un chapeau, elle lui dit tout simplement de la suivre. Van Breda s'exécute sans un mot. Il est si tendu par l'émotion de la rencontre à venir et sans doute aussi par la situation générale – cette *pression psychique* de la société totale, quasi palpable comme un nimbe autour des choses muettes et des gestes dépourvus de toute spontanéité – qu'il ne prend même pas le temps d'observer le décor terne/sombre qui l'entoure, les marques plus claires (mais pas tout à fait claires non plus) sur les murs qui signalent l'enlèvement récent de meubles, les étoffes recouvrant les autres survivants de drapés sculpturaux, les caisses clouées dans les couloirs, cette atmosphère poignante de siège et de pénurie. Il avance *funambulesquement* dans des corridors mi-dépouillés mi-encombrés. Lorsqu'il franchit la porte (« Un moment, j vous prie »), il voit près de la fenêtre voilée, dans un contre-jour terreux, une vieille dame, menue et pomponnée, qui observe ce qui se passe dehors par une étroite fente de tissu. Il entend alors son nom prononcé avec un fort accent

grasseyant : *leupêreleofanbred*. Il en a presque sursauté de surprise. Le stress sans doute. Madame Husserl se retourne, sourit et se hâte aussitôt vers lui (« Ah vous voilà ! »). Quel âge peut-elle avoir ? Soixante-quinze ? Quatre-vingts printemps ? Elle lui tend une main frêle/pâle, toute piquetée de taches brunes, qu'il saisit et serre. Puis elle lui propose de s'asseoir dans un des rares fauteuils non encore couverts. Ce qu'il fait.

Lorsque Fink arrive une heure après (« un contretemps fâcheux » : retenu à l'université par l'ancien recteur), Malvina Husserl a eu le temps d'exposer la situation, *leur situation* (elle est aussi d'ascendance juive, née dans l'ancienne Autriche-Hongrie comme son mari, et convertie également au protestantisme luthérien). Avec des mots précis/dignes/fermes, exempts de toute lamentation, elle a informé le père Van Breda de l'étau infernal qui s'est refermé progressivement sur sa famille : l'interdiction pour son mari d'enseigner, de poursuivre ses recherches, d'avoir accès aux bâtiments et à la bibliothèque de l'université, de bénéficier d'assistants, de voyager à l'étranger, de participer à des congrès, de faire des conférences, de publier même, les restrictions juridiques s'abattant sur la communauté juive, année après année, comme une herse, les mesquineries administratives (la « carte jaune » pour la piscine, le cinéma, les cures thermales, etc.), les humiliations publiques (JUIFS INDÉSIRABLES dans les vitrines des magasins, des boutiques, des cafés), les formulaires à remplir, les taxes supplémentaires à payer (en réalité : un racket de l'État), la traque généalogique, jusqu'à l'obligation *absurdisissime* (« le comble de la bêtise ! ») de porter un prénom biblique : *Joseph* pour les hommes/*Sarah* pour les femmes : Malvina-Sarah Husserl-Steinschneider.

Que tout cela est grotesque ! « Une vaste farce, voilà ce que nous vivons, mon père, une farce tragique », indique la vieille dame pleine de noblesse et d'amertume. « Tous leurs discours sur la race et le sang ne sont que des *bobards*. La nation s'est laissé embobiner par des *bobards* ! » Van Breda écoute en silence et partage ces vues : des bonimenteurs de baraques foraines ont pris le pouvoir et mis sur pied un immense carnaval pangermanique. Dans toutes les villes, sur chaque route du pays, au cœur même des consciences, le grand Barnum de l'aryanisation forcée fait sa tournée triomphale. *Venez, entrez, amusez-vous ! Shows spectaculaires sur le complot juif mondial ! La femme à barbe sociale-nationale ! Nous réarmons pour la paix ! En voiture, en voiture pour la purification ! Tout le monde peut monter, les petits, les grands, les tontons, les tatas, sauf les youtres !* Il plante son chapiteau sur les esplanades ensoleillées et allèche des millions de gogos avec ses attractions nauséabondes, ses monstres de foire. On entend circuler dans toutes les rues, re-décorées pour le coup en un Bayreuth rouge et noir, sa musique déglinguée de cirque et ses

annonces tragi-comiques, cette rengaine caressante de promesses et de baratins dirigée de main de maître par le monsieur Loyal de l'Abjection. *Un événement exceptionnel pour vous ce soir*. La grande parade des visages taillés à la serpe et des déguisements folklo' de fête paroissiale peut commencer (ne manque plus que le Mickey de Walt qui avait des accointances). Et sa grosse caisse d'orchestre ambulant, qui, donnant le *la* des chorégraphies répétées cent fois dans les stades sous les coups de sifflet des petits *führers* locaux, accompagne de son martèlement industriel ce défilé de pantins grotesques, ne cessera plus jusqu'aux décombres de Berlin. Une vaste mascarade à vingt millions de morts. Car nul ne peut vraiment les prendre au sérieux (« des pignoufs en uniforme », elle a le sens de la formule). Ce qu'ils beuglent, de leur voix de rogomme, lors des meetings, à la radio, dans les journaux (car même *écrites* leurs inepties heurtent l'ouïe), n'est qu'un tissu purulent de mensonges. Des paroles infectées, une corruption du langage. Le moindre examen un tant soit peu sérieux et attentif de leurs harangues en divulgue le caractère absolument fallacieux. Mais, par paresse ou aveuglement (« ils ont abdiqué »), personne dans la population ne veut vraiment faire l'effort d'un examen lucide. On a l'impression qu'ils sont tous semblablement envoûtés par le sifflement du serpent. Car, cela dût-il choquer/décevoir, il faut se rendre à l'évidence : cette danse macabre, où plane la mort noire, celle des massacres à venir, des fosses des forêts d'Ukraine, des empilements industriels de cadavres, a enjôlé le plus grand nombre, la multitude fanatisée par les « Heil Hitler ! » et les saluts mécaniques.

Peu de gens osent exprimer leur mépris en public et conserver une certaine décence. On chuchote beaucoup, ah ça oui, une vraie ruche de murmures, mais on lève les bras comme les autres. À s'en donner des *tennis-elbows*. Même les gamins déguisés en soldats d'opérette chantent à tue-tête, sous les yeux ravis de leurs instituteurs qui battent la mesure, l'air belliqueux des SA. Des petites blondinettes à tresses fleuries et joues de pêche qui psalmodient de bon cœur la glotte frétilante : *Die Straße frei/Den braunen Bataillon/Die Straße frei/Dem Sturmabteilungsmann !*

À un moment donné, Mme Husserl se lève. Un bond sec, vigoureux. Comme mue par un ressort. Elle fait signe à Van Breda de la suivre vers le balcon (« Venez voir mon père »). Par une échancrure du rideau, elle lui montre, de l'autre côté de la rue, une grosse bâtisse à colombages. Elle paraît vide, abandonnée : portes entrebâillées, fenêtres grand ouvertes. Le style désaffecté. « Ils ont disparu depuis trois semaines, dit-elle. Personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Les voisins n'ont pas osé entrer pour refermer la maison. » Les vautours ne l'ont pas encore mise en vente ni réquisitionnée pour la KDF, « la force

par la joie », sonnez cors, résonnez trompettes, en avant *les-petits-zenfants* pour les veillées racistes à la lyre et les expos sur les mâles blonds. Van Breda regarde d'un air songeur les trouées noires des fenêtres comme des passages vers l'enfer. Cette image est plus lugubre qu'une cour de prison.

Chaque semaine, reprend Mme Husserl, apporte son nouveau contingent de drames, de rumeurs : un tel s'est cassé la jambe pour ne pas aller à Buchenwald (« Fräulein Dessler l'a entendu dire dans la queue à la boucherie »), la famille d'un médecin hambourgeois dont on a déchiré le visa d'émigration s'est empoisonnée sur les marches du tribunal, une autre, près de Hanovre, jetée par la fenêtre du quatrième étage devant les agents de la SIPO (« bien fait pour eux »). Il est difficile, à la longue, de faire abstraction de ces mauvaises nouvelles qui empirent de jour en jour et laissent peu de place à l'espoir.

Malgré toutes ces mesures antisémitiques, ce « climat *mabusien* de gangstérisme et de terreur », Mme Husserl parvient encore, avec une grande force de caractère, à maintenir, comme si de rien n'était (*rien*, c'étaient les nazis), un *semblant* d'existence sociale, en voyant quelques amis, en singeant du mieux qu'elle peut une vie quotidienne à peu près identique à celle qu'elle a connue avant la prise de pouvoir des voyous. Mais elle a beau accommoder ces restes d'un passé révolu pour composer un bouquet à peu près présentable de normalité, elle sent bien que l'isolement gagne du terrain, comme un désert aride qui s'agrandit autour d'elle. Il est de plus en plus pénible, à son âge, et dans sa situation inédite de *paria* (jamais elle n'aurait pensé, dit-elle, elle qui est avant tout et plus que tout *Allemande*, qui raisonne et sent en Allemande, qui rêve dans la langue de Wieland et de Heine, qui a perdu son fils Wolfgang à la Grande Guerre, « il aimait son pays plus et mieux que tout Aryen en bottes luisantes et chemise brune », que cela eût été possible), de faire *comme avant* les choses les plus simples et ordinaires (*aller* chez le dentiste, *acheter* des fleurs, *réserver* une place au théâtre). Ses enfants ont émigré, son mari est mort. Beaucoup d'anciennes connaissances, qui ont bénéficié de l'hospitalité des Husserl et festoyé avec eux, ont fui la maison de la *Schöneckstraße* (elle pourrait dire *comme des rats*, mais elle ne le fait pas). Seule Frau Näpple est restée à ses côtés. « Il ne nous reste plus qu'à mourir de faim ou être exterminés. » Une seule chose cependant lui fait tenir le coup : la volonté de transmettre et de valoriser l'héritage philosophique de son mari. Elle n'a pas d'autre raison de vivre, d'endurer ce calvaire d'avilissements.

Une grosse flemme. Et solide, et persévérante par-dessus le marché. Comme un kyste bien coriace qu'on palpe sous la peau. Lors des jours précédents, Van Breda a eu du mal à travailler. Soulagé des incessantes démarches et prospections administratives (n'avait-il pas *enfin* réussi à obtenir *son* entretien ?), il devrait chercher à employer ce temps libre pour avancer dans ses recherches. Mais cela fait plus d'une semaine qu'il vient systématiquement buter, avec la régularité d'un volet battu par le vent, sur le chapitre 37 des *Méditations cartésiennes* : *Die Zeit als Universalform aller egologischen Genesis*. En particulier sur le second paragraphe, consacré au « système des lois génétiques » qui constitue l'unité de la vie de l'ego et forme *synthétiquement* un habitus « fermement établi (*fest ausgebildete*) » (que voulait-il dire par là ?). Quand ça veut pas ça veut pas ! La chaleur, l'excitation, la curiosité *vielleicht*. Ou tout simplement le manque cruel d'envie. Il ne tient plus en place, se laisse facilement distraire, même la discipline du couvent l'indiffère (bien qu'il s'y plie). Il en a donc profité, n'étant pas tout à fait astreint aux mêmes règles que les permanents, pour jouer au touriste.

Tous les matins, après tierce, il quitte le couvent et se promène, sans plan établi, visitant sur son parcours églises et monuments. Il laisse rêvasser ses panards, arpente la vieille ville – une grosse maquette polychrome pour train électrique (rapport 1 : 1) avec son architecture *so medieval* et son folklore tradi' – le Baedeker à la main, épelle les plaques des rues, tord sa nuque devant la *Schwabentor* et son horloge dorée (*Ach, sehr schön !*), se prélassa dans les parcs municipaux sous une lame d'ombre bienfaisante, lit quelques pages de son Pascal chéri qui l'accompagne partout, s'offre même un granité (il faut avoir quelques petites choses à mettre dans la colonne *débit* pour la confession).

Mais il a aussi droit à son lot de scènes regrettables. Un jour de grosse chaleur à attiser les moustiques, par exemple, il a croisé sur la

Rathausgasse une escouade de SA escortant un civil les mains sur la tête. Les gens s'écartent sur les côtés comme devant un pestiféré et, riant sous cape, passent leur chemin sans se retourner. Le normal, c'est toujours ce que l'on fait en premier. Un autre, un peu moins chaud celui-là, mais pas plus agréable, il a surpris dans le tramway un homme corpulent, bouffi de salaisons et de bière, tenant bien en vue sous son bras gauche le *Stürmer*, lui lancer un regard noir. Il n'a jamais vu une telle expression de hargne, même chez un chien derrière un grillage, une véritable physionomie de la haine et de la rage, des émotions-attentats. L'autre ne le quitte pas des yeux, détaillant sans gêne sa tunique, des sandales à la capuche et retour. Il semble le maudire, le destiner aux camps. On a l'impression qu'il va se lever en furie de son siège et lui hurler dessus, voire lui cracher à la figure un beau gros glaviot totalitaire. Van Breda entend presque les flots d'obscénités dégouliner dans son esprit : « adorateur du juif Jésus », « vérole chrétienne », « avorton en soutane ». Il a lu les mêmes dans *Mein Kampf*. Hitler n'a-t-il pas avoué un jour à Martin Bormann, avec le ton faraud d'un gourou de pension de famille sentant le chou et la naphthaline : « Le christianisme a retardé de mille ans l'épanouissement du monde germanique. » Rien que ça !

Fatigué de toute cette canicule de croix gammées qui lui tape sur le ciboulot, il va prendre le frais à l'*Augustinermuseum*. Après la visite de salles quasi désertes, où les gardiens, qui ont tombé la veste d'ennui, suçotent des pastilles d'eucalyptus et se récurent le dessous des ongles avec une allumette effilée, projetant sans aucune discrétion le résultat encrassé de leurs investigations vers le thermo-hygromètre, il tombe sur un étrange tableau.

Il n'y a d'abord vu que du blanc, du blanc partout, une immense tache incolore, pareille à un orifice qui révèle un pan de mur. L'effet a été saisissant. Perturbant même. Comme une déchirure, une large entaille perforant la toile, procédé avant-gardiste qu'on lorgnera d'un œil incroyant quinze ans plus tard dans une galerie de Milan. Puis il s'approche de quelques pas et, peu à peu, l'accommodement oculaire s'effectue. De ce trou qui se redouble *visuellement* en haut du tableau par une large nuée claire (maintenant qu'il s'est extirpé de la fascination du blanc, Van Breda y voit plus distinctement), ont alors surgi les figures, les unes après les autres, en ordre rangé. Au premier plan, un pape, coiffé de sa tiare reconnaissable à trois bandeaux dorés, est vêtu d'une tunique pourpre et d'une *cappa magna* (sorte de longue traîne de soie) encore plus pourpre si c'est possible, et que tiennent deux diacres. Il s'apprête à donner, de ses mains gantées, un coup de hoyau dans le disque gélatineux qui est à ses pieds (c'est ce *disque* que Van Breda a pris auparavant pour un morceau de mur blanc). Derrière le pape, à distance respectueuse, comme pour mieux l'isoler dans ce

moment solennel, une longue procession d'évêques et de laïques – mitres, mitres, mitres, bonnets rebrassés, toques de feutre, têtes nues, pantins acéphales, etc. – se déploie jusqu'à des *palazzi* romains qui, chromatiquement parlant, se graduent du vert bouteille au gris perle, et, plus loin, dans une demi-ombre qui bouche le point de fuite, aboutit à une grande basilique que Van Breda n'identifie pas immédiatement. Aux côtés du pape, dont la pâleur de linge fait écho à la lune blanche qu'il foule aux pieds, un couple âgé est agenouillé et fait pénitence les mains jointes. En arrière-plan, sur la gauche, séparé par un trapèze vert, dans une chambre ouverte, sous un baldaquin, pionce un homme. Il semble être coiffé de la même tiare que celle du pape du premier plan. Peut-être est-ce après tout le même homme qui, là, roupille, ici, bêche ? Ce ne serait pas la première fois qu'un tableau montre deux actions successives sur un plan simultané. Du reste, le couple de bourgeois pénitents (un peu décatés) est lui-même, semble-t-il (ne portent-ils pas les mêmes habits ?), reproduit par le peintre sur les marches qui conduisent à la chambre. De dos, il est tourné vers la trouée claire dans le ciel où vibre un fantôme légèrement teinté de jaune. Il ne le quitte pas des yeux, et on ressent de là où on est cette fascination de l'imprévu.

Van Breda se penche vers le cartel. Matthias Grünewald, *Le Miracle des neiges* (1517-1519), volet du retable d'Aschaffenburg, peinture sur sapin, 179 × 91,5 cm. Cela lui rappelle vaguement quelque chose, mais il ne sait pas bien quoi. Devant le tableau, il s'irrite contre lui-même, incapable de retrouver le sens véritable de l'image. Que signifie ce disque blanc ? Et qui est représenté de manière diaphane dans la nuée claire ? Pourquoi le pape s'apprête-t-il à sarcler le sol ? Les émotions qu'il a vécues ces derniers temps ont comme engourdi sa mémoire. Il se sent trop indolent. Comme ankylosé par la chaleur, l'atmosphère étrange de la ville et le poids de sa mission. Il a surtout honte de ses propres lacunes en histoire religieuse. Au séminaire, il ne s'est pris que des bâches en patristique.

Ce n'est que de retour au couvent qu'il se rappelle un truc. Il va aussitôt dans la salle d'études vérifier ses intuitions. Il consulte divers dictionnaires, fait des coups de sonde ici ou là, et trouve enfin ce qu'il cherche. La légende raconte que, lors d'une nuit d'août 356, le pape Libère rêva que la Sainte Vierge avait déclenché une tempête de neige sur l'Esquilin. Par cette double intervention (onirique/météorologique), la mère du jeune Dieu indiquait en songe où construire la future basilique. Le lendemain matin, Libère s'était rendu sur site et avait constaté par lui-même le phénomène. Sous le soleil déjà fort du *Latium*, les flocons de neige éblouissants de clarté ne fondaient pas. Et traçaient distinctement au sol le plan de la future Sainte-Marie-aux-Neiges. Le pape se baissa, tâta la neige, la pulvérisa

entre ses doigts, la goûta du bout de la langue. C'était suave, onctueux, à en fourrer des choux ! Lorsqu'il se redressa, il ordonna que débutent aussitôt les travaux de la basilique à l'endroit qu'avait désigné la Vierge. Un riche patricien, qui avait eu la même nuit la même vision, l'aida à financer la construction. L'alliance du coffre et de l'encensoir. Van Breda comprend mieux à présent les divers éléments du tableau de Grünewald, le disque blanc, l'homme endormi, la nuée claire et son fantôme irradiant, le couple de pénitents. Il se promet de revenir à l'*Augustinermuseum* le contempler sous un nouveau jour. Puis oublie. Ce n'est pas si capital. Seule la nappe blanche l'a intrigué tout à l'heure. Maintenant que son sens est éclairci, elle revêt beaucoup moins d'importance. Lorsqu'il regagne sa cellule, après une douche fraîche qui le débarrasse de la pellicule de sueur et de nazisme incrustée dans sa peau, Van Breda découvre le chat étendu sur son lit. Il n'est pas mort, mais a toujours l'air au plus mal. Il ne parvient plus à vagir/remuer. Sa truffe est chaude, sèche, et ses yeux éreintés font des loopings dans leurs fentes. Une sorte de pelade purulente a transformé son corps en une alternance asymétrique de zones d'épiderme et de touffes rugueuses. Il n'est vraiment pas beau à voir.

Fink entre le premier. Puis, à petits pas vifs/sonores, s'engouffre Mme Husserl. Enfin lui-même qui ferme la marche dans son costume de clergyman. Il n'aurait jamais osé de toute manière pénétrer en tête. *Certainly not !* L'acte solennel du franchissement requiert un cortège. Et Van Breda ne veut pas galvauder l'instant. Il sait déjà que ce passage de seuil va signifier beaucoup pour lui et peut-être modifier son destin. Il se sent prêt.

C'est un vaste bureau qui, à la différence des autres pièces de la maison, ne paraît pas entièrement délaissé. Aucune marque d'oubli. De trace de négligence. Il donne même l'impression d'être encore occupé. Il faut dire que Husserl ne l'a quitté que quelques mois plus tôt et, à de multiples signes imperceptibles, l'on ressent encore sa présence ici ou là. Van Breda n'a pas le temps de s'éterniser dans cette inspection rêveuse du repaire de la phénoménologie que Fink le dirige vers une grande armoire métallique pareille à celles que l'on trouve dans les vestiaires d'un gymnase. 1,80 m de haut, 1,20 m de large, loquets renforcés. C'est là, dit-il avec l'intonation neutre d'un guide stagiaire qui récite sa fiche cartonnée, que sont rangés les manuscrits. Le but originel de la visite. L'assistant, d'un geste un peu maladroit (alors même qu'il a l'habitude de le reproduire sans hésitation toutes les semaines lorsqu'il vient transcrire et étudier), rabat le clapet central qui grince d'irritation et découvre à l'intérieur, soigneusement rangées et numérotées, une douzaine de grosses boîtes en carton.

Pendant toute la scène, Mme Husserl se tient en retrait ; elle laisse faire le jeune Fink qui fréquente sa maison depuis plus de dix ans et que son mari appréciait comme un fils. C'est son domaine à présent. La fidélité lui a permis d'acquérir ce privilège : être le régisseur des inédits. « Voilà ! Quarante mille feuillets qui couvrent une période de plus de cinquante années de recherche. » Subjugué par la chose, le nombre ou l'effet, Van Breda ne sait plus qui, de Fink ou de la veuve, a prononcé cette phrase. Il reste prostré d'étonnement face à l'armoire,

comme un myste lors du dévoilement du corps sacré. Il ne s'attendait pas à une telle masse. Il prévoyait quelques liasses ou cahiers, de quoi occuper des après-midi moroses sous perfusion de caféine, couvrir des pages de notes en mordillant l'embout du stylo-plume, alimenter deux ou trois conférences devant un parterre clairsemé de spécialistes, mais pas cet impressionnant *Nachlaß*. Une image lui vient aussitôt en tête : la partie immergée d'un iceberg, immense/terrible, craquant de bruits inquiétants, menace et beauté, œuvre ambiguë de la nature.

Revenu à lui, il fait un rapide calcul mental (il a toujours été balèze à ce jeu) : 40 000 divisé par 40 fois 365 égale 2,73. Quoi ? Non ! Presque trois pages par jour, chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, jours de semaine et de vacances, dimanches et fériés, que les enfants soient malades ou bien portants, que l'on soit en voyage ou que l'on reçoive des amis, rivé à sa table de travail comme au Caucase, dans le silence de la réflexion, le dos courbé avec cette posture si contraire à la vie, et qui vous file à la longue des scolioses, dont se moquent les manœuvres en bras de chemise et les coursiers goguenards, presque trois pages par jour donc en moyenne, oui, imaginez bien cela, en plus des cours, des articles, des livres, de la correspondance, des factures à payer, des taxes à honorer, de la paperasse et des impôts. Une effrayante moyenne d'abnégation et de discipline, songe Van Breda qui, pour sa part, a toujours ressenti la plus grande difficulté à coucher par écrit ses moindres pensées. Et pas des pages d'impressions vagues, de chroniques sociales et familiales, de réflexions oiseuses sur le temps qu'il fait et le prix du pain (cette lamentation des circonstances pénibles de la vie – climat, santé, argent et au bout : la mort – dont sont passées maîtres les vieilles gens sur le devant des portes et aux arrêts de bus, long thrène quotidien de regrets et de pleurnicheries, qui ajoute le mal au mal et, faut bien le dire, fait chier tout le monde), non, non, des pages denses, ardues, intenses, pleines comme des mondes en miniature et riches d'interrogations philosophiques. *Le travail assidu d'une vie*. Un monument de pensée, souterrain, inconnu, profond. Il n'est pas au bout de ses surprises, ou plutôt de ses déconvenues.

Au signal de Mme Husserl (un simple plissement des yeux a suffi), Fink attrape une boîte, la pose sur le bureau et l'ouvre avec délicatesse. Elle est remplie de plusieurs chemises grises. Il en extrait une semble-t-il au hasard et défait la ficelle qui l'entoure. Puis étale soigneusement deux des pages qu'elle contient. On dirait qu'il manipule en gants blancs de précieux in-quarto anciens. Lorsqu'il a fini, il se redresse et contemple l'œuvre secrète de son maître. Il ressent une certaine fierté, ou peut-être est-ce tout simplement un immense et sincère respect ? D'une légère inclinaison de tête qu'accompagne un haussement des sourcils, il invite Van Breda à y

jeter à son tour un coup d'œil. Allez-y. Ce dernier ne se fait pas prier. Il a assisté à tout ce rituel de divulgation avec une certaine nervosité. Et ne tient plus en place. Un vrai même devant des paquets-cadeaux. Plus sérieusement, c'est toujours avec une certaine émotion mâtinée de surprise que l'on contemple la spatialisation de la pensée. À présent, la réserve de l'initié a laissé place à la curiosité du chercheur. Il se penche donc, et là c'est, comment dire ? tout de suite le trouble, la confusion généralisée, une sorte de marécage visuel. Il ne reconnaît rien, absolument rien, pas une phrase, pas un mot, pas une lettre. Dingue ! Ses yeux inquiets filent sur les pages. Mais ce n'est, à droite et à gauche, en haut et en bas, que la même absence de choses connues. Il se tourne vers Fink en quête d'une explication ou, à tout le moins, d'un regard compatissant, mais celui-ci ne laisse rien transparaître de la nature de l'énigme. L'inexpressivité pure.

Van Breda se frotte mentalement les yeux et regarde de nouveau les pages en essayant d'y voir clair cette fois-ci : elles sont toutes recouvertes par une succession sauvage de courbes et de crochets, comme des caractères arabes. Mais ce ne sont pas des caractères arabes. Pas de pleins ni de déliés. Impossible de repérer le moindre signe familier. Cela ne ressemble à aucune langue étrangère, se dit-il. Il ne voit qu'une danse frénétique de hachures et de dentelles, de spermatozoïdes graphiques. C'est un gag ! Oui, un gag ! Il s'est fait gruger. Et pas qu'un peu ! Tout ce voyage, ces efforts, ces attentes, ces démarches interminables et pénibles pour une telle fumisterie ? Le père franciscain commence à éprouver, malgré qu'il s'en défende, une certaine forme de colère.

« *Gabelsberger !*

– Pardon ?

– Méthode Gabelsberger. De la *sténographie* !

– Comment l'écrivez-vous ?

– G.a.b.e.l.s.b.e.r.g.e.r. »

Fink a mis fin au petit jeu qui marche à tous les coups. Par décence, ou pitié, il s'interdit de sourire. Il attend une réaction qui ne tarde pas à venir. Vous voulez dire que le plus grand philosophe du siècle rédigeait ses textes en sténo telle une gentille secrétaire de rédaction à la permanente impeccable et aux jambes croisées ? Oui, c'est ça. Exactement ça. *Unglaublich !*

Van Breda a du mal à se représenter Husserl, à la barbe grise et aux lorgnons cerclés, avec son look un peu compassé d'honorable professeur de la prestigieuse université allemande, un des rares à pouvoir parler d'égal à égal avec les grands mathématiciens de son époque, en train de transcrire à toute berzingue ses idées comme les commandes hebdomadaires aux fournisseurs de la firme Heuss & Fils (« Roulements à billes et Rivets d'acier »). « C'est la technique qu'il

avait trouvée pour gagner du temps », précise Malvina Husserl, qui tient à abrégé le malaise du père belge (car elle a bien vu qu'il était encore un peu troublé et peut-être même contrarié par le tour qu'on lui a joué). « Les réflexions se bousculaient souvent dans sa tête, et il avait besoin de s'en délivrer au plus vite. L'écriture traditionnelle ralentissait le cours de sa pensée, disait-il », ajoute Fink. Et ce décalage l'agaçait. Mais ce n'était pas pour lui qu'un gain de temps. La sténographie libérait véritablement son esprit, elle l'élargissait. « Elle lui donnait *une nouvelle amplitude* », s'enthousiasme l'assistant. Grâce à elle, la vitesse de l'écriture et celle du raisonnement coïncidaient. Alors que l'écriture traditionnelle pouvait, par le délai qu'elle imposait, rendre une copie fallacieuse. Plus pragmatique, Mme Husserl intervient : « Il avait appris cette méthode lorsqu'il était étudiant à Vienne dans les années quatre-vingt. Il prenait déjà ses notes de cours avec. Depuis, il n'avait cessé d'écrire en Gabelsberger. Lorsqu'il devait rédiger une conférence publique ou donner un article à une revue, il transcrivait lui-même ses sténogrammes. Edmund était un homme surprenant par sa persévérance et son opiniâtreté. Il ne se laissait pas distraire par ce qui, d'ordinaire, excite les autres hommes, même les penseurs : les loisirs, les honneurs, les occasions. Il avait une œuvre à écrire, une œuvre qu'une seule vie ne pouvait mener à terme. Alors, chaque jour, sous le regard bienveillant de l'idée de Dieu, il accomplissait son devoir qui était aussi une vocation. Et rien ne pouvait le détourner de son chemin. *C'était mon mari.* »

Mme Husserl s'arrête de parler et regarde Van Breda d'un œil attendri. Celui-ci ne répond rien ; il a perçu ces paroles comme une évocation réclamant le silence. Le ton touchant avec lequel elles ont été prononcées l'a plongé dans une sorte de recueillement. Il en est presque gêné. Mais, peu à peu, il se défait de cette impression et retrouve son excitation initiale. Sans demander la permission, il soulève alors d'autres pages, saute de texte en texte, et constate ahuri/ému la même écriture rapide, légère, vive, faite de milliers d'abréviations qui frétille comme des bacilles agressifs sous le verre d'un microscope. « Oui, quarante mille feuillets ! Tous écrits en Gabelsberger. Vous pouvez vérifier. » Autant dire que, s'il veut lire ce que Husserl a écrit sur la réduction (et c'est bien pour cela qu'il a fait tout ce chemin), il va devoir prendre des cours de sténo. Il imagine déjà la tête des jeunes filles en jupe plissée lorsqu'il va s'asseoir parmi elles et ouvrir son cahier.

Il y a des choses qui, obstinément, reviennent. Et pas qu'à moitié. Elles passent et repassent devant le miroir du monde afin de se donner un peu de consistance. *L'éternel retour du mêmême !*

Avant la visite, il s'était donc *une fois de plus* occupé du chat. Il n'avait pas osé le jeter dehors comme un malpropre et, malgré ce que stipulait le règlement qu'il avait lu, signé et approuvé, l'avait laissé libre dans sa cellule. Le temps qu'il se retape. *Libre* était un bien grand mot en l'occurrence. Le chat était tellement vanné qu'il ne pouvait se déplacer ni même miauler. Qu'il puisse attirer l'attention du couvent était assez improbable, et ce d'autant plus que son état avait empiré. Car ce qui n'était auparavant que des colonies éparses de nodules s'était transformé en de larges plaies infectieuses. Beurk ! En l'espace de quelques jours, les ecchymoses avaient elles-mêmes muté. Leur cœur sanguinolent sectionnait même le pelage par endroits. Un glaucome bouchait l'œil droit, et la peau du ventre, nue et rosâtre comme une fine tranche de jambon d'York, puait. Le pauvre chat n'était plus capable de miauler. Il se tenait immobile, comme désœuvré de toute vie. Parfois quelques convulsions parcouraient son dos sans le réveiller. Il n'avait plus la force de se gratter, de se battre. C'était comme un jouet déserté par l'usage. La plupart du temps, il dormait sur le lit et n'en bougeait plus. Van Breda, qui ne suspectait pas la possible contamination de sa couche, en profitait pour l'inspecter sous toutes les coutures. Après consultation, il n'avait trouvé sur lui aucune tique ou puce qui eût pu être la raison de tant de dommages. Peut-être s'était-il battu à mort pour l'accès à un croupion femelle ? Si c'était le cas, il avait payé au prix fort l'appel biologique de la reproduction. Il était difficile en tout cas de discerner les causes de son mal, surtout lorsque l'on n'y connaissait fignons. Il y avait plus urgent. Discrètement, sans éveiller les soupçons, Van Breda lui apportait du lait, des sardines et de la viande hachée récupérés au réfectoire (le patient les avalait avec peine, et en vomissait les deux tiers) et

s'arrangeait toujours pour que l'on ne remarquât pas ces disparitions. Les quantités étaient si chiches qu'il n'y avait pas grand risque. Et puis qui, averti, lui en aurait fait le reproche ? Certainement pas le vicaire général qui dirigeait le couvent. Ce dernier commençait à apprécier le jeune Belge et, depuis leur première rencontre assez glaciale, l'aidait du mieux qu'il pouvait. Mais la nourriture ne suffisait pas. Il le voyait bien.

Entre deux promenades, Van Breda s'était rendu à la bibliothèque municipale pour en savoir un peu plus sur les chats et leurs maladies (tiens, ça ferait bien rire ses camarades de Louvain s'ils apprenaient ça !). Le bibliothécaire, avec ses yeux de merlan frit (visiblement une constante épidémie des agents de l'administration municipale dans cette région du monde), lui avait apporté une flopée de livres illustrés (même *un* en français : la frontière n'était pas loin). Après tout, son visiteur était franciscain, et l'amour des animaux faisait partie de son ADN. Il lui tendit cependant les ouvrages avec une telle brusquerie que Van Breda crut qu'il le soupçonnait de quelque chose de pas très clair.

Le père était reparti, quelques heures après, avec en tête une multitude rugissante d'hypothèses qui allaient de la teigne virale aux parasites intestinaux. Il avait presque honte de plus s'inquiéter pour un chat des rues que pour l'avancée de son travail de thèse. Mais n'était-ce pas dans l'ordre des choses ? C'était comme si, dans son immense bonté, Dieu lui avait envoyé cette créature chétive et abîmée afin de froisser son orgueil d'apprenti savant. *Seule enseigne l'humiliation*. Eschyle avait dit un truc approchant, non ? Qu'était-ce qu'un concept comparé à un être vivant ? Toute sa philosophie ne valait-elle pas la survie d'un organisme ? Il le savait : ce n'est qu'avec une certaine méfiance que saint François avait accepté dans son ordre le théologien Antoine de Padoue. Le frère mineur devait imiter le Christ, non Aristote. Jamais la science qui dessèche le cœur ne remplacerait l'oraison. La connaissance plaisait à Dieu si elle suivait la foi et s'en imprégnait. Mais, unique et indépendante, elle était néfaste. Pire que la lèpre et moins goûteuse qu'elle. Pour un franciscain, le soin d'une âme – c'est-à-dire d'un corps vivant et souffrant, rien de plus – passait toujours avant le souci théorique.

« À côté du magasin de bonneterie », avait dit Felke. *Drogues et potions*. Et un caducée bleu pour enseigne. À l'intérieur, bois sculpté, pots en faïence, odeur chimique de médicaments. La pharmacienne – une rondouillarde qui lui fait la révérence (spontanément, à rebours de toute ironie) sans se cacher des clients et de la patronne (la cinquantaine, revêche, blonde platine à la Lili Marleen vêtue d'un corsage gris, l'insigne du parti à la boutonnière telle une broche avec camée et brillants, encore une admiratrice du petit parvenu vaniteux

et opportuniste) – lui conseille des gélules de bénazépril, du Mercurochrome, des bandelettes et une lotion qu'il dissimule aussitôt sous sa bure. Les autres le regardent sortir en s'écartant silencieusement. On entend seulement le frottement des vêtements et les semelles chuintant sur le parquet. Dès qu'il a disparu dans la rue, les chuchotements recouvrent le sillon de son passage. Une voracité gloutonne de commentaires *zavez-vu-ça*.

Le soir même, Van Breda commence le traitement. La faiblesse générale du chat, ou plutôt son désintérêt pour tout ce qui le concerne, cette façon un peu crâneuse qu'a le moribond de montrer au monde que plus rien n'importe, favorise toutes sortes de manipulation. Il est de toute façon trop dans les vapes pour s'opposer à quoi que ce soit. Van Breda nettoie ses plaies, lui parlant avec douceur, comme on parle d'ordinaire à des êtres faibles qui prendraient – à tort – toute ébauche de vivacité pour une agression : enfants, vieillards, blessés, fous. Sa compresse enduite d'antiseptique va du centre vers la périphérie. Avec une pince à épiler, il enlève également de petits corps étrangers qu'il ne reconnaît pas et les jette à la poubelle. Puis, en prenant garde à ne pas arracher les croûtes de sang coagulé, il lui fait un strap, ni trop serré ni trop lâche, qui emmaillote d'une ceinture blanche le bas du ventre. Avec la solution cutanée (ça schlingue le caoutchouc brûlé), il frotte le reste du corps, où une espèce de *dermatose urticante* (il avait noté sans idée précise à la bibliothèque cette formule savante) a décimé le pelage en damier. Il a plus de mal avec les gélules antifongiques, le chat ne voulant rien avaler. Il les dissimule sous une noix de confiture d'abricots. « Eh, eh ! J't'ai eu ! », le troisième essai est le bon. À dire vrai, bien qu'il soit plein de sollicitude, Van Breda ne sait pas vraiment ce qu'il va faire du chat. Sans doute, en première intention, celle qui est à peu près consciente, le guérir et, lorsqu'il ira mieux, le laisser repartir. C'est le plus probable. Il faut parfois ne pas chercher midi à quatorze heures et faire ce que l'on a à faire sans trop se poser de questions. Il ne se plaint donc pas. Mais, au fond de lui, il doit bien le reconnaître, il n'éprouve pas un grand amour pour les minets.

Cela (cette aversion) provenait sans doute, comme les complexes sexuels ou les marques de variole, de l'enfance. Dans la ferme de ses parents, au milieu des tas de fumier et des outils en vrac, un gros chat noir *de l'île de Man* (le genre d'appellation dont un enfant de onze ans se souvient) semait la terreur. Il ne se laissait caresser par quiconque et, avec un entêtement diabolique (le mal = ce qui s'obstine), chapardait, dégradait, agressait sans cesse les animaux et les hommes. Il ne craignait rien ni personne et le montrait, ce qui était arrogant. En quelques semaines, il était devenu le maître absolu de la ferme. Les cochons l'esquivaient, les jars le redoutaient. Les chiens eux-mêmes en

avaient peur et, lorsqu'ils le rencontraient par hasard dans la cour, passaient rapidement leur chemin. Il n'avait même pas besoin de feuler pour se faire respecter. Son calme terrifiait. On ne savait à qui il appartenait et pourquoi il était venu s'installer ici plutôt qu'ailleurs. Mais tout le monde, y compris le facteur qui le craignait plus que tout (les chiens qui aboient, les oies qui chargent, les truies qui grognent), connaissait sa silhouette noire et la fuyait. Il faut dire qu'il était impressionnant, le mastard, une bête de plus de douze kilos, râblée/méchante, à l'éclat charbonneux. Un jour, le jeune Leo, qui jouait derrière la grange à prêcher, balançant ses sermons à la basse-cour du haut de sa chaire de fortune (une charrette à brancards que l'on n'utilisait plus guère et qui servait à présent de perchoir à la volaille), l'avait vu sauter le grillage une grosse poule dans la gueule. Jamais il ne l'aurait cru capable de faire un tel bond avec une telle prise. Balèze ! Ce jour-là, informé/exaspéré, son père décrocha le fusil, pista le chat pendant des heures et l'abattit au crépuscule de deux coups secs qui claquèrent dans la cuisine comme des glas funèbres. Puis il abandonna la dépouille sur place afin que les chiens s'acharnent dessus. Leo, dans la lumière du soir, sortit assister au festin carnassier.

Il ne se rappelait pas que le *Poverello* d'Assise, admirable serviteur et imitateur du Christ, ait eu un jour affaire à un chat. Des loups, des oiseaux, des chiens, des moutons, des agneaux, oui, mais pas de chat. Les *Fioretti* ne disaient rien à ce propos. De même que Thomas de Celano. On racontait surtout que François ramassait des vers de terre sur le chemin, délicatement, du bout de ses doigts crottés, et les déplaçait dans les herbes afin qu'ils ne se fassent pas écraser par un sabot ou une roue. Il les nommait *frères*, comme tout ce qui vit et palpète ici-bas, et, avant de les relâcher, les embrassait sans écœurement de sa sainte bouche.

Comme il se reposait sous un pont, François croisa la route d'un marchand. L'homme de Dieu, entouré de ses annonciateurs de la bonne nouvelle, était en route vers la Portioncule où se trouvait une église abandonnée qu'il se proposait de restaurer. Harassé de fatigue, il s'était réfugié sous l'ombre d'une arche et reprenait des forces. Le chemin serpentant sur les arides versants du mont Penna était rude. Le soleil tapait fort et donnait le tournis. Le *Poverello* était en train de s'assoupir un instant quand un jet de pisse lui pollua les pieds. Sur le pont, un homme se soulageait. François se signala sans rouspéter, mais l'autre fit semblant de ne rien entendre et continua de l'ajuster. Car, en vérité, il savait très bien ce qu'il faisait. Depuis le début, il avait remarqué la présence de ce qu'il avait pris pour des guenilleux (eux qui autrefois portaient des habits écarlates et soyeux) et s'amusait à les barbouiller de son urine jaune et chaude. Aidé de ses frères, François se leva aussitôt et gravit la pente qui le séparait du pont. Lorsqu'il atteignit la route, un homme en robe carmin aux parements dorés, portant un *galero* vert pâle, se tordait de rire au milieu de ses compagnons et valets. Quelques gardes, munis de lances et d'arçons, se tenaient plus loin, près des charrettes richement ornées. François se dirigea vers lui et demanda si c'était une manière d'agir envers un chrétien. Qu'il fallait aimer le prochain comme soi-même et se garder de la peste des cœurs. L'autre ne se démonta pas pour si peu et avoua son crime. Mais il ne se repentit, ni ne fit preuve d'humilité. Au contraire, dit-il, il tirait du plaisir à jouer des tours à la fortune et sa puissance de toute manière le préservait de toute sanction. Bref, pour résumer, il n'en avait rien à foutre de ses remarques chichiteuses de curaillon. Puis, sans esprit de pénitence, il s'en prit violemment à ces va-nu-pieds qui vagabondaient dans le pays et n'apportaient que poux et larcins. Si François n'était pas satisfait de son sort, il n'avait qu'à protester auprès des prévôts de la cité la plus proche ou se tourner vers son bon Dieu. Son allure de clodo ne méritait pas mieux. Quant à

lui, il vivait en seigneur et faisait toujours ce qu'il lui plaisait, sa force étant son droit. Et ce n'étaient pas des gueux sales et repoussants qui allaient lui dicter sa conduite.

Les compagnons de François étaient prêts à en venir aux mains, notamment le robuste Élie. L'escorte du marchand ne l'intimidait pas, et il s'avancait en montrant le poing. Le bienheureux serviteur de Dieu lui enjoignit de se calmer. Il fallait rendre grâce à ceux qui nous faisaient du tort et nous calomniaient. Il entra en grande réflexion et, plein de dévotion, dit au marchand qu'il devait se sentir bien seul et bien triste, que l'esprit de charité l'avait abandonné, mais que Dieu lui-même, en son cœur, immense et fécond comme une source intarissable (il n'aimait pas trop parler en paraboles et prônait les dits simples et directs), avait pitié de ses brebis égarées. L'autre se moqua encore une fois de ces paroles de plouc et fit signe à ses valets de se préparer au départ. Il n'avait pas de temps à perdre à bavasser en plein cagnard avec des indigents qui empestaient le porc pour quelques taches de pisse. Ses affaires l'attendaient et, ce soir, dans une de ses nombreuses demeures, il se prélasserait en compagnie de femmes, de vins et de parfums sur une banquette moelleuse aussi à l'aise qu'une punaise dans un matelas. C'est alors qu'un cri se fit entendre dans une des charrettes qui composaient le convoi. Un cri d'homme, épouvantable et poignant. François, sans tenir compte des valets et des gardes, s'approcha et souleva la toile qui cachait l'intérieur du chariot des rayons insoutenables du soleil. Dans un demi-jour orangé, était alité sur une couche un enfant. La vue soudaine de François le fit taire, mais il continua doucement à pleurnicher de douleur. Un abcès horrible à voir lui barrait le cou sur toute la largeur, et son bras droit, nu et décharné comme une branche en hiver, pendait recouvert d'apostèmes sanglants. De son corps émanait une odeur infecte de pourriture qui attirait les mouches. François eut à peine le temps d'effleurer le garçon de ses doigts que le riche marchand le poussa de côté en le sermonnant. De quel droit regardait-il son pauvre fils accablé par le mal ? Les médecins désespéraient de son sort, et nul ne pouvait soulager ses peines. Cela faisait deux ans qu'il était incapable de se lever. Et chaque jour son état empirait et le rapprochait de la mort. Après cette confession arrachée par la surprise, le marchand entra dans une si grande rage qu'il ordonna que l'on fouette sur-le-champ celui qui avait osé lever le voile de son malheur. François ne protesta pas contre cette décision, à la différence de ses compagnons qui s'agitaient derrière la barrière que formaient les condottieres. Il dit seulement de sa voix angélique, qui charmait les pauvres et les bêtes, que l'amour sincère de Dieu pouvait guérir de grandes calamités et que le mal n'était pas, en ce monde, égal au bien. Et il demanda la permission au marchand d'apposer ses

mains sur le front brûlant du pauvre enfant. Celui-ci refusa. À son signal, le premier coup de lanière fustigea vivement l'air et s'abattit sur le dos de François. Ses frères gueulèrent et firent pression, mais ils ne parvinrent pas à franchir le solide cordon de soldats. Pendant ce temps, le séraphin subissait sans gémir les assauts tranchants du fouet. Il se protégeait à peine la tête et recevait l'imprévu à genoux. On entendait le sifflement, le claquement funeste, et les chairs se fendiller. Sur son dos, amaigri par les privations et les pèlerinages, marquaient les coups. Cela dura peut-être trois ou quatre minutes. Puis cela cessa.

L'enfant avait quitté sa couche de supplices et était descendu parmi les excités. Tout en boitant, il s'était s'interposé entre le bourreau et François. Personne ne l'avait vu venir. Il se pencha vers l'homme de Dieu et, de ses dernières forces, l'aida à se relever. On ne savait qui, de l'un ou de l'autre, était le plus débile. François, comprenant ce qui venait de se passer, prit l'infirme dans ses bras et baisa son abcès infecté. Furieux et vociférant, le père s'apprêtait à reprendre le fouet abandonné dans la main du bourreau et châtier lui-même le saint. Mais, lorsqu'il voulut séparer son fils de l'ami des pauvres, il s'aperçut que les plaies du premier avaient entièrement disparu. Il se saisit de sa progéniture et l'inspecta dans un délire de minutie, confondu par tant de surprises. Il n'y avait plus trace visible de la maladie. Plus de membres gonflés, d'ulcères purulents. La peau et le teint paraissaient frais. Le jeune garçon aussi sain et vigoureux qu'un *ragazzo* des Abruzzes. Il souriait comme la vie. Mais le prodige ne s'arrêtait pas là. À travers la bure déchirée, le dos du saint ne présentait lui-même plus aucune marque du fouet. Le riche marchand s'effondra au sol. Et se mit à pleurer. Agenouillé, les mains jointes, il demandait pardon à Dieu pour son impiété et son orgueil. Et le remerciait de sa bonté, de son fils sauvé, plus précieux que les étoffes et les rubis. Pris par une sorte de folie soudaine qui n'était que sagesse, il se convertit incontinent à la vie des frères mineurs et abandonna sa richesse, ses boutiques, ses charges à son comptable et ne s'en soucia pas plus que si c'était de la poussière. Lui et son fils devinrent de loyaux et fidèles serviteurs du Christ.

Ce n'est que deux heures après la rencontre, lorsqu'il pénètre dans sa cellule, un peu flapi à cause de la chaleur et des transports, et s'assied sur le lit près du chat qui ne l'a pas vu entrer et poursuit son roupillon, que Van Breda se rend véritablement compte de ce qui vient de se passer. Tout en préparant une nouvelle compresse, il se remémore les derniers événements de la journée. Surtout, parmi eux, comme une fulgurance, cette idée folle qui lui est venue subitement dans le bureau et qu'il n'a pu s'empêcher d'exprimer. Toujours son impulsivité caractérielle.

Dès qu'il a vu la masse des autographes de Husserl, dès qu'il s'est figuré le sort de cendres grises qui leur était promis, il a proposé, sans consulter ses supérieurs mais, cependant en leur nom, un nouveau plan. Il ne pouvait pas à ce moment-là, se justifie-t-il face aux vilaines plaies qu'il a commencé à nettoyer et qui lui servent d'auditoire, comme, lorsqu'il était enfant, les poules, les oies et les dindons de ses sermons, camper sur ses anciennes positions. La situation avait changé et imposait un ajustement. Mme Husserl et Fink n'en avaient rien su quant à eux. Ils ne connaissaient, grâce à la lettre, que l'existence de la proposition de Louvain, dont il était l'émissaire, non son contenu exact. Van Breda n'avait pas eu le courage de leur dire ensuite qu'il avait changé de vues. Peut-être s'en doutaient-ils ? De toute manière, qu'est-ce que cela pouvait changer ? Il avait reformulé, à sa manière, l'idée initiale dans les circonstances nouvelles, tout en conservant son esprit.

S'il n'a pas tout de suite perçu la portée de son geste, et ne s'est pas encore penché sur ce qui s'est passé lors de l'entretien chez Mme Husserl, alors qu'il pouvait le faire dès sa sortie de la maison, la marche favorisant la réflexion (poncif péripatéticien par excellence !), c'est parce que son retour a été pour le moins agité. Au cours du trajet en tramway, tandis que l'on s'approchait de la vieille ville et qu'il aurait pu profiter de ce moment de calme pour procéder à un rapide

examen des faits tout juste déroulés, un homme en blazer avait fait un malaise. Il s'était soudainement affalé sur son siège et n'en avait plus bougé. Sa voisine avait crié (placez ici l'onomatopée de votre choix) et, en se redressant d'horreur, renversé son sac. Le contrôleur, qui s'était approché, avait tenté de la calmer. Sans succès. Elle avait déjà eu le temps de transmettre sa fièvre à toute la rame. « Il est mort ! Il est mort ! » hurlait-elle. Les autres passagers s'étaient alors affolés en chœur. Ah, la puissance de la contagion affective ! Scheler a dit de belles choses à ce sujet dans *Wesen und Formen der Sympathie*. Clameurs, bousculades, montées d'adrénaline. La panique avait pris instantanément comme un feu de broussailles en été. Il faut dire que le climat général était tellement tendu (chaleur, paranoïa, aigreur nationaliste, esprits subtils de la guerre) que la moindre étincelle l'embrasait. Le chauffeur avait stoppé net son engin, renversant la moitié de son chargement déjà passablement secoué, et fait descendre tout le monde au milieu de la rue : « Allez, allez, *raus, raus* ! Foutez-moi le camp ! »

Trente secondes après, deux policiers municipaux, holster entrouvert, mains prêtes à dégainer comme des cow-boys de téléfilm, étaient arrivés en courant, emperlés de sueur et de crainte (« C'est quoi ce bordel ? »). Attentat ? Suicide d'un juif ? Assassinat d'un SA ? Les *gens* (à savoir d'un côté les passagers débarqués qui patientaient de manière bruyante et de l'autre les badauds accourus pour assister au *pe spectacle*) s'agglutinaient devant le tramway, nerveux/attisés/inquiets, cherchant à percevoir ce qui se passait à l'intérieur. Van Breda errait sur les voies sa sacoche à la main. Il ne savait que faire. S'il devait rentrer à pattes ou attendre la reprise du trafic. Pendant ce temps, un des policiers constata rapidement le décès (prise de pouls digitale, moue contrite de la faillite : *alles ist aus*). Puis, spontanément, il plaça des feuilles de journaux, récupérées dans les mains du défunt, sur la vitre du tramway contre laquelle sa tête avait chu (la joue droite faisant ventouse et retenant prisonnière la paupière inférieure au point de donner à l'œil qu'elle était censée protéger, et partiellement couvrir, un effarant pouvoir d'expression : *une souffrance froide, sans sentiments*), afin de dissimuler son visage grimaçant. Son évacuation allait prendre du temps avant la fin de cet incident de catégorie 4 sur la voie publique.

On ne savait si les curieux, qui se pressaient contre les flancs du tramway, avec une ardeur désordonnée qui témoignait mieux que toute autre preuve de la superficialité de leur discipline tant vantée, révélant au contraire ce fond de barbarie que toute civilisation cherche à recouvrir d'un fin enduit de respectabilité, cherchaient à apercevoir la tronche du macchabée ou un des gros titres du jour. Car, au grand dam du policier qui les remplaçait bien droites toutes les cinq

minutes (en réalité : bien moins), exposant au fil de ses échecs répétés son irritation croissante, les feuilles de journaux collées à la vitre (ou plutôt simplement plaquées contre elle dans un équilibre forcément précaire), et retenues d'un côté par une fine pellicule d'air faisant glu et de l'autre par la tête même du mort, ne cessaient de retomber comme des corps mous et de révéler ainsi dans leur chute, qui succédait à l'effondrement initial et le répétait dans l'ordre des choses inanimées, de nombreux aspects morbides, de sorte que les badauds avaient le choix entre la dernière inauguration du maire en caractères gothiques et l'excitant rictus de la mort (poinçon d'authenticité au dos). C'est que la transparence accentuait la valeur d'exposition du drame. Elle transformait le visage figé en un mannequin de cire original et la fenêtre du tramway, piquée de rayures, en une excitante devanture de magasin. Tout ce qui est vu derrière du verre acquiert un caractère *phénoménal*. Des microbes aux étoiles. Le jeu de la vitre et du désir. Il n'était donc pas étonnant que les curieux s'amusent en nombre. Non loin de là, une seule chose inquiétait Van Breda, qui tournait en rond d'expectative, les mains dans le dos : qu'on lui demande de remonter dans le tramway et d'improviser quelques mots pour le soulagement ultime de l'âme du défunt. Il n'avait jamais eu l'occasion de donner les derniers sacrements et ne se rappelait même plus les formules latines consacrées.

Mais, l'incident clos, revenons à notre père belge dans sa chambre. C'était quoi sa foutue idée ? On aimerait savoir en effet ce qui traversa l'esprit de Van Breda et le propulsa tête-bêche dans les ergots de l'Histoire.

Eh bien voilà : face aux dossiers renfermant les 40 000 sténogrammes (on est toujours un peu abasourdi, même quatre-vingts ans après, quand on rappelle ce chiffre !), il avait compris que le projet initial d'une publication irrégulière, quasi spasmodique, au gré des envies, de certains manuscrits inédits n'avait plus aucun sens. C'était « insuffisant » et « inapplicable », comme il l'expliquerait plus tard. Autant dire *mort*. Dans ces conditions, il était absurde de jouer petits bras et de se contenter de quelques textes triés sur le volet. Il fallait tout sauver, tout publier. Rien de moins. L'époque n'incitait pas aux demi-mesures.

C'est pourquoi le père franciscain, peut-être intoxiqué par l'air de radicalité qu'il respirait à pleins poumons depuis quinze jours, proposa *comme ça*, sous le coup d'une suggestion soudaine, la fondation de ce qu'il nomma tout de suite (*ça en jetait un max*) les *Archives-Husserl de Louvain*. L'importance de l'héritage philosophique du phénoménologue était telle, arguait-il, qu'il fallait, dans *les circonstances tragiques* (à lire avec une tonalité grave) de cette fin d'été 38 qui bannissait toute tiédeur, la vomissait même comme le Dieu de l'Apocalypse, et où les

nations de l'Europe s'apprêtaient à entrer en guerre et s'entredéchirer comme des harpies autour d'un lavoir pour une sombre histoire de cocufiage, il fallait donc *inventer* une solution plus ambitieuse. Son projet, ébauché ainsi en quelques secondes, puis progressivement élaboré au cours de son déploiement, en une sorte de simultanéité géniale que les Anciens, pas aussi has-been qu'on le disait, nommaient « inspiration divine » et qui décrit très exactement sous forme métaphorique cette impression d'être conduit par une force supérieure, consistait à créer un centre de recherches en Belgique uniquement dédié à la *transcription*, la *publication* et l'*étude* des manuscrits de Husserl.

Van Breda ne cacha pas à Mme Husserl et à Fink les grandes implications de ce plan, imaginé à l'instant même de sa formulation, brossant à la diable un tableau rapide des « tracasseries » à venir, mais, en toute honnêteté, il ne voyait aucune autre solution raisonnable à *court et moyen termes*. Étant donné la conjoncture, il était absolument exclu que les nazis acceptent, en se croisant les bras et mastiquant un cure-dents, la création d'un tel centre sur le sol allemand ou même son transfert dans une contrée étrangère. Ils prendraient plutôt le moindre prétexte pour faire un joli feu de joie. Et alors envolés les gentils manuscrits ! Le sauvetage des archives de Husserl ne pouvait donc être qu'une *opération secrète* (il avait prononcé cette formule, plus à sa place dans un roman de Graham Greene que dans une conversation académique, avec une intonation de satisfaction à peine voilée, à mettre au compte de son petit côté acteur américain des *thirties*) qui requerrait la plus grande prudence et, en même temps, une extrême détermination. Lors de l'entretien, Van Breda, qui arpentait le bureau de long en large, comme si c'était le sien, dessinant sur le parquet des motifs runiques (Fink, qui avait des absences, s'essayait parfois à les repérer), ne souhaita pas entrer dans le détail, mais il prévoyait déjà les montagnes de *problèmes pratiques* (en résumé : de gros emmerdements) qui s'élèveraient devant lui. Du côté de l'Allemagne, d'où il faudrait sortir de manière confidentielle douze grosses caisses de manuscrits, et peut-être même toute la bibliothèque privée de Husserl (2 700 ouvrages et tirés à part, pffff une paille !), et ce sous le nez renifleur des chiens nazis ; mais aussi du côté de la Belgique, où il faudrait cette fois-ci convaincre les autorités de Louvain de la pertinence (*faisabilité*, c'est trop laid) de cette nouvelle proposition qui allait bien au-delà de l'offre initiale en impliquant – il n'était pas difficile de le voir – des engagements, des dépenses et une organisation tout autres (le cauchemar vivant de l'agent comptable n'ayant à la bouche que les mots de coûts et d'arriérées), proposition qui ne tenait qu'à la fougue du père franciscain (lequel n'était encore, rappelons-le, qu'un étudiant de

philosophie âgé de vingt-sept ans, inscrit en première année de doctorat, autrement dit, en langage populaire, un *blanc-bec*) et n'engageait *pour l'instant* que lui.

Contrairement à ce qu'il aurait cru (sa fougue n'avait-elle pas quelque chose d'effrayant ?), Mme Husserl accueillit favorablement sa proposition. Elle ne vit pas dans le jeune Van Breda à la gueule d'ange un illuminé, un morveux en bure, un jeune homme arrogant sans expérience ni rigueur. Le genre de bonimenteur qui vous vend un remède miracle, une encyclopédie en vingt volumes ou la rémission éternelle de vos péchés. Comment dire ? Il lui inspirait confiance et il possédait naturellement, à son instar, cette ferveur communicative des gens entreprenants. Cela ne tenait pas à la robe qu'il portait, à l'institution qu'il représentait, à son intérêt pour la phénoménologie husserlienne, non, mais à sa manière d'être et de faire, dans laquelle elle reconnaissait un peu la sienne, comme à travers certains traits expressifs plus fidèles qu'un portrait réaliste. Une espèce de physiognomonie de l'affinité. Elle était par ailleurs totalement convaincue comme lui de l'impérieuse et urgente nécessité (c'est d'elle : « impérieuse et urgente nécessité ») de créer un centre de recherches à l'étranger, loin des barbares. En l'absence de l'héritier légal (Gerhart, installé aux États-Unis), elle était habilitée par délégation à autoriser une telle opération qui impliquait de confier à l'ISP de Louvain la charge et la mise en valeur de l'héritage philosophique de Husserl. Elle demanda cependant au père un délai de réflexion. Si elle donnait son accord, il faudrait alors écrire au plus vite à Louvain pour obtenir la réciprocité.

Il a du temps à perdre. Alors il le perd. Une version moderne de l'Ecclésiaste. *Premièrement* il attend la réponse de Mme Husserl et ne peut rien entreprendre de concret avant d'en prendre connaissance. *Deuxièmement* l'envie d'étudier ne lui est pas revenue et il achoppe toujours sur le fameux chapitre 37. *Troisièmement* la région de la Forêt-Noire connaît en cette fin du mois d'août 38 un épisode caniculaire qui cloue tout le monde sur place (*pasconnuça depuis un siècle !*). Et *quatrièmement* il pressent que les semaines à venir vont être agitées/troublées et, en prévision, stocke des forces comme des calories. Bref tout conspire à le convaincre de s'abstenir de toute entreprise sérieuse, à griller Belga sur Belga, en suivant vaguement avec des yeux d'astigmatisme les longs panaches bruns qui se désagrègent comme des fumerolles de volcan.

Il fait donc ce que tout le monde aurait fait à sa place et dans cette situation, à savoir *rien*. Mais ce rien n'est pas tout à fait un pur néant. En creusant un peu, on se rend compte qu'il englobe une multitude d'activités secondaires meublant l'attente : conversations décousues, visites impromptues, promenades urbaines, lectures superficielles et récréatives, contemplation pensive à la fenêtre, et surtout repos : repos *allongé* dans l'herbe jaunie du parc, *couché* au cœur de sa cellule à la luminosité avare, *affalé* sur le toit-terrasse du couvent. Lorsqu'il en a assez de sa propre inactivité, il propose ses services aux frères mineurs. Dans toute collectivité, il y a toujours un tas de trucs à faire, à déplacer, à installer, à réparer. Il met donc ici un zeste de peinture, là un soupçon de mastic, aide aux déchargements des denrées dans la remise, s'occupe du rangement de la bibliothèque. Sa grande carcasse joue au chauffeur-livreur, au manutentionnaire, et un peu au plombier de service. Mais, cela, au bout du compte, ne l'accapare pas vraiment et il se retrouve, le coup de main donné, de nouveau avec cet immense temps vide à combler, *vide* non pas comme peut l'être un bol ou une pièce, voire un désert, si l'on voit plus grand et plus vaste, non, *vide*

comme le chaos originel, la béance ténébreuse et infinie d'où tout est sorti.

Dans ces cas-là, le meilleur remède, il le sait, c'est la marche. Alors, indifférent à la chaleur collante et aux regards de biais, droit, la tête, le buste, le moral, les mains croisées dans le dos, comme à son habitude façon pèlerin humble et méditatif, il traîne dans cette ville de Fribourg-en-Brigau dont il commence à cartographier les rues principales, les bâtiments emblématiques, quelques têtes connues (tel receveur de tram, tel factionnaire de police, telle vendeuse à la sauvette) et même les recoins secrets, si toutefois on peut qualifier ainsi des endroits à l'écart, paisibles et quelconques, qui ne sont pas encore entièrement tapissés de tracts, de flics et de drapeaux. Il aime à se perdre ainsi des heures durant. On le voit cheminer d'un pas régulier (« Tiens encore lui ! Z'en branle pas une, ces calotins »), sans se laisser distraire, piloté par une sorte de passion cinétique sans but, comme ces chacals solitaires qui, dans la savane, trottent d'une vitesse égale et hypnotisante, pouvant parcourir en un jour des dizaines de kilomètres, sans que l'on sache vraiment – ni eux-mêmes peut-être – quelle est leur destination finale et ce qui les y attire : terrier, proie ou charogne ? C'est au cours d'une de ses flâneries, quelques jours après la rencontre avec Mme Husserl, qu'il fait la connaissance de Hans-Peter et Dieter Prinz.

Hans-Peter, l'aîné, tient un kiosque à journaux, comme on en voit sur les photographies d'époque, petite boutique octogonale en fonte vert olive, style pavillon de jardin avec des colonnes portantes et une toiture en acier. Il est aidé par son frère Dieter, un homme sans avant-bras ni mollets, passé maître dans l'art de saisir les choses avec ses moignons. C'est là où, chaque jour, mû par un double penchant qu'il sait nuisible mais qu'il ne peut cependant réprimer et, à bien y regarder, qu'il apprécie même, entre autres choses pour cette occasion quotidienne qu'il lui offre de se culpabiliser à bon compte (sans l'existence du péché, le christianisme ne serait qu'une énième méthode de développement personnel), Van Breda s'approvisionne en nouvelles et en cigarettes.

À force de fréquenter le kiosque, le père franciscain a commencé à faire connaissance avec les frères Prinz, je veux dire à converser véritablement avec eux, par-delà les petites phrases courtes, utiles et convenues de l'échange minimal, vous savez, celles qui se limitent aux gentils-sujets-passe-partout-ne-fâchant-personne, surtout pas deux membres de l'État pangermanique qui ont pignon sur rue et voient, entendent, flairent tout ce qui se passe. Mais, peu à peu, le père belge s'est rendu compte que les deux Prinz, que tout le monde appelle ici par leur diminutif (*Hansi* et *Diti*), comme si c'étaient de vraies figures de la vie locale qu'on a toujours connues et appréciées, celles

auxquelles, au fil des ans, on donne des nouvelles d'un oncle muté dans le Nord, on montre la photo du dernier petit-fils, on refile de bons tuyaux (de rebouteux, de ventes en direct chez le paysan, de récurage de vieilles casseroles en cuivre qu'on utilise pour faire mijoter les confitures), ne sont pas des sectateurs béats du racisme biologique et de l'antisémitisme d'État. À de nombreux indices, Van Breda a perçu chez eux, surtout chez le jeune infirme à l'œil vif, une certaine ironie, tantôt finaude, tantôt féroce, qui démasque, sous les gueules carrées et sévères, les comiques troupiers du Reich millénaire.

Dieter, qui, à dix ans, a perdu ses membres à cause d'un bâton d'explosif oublié par des ouvriers sur un chantier (« Bordel de Dieu quelle déveine ! Pardon, mon père »), est, comme c'est souvent le cas dans la mythologie, bien plus clairvoyant que ses compatriotes intacts. Il ne cesse, par touches discrètes mais bien senties, de commenter l'actualité en ajoutant, ici et là, des réflexions de son cru qui déjouent l'enthousiasme général pour la *Volksgemeinschaft*. Son infirmité le protège de toute intimidation et personne n'ose l'inciter à la fermer. Peut-être ne le prennent-ils pas vraiment au sérieux ? Pensent-ils qu'il déconne à bloc ? Il est en tout cas peu probable, dans ce régime de répression draconienne des opinions non conformistes, où même les urinoirs en céramique qui puent le nettoyage deviennent des mouchards et, au même rythme que leurs chasses d'eau, crachent leur rapport quotidien (*Lage und Stimmungsberichte*) à la police secrète, qu'on (à savoir le NSDAP, qui a des yeux et des oreilles partout) ne soit au courant des *opinions malsaines et démoralisantes* de Diti. Toujours est-il qu'il ne se prive pas, sans se cacher le plus souvent, de se moquer ouvertement de tel dirigeant, de telle décision, de telle organisation, de la sempiternelle mobilisation du peuple au service de la cause nationale, et, derrière son comptoir amovible, toujours vissé à son tabouret de bar, à mâchouiller des cordages de réglisse, de tourner en dérision les grands slogans du régime (« l'esprit de sacrifice et de lutte », « la mission héroïque du parti », etc.) qui s'affichent tout autour de lui et lui confectionnent une sorte de décor dont il débusque, avec un esprit subtil de dissension, le caractère creux et la jonglerie sémantique. Mais ce qui, chez Dieter, saisit aussi d'étonnement Van Breda, c'est le fait qu'il sache spontanément, sans se tromper, avec une incroyable précision, où se trouve, dans son kiosque relativement grand et rempli jusqu'à la gueule, n'importe quel paquet de cigarettes, journal ou magazine. « Pour les clopes, c'est facile, dit-il, je les reconnais à l'odeur. »

C'est justement en quittant le kiosque des frangins Prinz, sous la splendeur rutilante du crépuscule, cette soûlerie d'or et de sang qui inonde les choses du monde de beauté facile, et ce gratuitement tous les soirs jusqu'à l'explosion finale, qu'il se rend compte de ce qui le

perturbe dans cette ville. C'est-à-dire qu'il parvient enfin à lui donner un nom. Quelque chose d'ailleurs qu'il n'a pas véritablement remarqué depuis qu'il est arrivé, mais qui s'est néanmoins infiltré dans la partie reptilienne de son cerveau. Cela n'a rien à voir avec la nazification, quoique. Qu'est-ce ?

Ceci : tout est *propre*, effroyablement *propre*. Ce n'est pas comme en son bon pays brabant où, dans les petites villes en briquettes noires et les grandes fermes en U, règne une sorte de négligé méridional : pavés à demi arrachés, pans de murs avachis, bourrelets de détritrus dans les rigoles, bouses séchées qui ponctuent les chemins. Ici, dans le Naziland, tout est d'une propreté impeccable et terrible. Pas la moindre pile de débris au coin d'une rue, pas le moindre papier gras/mégot/crachat sur le trottoir, pas le moindre amas de poussières dans un coin. Une vraie pub pour les détergents. Le pavé *luit*, les enseignes *étincellent*, les caniveaux *rivalisent* avec les bains (on pourrait y faire sa toilette). Même les déchets ne sont pas jetés dans les poubelles mais semblent y être minutieusement rangés comme des habits repassés dans un tiroir. Comme si on avait rincé les trognons de pommes et les autres rognures avant de les déposer. Aucun mur n'est bardé d'affiches arrachées ou d'inscriptions sauvages. *Cela va de soi*. Nulle part une dérogation à l'ordre. Si, par malheur, un graffiti apparaît un matin, il semble aussi scandaleux qu'un attentat à la bombe. Chaque façade est donc parfaitement peinte et repeinte sans trace d'écailles. Les avenues brillent comme des couloirs d'hôpital et en ont d'ailleurs l'odeur aseptisée. Du matin jusqu'au soir, ma p'tite dame, tout est lavé, brossé, ciré, astiqué, décrassé, épousseté. Dans les vitrines comme sur les étals, les marchandises, disposées par affinités de formes et de couleurs, stationnent dans une netteté scientifique, un jus d'ammoniaque. Sans cesse courbés/agités, les agents municipaux en blouses n'arrêtent pas de ramasser tout ce qui peut traîner. Ils se battent presque pour ratisser une feuille morte, redresser un tuteur. Au reste, les parterres de fleurs quadrillant les parcs ressemblent aux modèles des dépliants commerciaux. Et les graviers à des jardins à la française. On voit des vieilles, toujours un balai-brosse à la main, lessiver avec une patience sacrée leur devant de porte. Et faire du zèle en débordant systématiquement sur la voie publique. Les chantiers eux-mêmes donnent l'impression de participer à un exercice de purification. Tout rutilant d'hygiène que c'en est presque écœurant. Manger, travailler, parler, baiser, éternuer, défiler, ouvrir une porte, lire le journal, faire le salut hitlérien, bâiller, dormir, respirer, déféquer même, tout cela est une opération de salubrité publique. Où que l'on jette un œil, on est de suite ébloui par cette blancheur sanitaire qui, à force d'être blanche, en devient presque sombre. Car, et c'est ce qui agace profondément le père franciscain, maintenant

qu'il en prend conscience, lui qui a toujours, comme les frères mineurs de son ordre, apprécié la pauvreté, la simplicité et l'humilité des crasseux, le clair-obscur des finitudes, toute cette démonstration de propreté intégrale et sans exception dissimule fondamentalement une passion malsaine. *Non bene olet qui semper bene olet* (des locutions latines, Van Breda en a plein sa besace, un vrai dico vivant).

Or ce qu'il savoure pour sa part dans les campagnes du Brabant et du Limbourg, avec leurs terres grasses et collantes, leurs sabots crottés de boue, leurs fumets aigres/entêtants de lisier, c'est la tolérance de la souillure, du contraste et de l'imperfection. En revanche, l'obsession tatillonne de l'hygiène, phobie maniaque des miasmes et des microbes, fantasme biologique de corps purs, sains, nets, lui paraît révéler une saleté plus funeste que quelques herbes folles qui poussent entre les pavés. Elle n'est rien d'autre à ses yeux que la préfiguration de la mort.

« T'es occupé ? »

La tête chenue du vieux Felke coulisse derrière la porte. Van Breda, qui n'a entendu aucune formule sollicitant l'autorisation d'entrer, a tout juste le temps de cacher le chat sous le lit. « J'peux ? » Il est déjà presque rendu au milieu de la chambre lorsqu'il énonce cette deuxième question. À travers le soupirail, un rayon de lumière tombe entre les deux hommes et les sépare par une ligne.

Assis sur le lit, Van Breda s'entend dire comme absent à lui-même : « Entre, je t'en prie. » Et l'autre traverse aussitôt la frontière et vient s'asseoir, sans qu'on l'en ait prié, sur l'unique chaise. Il croise ses jambes sous sa tunique, triture la cordelette de ses doigts potelés. Il examine la cellule comme s'il ne l'avait jamais vue, alors qu'elle ressemble traits pour traits à celle qu'il occupe quelques mètres plus loin : austère et impersonnelle. *Sans serrure, sans secret*. Ses yeux, inquiets, traînent sur les parois, le vieux coffre, le bureau encombré de livres ouverts et de feuillets froissés. Parfois son regard se risque jusqu'à Van Breda lui-même qui s'en grille une avec des attitudes arrangées de *movie theater*. Les expressions faciales de Felke semblent signifier : « T'es bien installé. » En fait, c'est comme s'il cherchait à dire quelque chose qu'il n'arrive pas à formuler. Pour noyer le poisson, il pose des questions accessoires sur les premières impressions de Van Breda, alors que ce dernier s'est établi ici depuis plus de trois semaines et que, techniquement parlant, la phase d'acclimatation est passée. On le sent gêné. Ses gestes semblent amers, et il a de la peine à achever ses phrases. En résumé : la conversation ne parvient pas à démarrer.

Il faut dire que les réponses laconiques du père belge (« oui », « non », « assurément », « peut-être », « tout va bien », « si tu le dis »), encore quelque peu étonné par cette intrusion, n'aident pas vraiment Felke à se libérer du poids qui pèse sur sa poitrine et comprime sa voix. Ce dernier continue à parler de tout et de rien, de la situation difficile du couvent et de la querelle des crucifix, mais on comprend

que ce n'est pas le véritable objet de sa visite, que ces mots font écran à la question qui lui brûle les lèvres. Et puis, comme c'est toujours le cas dans la vie et dans les romans avec une égale prévisibilité, au moment où Van Breda s'y attend le moins, persuadé que ce bon vieux Felke, avec ses rouflaquettes bien fournies, va s'éclipser en lui disant « au revoir », « on se reparle plus tard », « merci et bonne soirée », percevant déjà ses zygomatiques qui s'apprêtent à se contracter en vue du rictus final, la question bondit comme un chamois : pourquoi as-tu choisi la parabole de la perle ?

On pourrait dire ça comme ça : la soudaineté/étrangeté de la question déconcerte tellement Van Breda qu'il ne sait que répondre. En outre, il a besoin d'un peu de temps pour rassembler ses souvenirs. Il doit se rappeler le jour de son arrivée, retrouver les circonstances de son choix. Pas facile quand on est pris ainsi au dépourvu.

Mais Felke est embarrassé par ce silence. Il y voit une tentative d'esquive. Il commence à piaffer. Ses mains abandonnent leur position repliée sur les genoux pour improviser une danse heurtée devant son torse. Il devient tout rouge. Sa gorge gonfle comme la collerette d'un pigeon. Alors, comme si, au fond, la réponse qui tarde à venir lui importait moins que sa propre question, il enchaîne. Sort aussitôt de sa bouche, en un immatériel filet de bave, un *imbroglio* de formules abstruses que Van Breda a du mal à démêler : « le sans-forme est la divinité suprême », « Képhalaia manichéens », « luminaires des cieux », etc. Autrement dit, Felke s'emmêle tout seul, comme un grand, dans de longues sentences sans queue ni tête, enrobées de formules pompeuses, où il est question de *gouttes de pluie*, de *voyages célestes*.

Van Breda n'y pipe rien. Et met ça sur le compte de l'âge avancé. Derrière l'écran que forme la fumée de sa cigarette, s'agite une foule disparate de verbes et de mots qu'il n'arrive pas à saisir. Le père belge se demande même s'il n'assiste pas à une crise d'apoplexie verbale, un glissement soudain dans la folie. Ç'en est presque amusant. Un de ses oncles, victime d'un accident cérébral, s'était mis un jour comme ça à dégoïser dans la maison, et cela avait fait rire tout le monde (il était resté ensuite paralysé jusqu'à sa mort, ce qui était moins drôle). Et puis, alors que Felke ne ralentit pas la cadence, mais poursuit son discours avec un enthousiasme furieux (il dit des choses comme : « quand fut chassé le feu des sept autorités et que le soleil des puissances des archontes sombra... » ; ou comme : « un démiurge arrogant et vindicatif qui garde l'âme prisonnière... »), Van Breda commence à comprendre. Peu à peu, avec une sorte de clairvoyance progressive. C'est le mot *gnose* qui lui met la puce à l'oreille.

Le vieux Felke est tout simplement en train d'opérer sous son nez un rapprochement entre le passage du Nouveau Testament qu'il avait

choisi et un manuscrit gnostique nommé « l'hymne à la perle ». Et il est là, ce brave homme, perdu dans ses développements abyssaux, à établir pour lui-même des parallèles audacieux, à soupeser des différences. Sauf que ses paroles cachent en fait un *avertissement*. Depuis le départ, il a en effet une idée en tête. Et il y vient, doucement, mais il y vient. À son rythme. Ses mots commencent à prendre un sens clair et direct, à se rapprocher du but.

Voilà, dit-il d'un ton de voix qui cherche à revenir au calme après les bourrasques des minutes précédentes, d'après ce qu'il entendu dire, la phénoménologie contiendrait un message gnostique. La bombe est lâchée. *Gnose* ! Un mot encore plus énigmatique que ce qu'il signifie. Un mot qui empeste l'hérésie, l'ésotérisme, le cauchemar nocturne des dogmatiques, le délire de communautés d'exaltés qui partagent à parts égales les biens, les travaux et les femmes. Van Breda sourit (il n'a pas vu le coup venir). Il se racle la gorge comme au théâtre et tente tout de suite de rassurer le vieux Felke : la phénoménologie n'a rien à voir avec la gnose. Elle en est même l'opposé, puisqu'elle ne contient aucune doctrine qui nie la valeur du monde et du corps. Il n'y a pas d'inquiétude à avoir. Il lui montrera, s'il veut, des textes de Husserl qui ne prêtent à aucune discussion.

Mais ce que Van Breda ne sait pas sur le coup, c'est que son compagnon un peu gâteux n'est pas uniquement tourmenté par d'abstruses questions théologico-philosophiques. Il y a autre chose qui le turlupine. Plus sérieusement encore, plus sournoisement surtout (car il n'a pas l'intention de le dévoiler à son interlocuteur). À croire que son esprit est formé comme une série emboîtée de poupées russes. La veille, avant l'heure du déjeuner, il a été rendre visite à Conrad Gröber, un ami de longue date qui le reçoit toujours de bonne grâce et sans rendez-vous (mais avec des biscuits gourmands). Ce n'est autre que l'archevêque de Fribourg-en-Brisgau en personne, un des plus fervents partisans du rapprochement entre l'Église romaine et le régime, celui qui, visitant en 36 les camps de concentration, où était internée en toute illégalité une foule désespérée de frères et sœurs catholiques qui lui baisaient les mains et le suppliaient de les aider, ne trouva rien d'autre à dire aux journalistes qui l'accompagnaient qu'il se réjouissait sincèrement de la parfaite organisation des lieux. Pour faire court : une belle enflure (*enflure*, n. f. qui désigne le gonflement d'un organe infecté ; au sens populaire, personne méprisante qui, avec une gueule de ravi de la crèche, ourdit des coups tordus), membre bienfaiteur de la SS, et toujours le premier à rédiger de gentilles lettres pastorales suintant de formules venimeuses sur les assassins juifs de Jésus et d'enivrements pseudo-poétiques au sujet de la race pure, autant dire, dans le charmant contexte de tolérance et de bienveillance de l'époque, des appels au meurtre. Lors de cette

audience discrète, et fort instructive pour l'évêque brun, Felke a évoqué sans tourner autour du pot (ce n'était pas ce coup-ci le galimatias du jour) les recherches particulières de Van Breda et son intention *louable mais imprudente* (ah, cet art criminel de la nuance !) d'aider une famille juive. Il a laissé clairement entendre, à une oreille qu'il n'était pas très difficile à convaincre sur ce point, et qui donc buvait, comme on dit familièrement, du petit-lait, que l'investissement du Belge dans le sauvetage des manuscrits de Husserl pouvait, s'il était porté à la connaissance de la Gestapo, *détériorer* les relations amicales/constructives que la communauté catholique de la ville, rassemblée en un troupeau de fidèles autour de son vénérable et bien-aimé pasteur, entretenait avec les autorités locales.

L'épisode suivant se déroule la veille de l'intrusion de Felke. Début d'après-midi atonique, lenteur ouatée des gestes, voile de somnolence. 31°, vent quasi nul, taux d'humidité élevé. Un ciel d'été, brumeux à force de chaleur. Nouveau décret sur l'interdiction pour les juifs d'exercer les métiers d'*aide-soignant* et de *pharmacien* « par risque de contamination » (lu dans le journal du matin, page 4). Le petit square baigne dans une clarté plâtreuse à travers laquelle tous les corps (ceux des hommes bien sûr, mais aussi ceux des choses qui se confondent avec eux) se dissolvent en silhouettes fantomatiques.

À cause de cette lumière intense qui atomise toutes les nuances, Van Breda a du mal à reconnaître Fink. Ce dernier l'attend sur un banc, près d'un groupe de sculptures représentant Diane et Actéon (le moment où la première, à poil, surprend le second en train de la relouer). Comme Van Breda ne le voit pas (ébloui par la blancheur spectrale), Fink, qui, lui, l'a repéré dès sa descente du tram, fait un signe de la main. Ils se reconnaissent, se saluent, se serrent les paluches, se donnent des nouvelles rapides et non essentielles, puis, trépignant d'impatience, l'assistant conduit le franciscain vers le point de départ de la promenade. Tel un gosse pressé de dévoiler à un camarade son dernier jouet, il veut absolument lui montrer le chemin de randonnée que Husserl aimait à emprunter deux fois par semaine, et ce pendant plus de vingt-cinq ans (cette manie kantienne de s'astreindre coûte que coûte au régulier, *conjuraison névrotique du nouveau par le bien connu*), et qui mène, en lacets serrés, sur les hauteurs boisées de Fribourg.

C'était au cours de ces balades tranquilles, à un rythme de sénateur (Husserl n'était plus tout jeune et la pente plutôt raide, du 8 % de moyenne avec des passages à 14 %), que Fink, profitant de la décontraction du moment, questionnait plus avant le philosophe, sur un ton plus libre, moins académique, presque badin/familier, comme on parle à un ami de problèmes domestiques et de résultats sportifs ;

lui demandait des éclaircissements, des précisions, des rectifications, enregistrait ses réponses attendues ou inédites, qu'il consignait le soir même, de retour chez lui, sur de grands cahiers.

Fink et Van Breda commencent par gravir une rue escarpée, suscitant l'indignation vocale d'un chien dissimulé derrière une grille, passent devant une sorte de manoir à colombages recouvert de lierres grimpants qui se préparent doucement à roussir (l'automne pisseux et sanguin n'est plus très loin), longent une caserne flambant neuve des SA où tout est calme (en vrac : exercices de défilé, nettoyage de bottes et d'armes, diverses menues routines de l'avant-furie), puis ils quittent les faubourgs bourgeois de la ville. Il fait chaud, très chaud, et orageux. Pour l'heure, le temps est encore au beau fixe, mais les nappes blanches du ciel ne tarderont pas à s'assombrir vers l'ouest en traînées critiques. On perçoit presque l'électricité statique s'accumuler dans l'air par un subtil mécanisme de convection thermodynamique. Prête à se décharger soudainement en explosions assourdissantes.

Ils ont à peine dépassé les dernières maisons que Fink délaisse la route et prend, sur sa droite, un chemin de terre bien entretenu qui monte à travers champs. Van Breda lui emboîte le pas. Il se rend compte que, depuis son arrivée, il n'a pas quitté la ville. Il est heureux, en fils de fermier, de retrouver enfin la campagne où haut-parleurs et drapeaux ne poussent pas. Tout en marchant, Fink évoque de manière désordonnée, comme s'il voulait dire trop de choses qui se bousculent dans sa tête et que, depuis de longs mois, il n'a pu partager avec quelqu'un, certains souvenirs de Husserl. Avec une franchise que rend possible ce chemin sans mouchard, il parle de sa « résistance noble et supérieure » face à la filouterie, de son « isolement progressif dans le nouveau système de ségrégation raciale », de la poursuite obstinée de ses travaux, notamment sur « le monde de la vie et l'historicité transcendante ». Bien qu'Aryen, Fink ne cache pas son hostilité envers ce « régime de pitres et de voyous » (on croirait entendre les mots de Malvina Husserl !) dont il pâtit lui-même comme homme et chercheur. En tant qu'assistant d'un philosophe reconnu comme juif par *les lois sur l'honneur et le sang allemands*, il subit le déclassement juridique et économique, sans parler du mépris dont il est continuellement victime de la part des autres philosophes pro-nazis. Il faut plus que tout, dit-il, après un long silence pensif, se méfier de « la magie verbale » (*Wortzauberei*). Husserl a, selon lui, toujours su résister au *mysticisme enchanteur des mots* qui couve des catastrophes. Ceci entraînant cela, et alors qu'une sirène de bateau retentit plus bas sur l'Elz, il fait également allusion aux dernières paroles du maître sur son lit de mort, paroles qu'il médite depuis des mois et dont il ne réussit toujours pas à percer le sens. Concentré sur sa marche, Van Breda pose peu de questions. Il émet quelques remarques courtes/bien

ajustées qui servent à relancer Fink vers de nouveaux développements. Celui-ci, en proie à un enthousiasme contrastant avec la timidité et la réserve dont il avait fait preuve chez Mme Husserl, ne se prive pas de donner au père belge qui n'en attend pas moins de multiples détails sur la vie et la pensée de son maître.

Van Breda prend ce jour-là conscience du rôle qu'a joué Fink dans les dernières années de la vie du philosophe. Il n'était pas simplement son assistant, mais aussi son porte-parole, son soutien et son double, son bras et sa canne, celui qui préparait et publiait ses manuscrits, qui accueillait les chercheurs étrangers et leur arrangeait des entretiens, qui organisait des séminaires privés. Husserl n'a pas hésité à lui confier des tâches qui dépassaient celles habituellement dévolues à un assistant et qui l'élevaient au statut égalitaire de collaborateur. C'est *ensemble* qu'ils avaient mis au point les *Méditations cartésiennes*, *ensemble* qu'ils rédigeaient au début des années trente un traité systématique, *ensemble* qu'ils s'attachaient à faire connaître partout la phénoménologie.

Dans les champs, les paysans fauchent et fanent un mouchoir noué sur la tête. Ils font de courtes pauses pour s'éponger le front, boire à la gourde. Pendant ce temps, leurs chiens jouent avec des orvets. On voit, çà et là, étendues dans l'herbe, en marge des foin, quelques vaches à la robe rousse et soyeuse qui mastiquent. Et des meules jaunes saupoudrant l'air de graminées. Plus on grimpe, plus les prés d'un vert gras, intense, presque insoutenable, laissent place à une forêt de pins. Tout paraît si loin de la barbarie. On a vraiment du mal à croire qu'en bas, vociférant de rage, les jeunesses hitlériennes distribuent des tracts à propos de *la souillure du sang allemand par le judéo-bolchévisme*. Et pourtant.

À un virage, Van Breda, qui commence à avoir chaud dans son costume noir, veut s'engager dans un petit bois qui lui semble à la fois frais et attirant. Mais Fink, qui profite lui-même de cette pause pour s'éponger le front, l'en dissuade. Ce bosquet charmant, à mi-pente entre la ville et le sommet, est le lieu, dit-il, de ceux qui abrègent leur vie. Depuis cinq ans, des dizaines de personnes y sont venues, de nuit comme de jour, des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, sans que l'on sache pourquoi (*pourquoi* ils choisissaient ce lieu plutôt qu'un autre qui n'avait rien de particulier, car, pour ce qui était des raisons de se supprimer, on les connaissait parfaitement), pour se pendre, se tirer une balle dans la tête, s'ouvrir les veines, s'empoisonner même. Dans toute la région, on nomme cet endroit « la forêt des suicidés ». Et on le fuit comme la peste ou le ghetto. Seuls quelques gus un peu simplets ou téméraires viennent discrètement y cueillir des baies, craignant à tout moment de trébucher sur un cadavre (« Et merde, viens voir Georg, y en a encore un par ici »). On

n'a pas osé mettre une pancarte. Car, c'est là une règle tacite de l'époque, on s'efforce de faire comme si rien de toute cette souffrance n'était.

Ils reprennent la marche en se taisant cette fois. Uniquement soucieux du sol. L'effort et l'épouvante les convient au silence. Un silence de vieux musée de cire à peine perturbé par le grésillement des insectes et les murmures de la cité. Sans s'en rendre compte, et alors que la pente devient plus raide, ils allongent le pas. Le buste légèrement penché en avant, ils sont pressés de s'éloigner. Leur respiration devient également plus rapide. Leurs gestes saccadés. Encore bouche bée de consternation, Van Breda avale quelques moucherons qu'il essaye vainement de recracher et déglutit à la fin avec une moue d'écœurement : ça n'a aucun goût, si ce n'est celui du préjugé. En tête, Fink perle toujours de sueur. Ils ne croisent personne dans la montée.

Insensiblement, ils atteignent le sommet. Il leur a fallu presque une heure pour graver les quatre cents mètres de dénivelé. Ils soupirent de contentement puis échangent un sourire complice. En haut, au débouché du chemin, une esplanade de terre battue, qu'encadre une balustrade fraîchement repeinte, offre un beau panorama sur la ville. En quelques enjambées, ils y sont. Fink qui n'est pas venu là depuis plus d'un an a un mouvement de recul. La municipalité a installé deux bancs, une longue-vue panoramique à monnayeur (gros morceau de fonte sur colonne d'acier trempé avec un marchepied pour les mioches) et un grand panneau « juifs indésirables ». La vue est gâchée. Irrémédiablement.

D'un œil distant, peu enclin à glorifier en formules ronflantes ce paysage maintenant marqué par la honte, Van Breda regarde un instant, miniaturisés par la distance, les toits polychromes, les clochers et les tours, la flèche en grès rouge de la cathédrale, quelques grues de chantier aux fines dentelles, les longs filaments étincelants des routes, et, dominatrices, les innombrables taches vertes des parcs. Il ne cherche pas à reconnaître le couvent franciscain ou la maison de Husserl. Il balaye la perspective de manière abstraite. Devant lui s'étend une plaine encaissée, que le Rhin traverse du sud au nord, et où alternent de manière symétrique cultures et habitations. Ce qui fait irrésistiblement penser à des cases d'échiquier. À l'horizon, on distingue d'autres collines recouvertes de bois noirs. Au-dessus de la ville, les nappes claires toujours aussi stagnantes commencent légèrement à foncer. À bien y regarder le gris gagne peu à peu du terrain et assombrit le ciel. Avant ce soir, le tonnerre grondera.

Face à tout cela, un sentiment d'abandon s'empare de Van Breda : le présage de la désintégration prochaine de cette vue paisible et harmonieuse. La chair, le métal, la boue, la tôle ondulée, la faim et la

peur s'apprêtent, même ici dans cette vallée tranquille aux aspects de *Postkarte*, à se livrer un combat sans merci. Le devenir-hécatombe des idées bestiales.

Sans se consulter, comme s'ils avaient compris qu'il ne fallait pas trop s'attarder sur ce lieu, ils reprennent leur marche. Ils s'arrêtent plus loin à un croisement. Van Breda attend les instructions. Avec son talon, Fink creuse un petit trou dans la terre puis, d'une voix qui a perdu les accents exaltés du tout début de la montée, une voix basse/grave/fragile qui, presque malgré elle, donne à ses mots une résonance inquiétante, il suggère de prendre sur la gauche vers l'escarpement. Ce n'est pas le chemin du retour. Quand Van Breda, pour rompre le silence, fait allusion aux derniers mots de Husserl, Fink hoche la tête d'incompréhension. Manifestement il souhaite garder ce mystère pour lui. Cette expression d'étonnement demeure encore sur les traits de l'assistant longtemps après qu'il en a oublié la cause. Elle forme comme un masque. Un masque de déni ou de rejet. Ils ne savent plus depuis combien de temps ils sont partis. Ni même ce qu'ils sont venus faire là en vérité. Ils errent dans un monde absurde fait de faux-semblants et d'ombres fantastiques, une pièce de boulevard à balles réelles et vrais cocus. Ils boivent l'eau claire d'une fontaine (Van Breda tache son col), passent devant une petite chapelle, observent les barges descendre le canal. Tout cela semble quelque peu irréel. Le père franciscain tente de se souvenir des événements auxquels il a participé depuis son arrivée à Fribourg, mais, accablé par tant de faits bizarres qu'il a du mal à saisir, il abandonne. Il verra ça plus tard dans sa cellule. Lors de l'*inspectio sui* du soir.

L'après-midi tire à présent vers sa fin. L'air est toujours aussi humide et lourd, difficilement supportable, même en dehors de la ville. Dans une lumière cuivrée, d'un jaune rouille/sale, dont on ne sait pas trop bien d'où il naît, du ciel à présent voilé ou de la terre suffocante, à moins que ce ne soit des nuées granuleuses du regain qui se vaporisent dans l'atmosphère, ils avancent l'un derrière l'autre sans se parler. Puis Fink marmonne dans sa bouche : « Tout ce qui se passe en ce moment est absolument inhabituel. »

La *situation* : une mansarde assez bien entretenue, attendu qu'elle est occupée depuis plus de cinq ans par un célibataire coriace (il n'a pas fait grand-chose non plus pour trouver l'*anima gemella* – plutôt le genre « virée chez la mère Götzl » une fois par mois avec une régularité métronomique et, par précaution, quelques vigoureuses décoctions de sauge contre la chaude-pisse), qui possède un nombre judicieux d'ustensiles de cuisine, une garde-robe assez restreinte mais convenable, et un vieux chien (pataud, peu expressif, quasi aveugle, qui répond au nom d'Ull).

L'*heure* ? Au cœur de la nuit, bien sombre et opaque, telle une galette de vinyle, lorsque la plupart des éclairages sont éteints et que ceux qui persistent forment dans la ville silencieuse le signe d'une constellation de veilleurs indociles : la *SSI*, société secrète des insomniaques.

Tandis que l'eau de la casserole commençait à bouillir (il avait prêté sa bouilloire à sa logeuse et ne voulait pas la déranger si tard – ç'aurait réveillé les suspicions), de petites bulles d'air se formant dans le fond en archipels éphémères, Hans-Rainer Lehmann feuilletait d'un œil amusé un magazine de faits divers sensationnels : « Il drogue sa fille et la viole devant sa mère ! » « Contrarié par son licenciement, il revient en furie à l'atelier et attaque à la hache son contremaître ! » « Il prostitue sa sœur pendant cinq ans et s'achète une voiture. » Et en veux-tu en voilà sur trente pages à l'encre baveuse, graphisme percutant, formules aguicheuses et images bien cradingues en héliogravure. « Putain, quel monceau de conneries ! se dit Lehmann. Y a vraiment des abrutis pour gober ces trucs ? À moins que personne bien sûr ne tombe dans le panneau ? C'est certain qu'à petites doses, c'est plutôt divertissant. Pas trop éloigné du *Stürmer* ! Penser à faire une note pour Juju Streicher. » Quelques idées de scandale à exploiter pour incriminer les prêtres coriaces. C'est fou le bon coup de fouet que la pervitine te donne. « Trois heures du mat' ou du méth ! Ah ah, que

t'es con, mon bon Hans-Rainer. » Le cerveau en ébullition, la fatigue oubliée, une impression d'invulnérabilité. « Merci qui ? Merci la petite boîte bleu des usines Temmler ! » Deux comprimés de 3 mg trois fois par jour (avec quelques *extras* possibles, *on va pas chipoter*, si l'envie s'en faisait sentir), et la communication des neurotransmetteurs s'effectue à la vitesse d'une fusée filant au-dessus des frontières.

Toutefois Lehmann n'avait pas l'intention de se payer du bon temps à lire toute la nuit ces récits à l'eau de chiottes *sehr undeutsch*. Il avait rapporté du travail à la maison. Car c'est là, en vérité, qu'il aimait être. Dans son petit nid douillet, seul, peinard, à poil au milieu du souffle rauque du ventilateur. Il n'appréciait pas vraiment le bureau, les horaires, la hiérarchie, et surtout ses jeunes collègues de la *Ludwigstraße*, tous des fils de bonne famille aux cheveux bien coiffés (ondulations savantes, style cranté et *pin curls*) et qui avaient pris le train en marche en 33, lorsque les parents s'étaient convertis à la *Realpolitik* de la germanisation. Lui qui appartenait au mouvement depuis plus de quinze ans, qui avait connu les batailles sauvages avec les anarchistes dans les rues de Munich, les prisons glaciales de Weimar et l'incarcération du Guide, il n'avait que mépris pour ces partisans de la seconde heure. La rue lui avait donné en outre le goût bestial de la solitude et appris à se méfier de tout. Ce qui, pour un membre de la police secrète d'État (département Amt IV B1), était plutôt une qualité requise. Cela va sans dire. Ils savaient recruter, ces types-là ! Chapeau bas, messieurs. Ils n'avaient pas leurs pareils pour repérer dans la fange urbaine des petits voyous nerveux et des margoulins défoncés à l'éther les futurs cadres du régime. Quelques mois de formation, le bréviaire du parfait nazillon, un ou deux stages pratiques, et le tour était joué. L'ancienne raclure était promue (l'*Also sprach Zarathustra* de Strauss à donf dans les esgourdes !) chef de secteur de la SA ou responsable des affaires juridiques. Costume trois pièces pour les soirées et étui à cigarettes chromé. Bon, avec la permission de temps en temps de passer à tabac un coco sans défense dans un hangar. Et peut-être même d'avoir la chance de le balancer soi-même à la baille. *Ni vu, ni connu, je t'embrouille*.

C'était à présent un concert champêtre de gargouillis au-dessus du feu. La vapeur s'élevait en nimbostratus faits de gouttelettes d'eau. Ils allaient se perdre sous le plafond collant de la cuisine et tentaient de s'échapper cahin-caha par un soupirail noir de crasse.

Guide de l'espion novice : section « apprentissage de l'ouverture discrète des enveloppes ». Trois étapes fondamentales à respecter. Lehmann prit un tas dans sa sacoche en cuir et le déposa sur la table près du feu. Il avait une expression de concentration presque théâtrale, comme s'il se savait observé (habituellement, c'est plutôt un air d'étonnement un peu imbécile qui semble être continuellement

collé sur son visage, ce que sa mère Fransi – paix à son âme – nommait sans aménité depuis qu’il était tout petit sa « tête d’ahuri »). Il mit des gants de cuisine, prit la première enveloppe et la fit passer au-dessus de l’air chaud. C’était un geste plein de délicatesse, comme s’il caressait la masse effilochée de la vapeur avec une plume d’oiseau (étape 1). Cela ne dura que quelques secondes. La chaleur assouplit peu à peu l’enveloppe qui voletait à travers elle. Les deux parois commencèrent à se décoller. Il fallait à présent aller vite, car le risque existait qu’une trop longue exposition ne détériore le papier. Avec un ouvre-lettres, Lehmann leva délicatement le rabat en faisant bien attention à ne pas le déchirer (étape 2). Il glissa ensuite la lettre au-dehors et posa l’enveloppe à peine humide sur la table sous un gros dictionnaire afin de la faire sécher (étape 3). Il procéda ainsi pour une quinzaine de pièces. Il prit chaque feuille en photo sous la lampe, puis re-scella toutes les enveloppes avec de la colle blanche. D’autres utilisaient des glaçons, mais il n’avait pas confiance en cette méthode. Et puis il n’était pas facile de s’en procurer. Non, le travail à la vapeur lui avait toujours paru simple et bon marché. Et d’une efficacité formidable, toute moderne. Il apporterait demain la pellicule à développer, puis, les tirages faits, inspecterait tranquillement les contenus douteux. Il y avait beaucoup à faire dans cette ville catholique où certains habitants n’avaient pas encore abandonné leur ancienne manière de penser. Les congrégations surtout posaient problème, ces petits mondes fermés sur eux-mêmes qui prétendaient se soustraire à la loi du Reich.

Mais, au fait, c’est qui ce gus ? Si on croisait Hans-Rainer Lehmann, comme ça, dans la rue, sans le connaître, marchant tranquillement vers son bureau, avec son journal sous le bras et tenant le vieil Ull en laisse, on se dirait spontanément : « un brave type ». L’*Homo normalus*, le produit standard de la démocratie moderne et de la civilisation urbaine : souple, ouvert, plastique, non engoncé dans un corset de convictions traditionnelles. L’individu pluriel, sans identité fixe, prêt à suivre le plus offrant, certes un peu resquilleur sur les bords, mais incapable de se mettre à dos la collectivité. Avec, pour tout bagage dans ce monde d’errances infinies, un solide sens de la mesure. Et même si on l’entendait en sortir de bien belles à la taverne après quelques chopines à 8° et commencer à s’en prendre aux richards et aux youpins, on mettrait ça sous le coup de l’alcool et on continuerait à voir en lui le brave gars, pas fiérot pour un sou, la main sur le cœur et la blagounette facile. On n’est pas dans la rue, encore moins à Londres ou Chicago, la patrie des hommes moyens et des foules solitaires. Ici, c’est la Forêt-Noire, le pays des châtaignes et du cidre. Chaussettes à pompons bicolores et *Bollenhut* de rigueur les jours de fête.

Retour donc à la mansarde du vieux garçon. Lehmann avait mis un pyjama en satin, assez efféminé, et s'était glissé sous les draps. Bien blotti contre son oreiller incliné à 30°, il dégustait encore son *Sensaz* avec ses histoires sanglantes, ses allusions salaces. Bien qu'il soit de nature réservée, il n'était nullement prude. Oh que non ! On va avoir l'occasion de s'en rendre compte. Là, sur quatre colonnes, avec des intertitres ignobles, c'est une vieille dame découpée à la scie à métaux, les divers morceaux plongés dans de la chaux vive, une vague querelle d'héritage, l'éternel syndrome « famille à nourrir ». « Il fallait bien que quelqu'un s'y colle, hein ? Hein ? Oui mais pourquoi toi Ducon ? » Le pauvre fils sans aide sociale, qui peinait à joindre les deux bouts. C'est là le grand et immortel problème de la distribution des places : l'intervention nécessaire d'un correctif un peu tranchant à une société mal faite.

Lehmann voyait bien que les années de dictature national-socialiste n'avaient pas encore purifié les cœurs, que les vieilles habitudes décadentes demeuraient intactes, que la jalousie et l'envie gouvernaient encore le monde, mais *ça ne saurait durer les amis*. Courage, confiance. Et haut les cœurs ! Le travail de sape allait bientôt porter ses fruits. *Honneur et patrie*, le reste viendrait tout seul. Ces idées étaient venues telles quelles à l'esprit de Lehmann et il les avait laissées s'échapper dans l'air sans arrière-pensées, comme un pet. La position couchée sans doute.

Il parcourut une dernière fois la pièce du regard. Derrière le rideau de la fenêtre, le jour commençait à se lever. Une vague lueur blanchâtre, comme un spectre de la Prana Film. Au troisième étage de l'immeuble d'en face, une grosse matrone fit son apparition sur son mini-balcon au beau milieu des géraniums. Elle entonna une cantilène triste et monotone, puis se mit à frapper énergiquement son tapis avec une tapette en bois. Une sacrée raclée putain ! Bim, bam et boum ! Une nuée poussiéreuse chuta tout en lenteur poétique dans la cour jonchée de débris. Lehmann remonta les couvertures, ferma ses yeux gonflés et s'endormit aussitôt d'un profond sommeil, celui des hommes satisfaits d'eux-mêmes, qui ignorent les charges à payer, les taux excessifs d'urée et la conscience morale.

Cela fait plus de deux jours qu'il a envoyé sa lettre à M. Joseph Dopp. En recommandé, 2 marks 81, un beau reçu en lettres gothiques avec en prime la grimace dyspepsique du préposé. Cette lettre, il a mis du temps à l'écrire. Plus d'une semaine. Il se sentait fébrile, indécis, devant la page blanche. Les essais se sont échoués les uns après les autres dans le cercle de la corbeille. Il faut dire à sa décharge qu'il avait du mal à trouver les mots justes, à employer les bonnes formules, bref à coucher sur le papier l'étrange complexité de la situation. Car ce n'était pas facile d'expliquer, noir sur blanc, les raisons pour lesquelles il s'était lancé, à son propre étonnement, dans cette proposition audacieuse qui dépassait de loin ce qui avait été convenu à Louvain. Lui-même les ignorait sans doute.

À présent, il avait surtout peur des réactions de la direction. Comme un enfant face à l'autorité des grands. Certes Joseph Dopp et Mgr Noël n'étaient pas sur place et ne pouvaient se rendre compte par eux-mêmes de la folie criminelle qui régnait ici. Comment auraient-ils pu ressentir la détresse de la veuve et des assistants, le danger qui s'immisçait partout, ce climat aberrant de tension et de terreur ? Lui-même doute encore parfois de ce qu'il voit jour après jour. Il n'en croit pas ses yeux. Un *freakshow* qui a pris possession du réel.

Heureusement, il n'a pas été trop difficile d'obtenir l'accord de Mme Husserl. Trois jours après l'entrevue avec Fink, elle lui a fait savoir qu'elle acceptait toutes ses préconisations. Dans la foulée, elle a demandé à son avocat de préparer un document de cession des droits. En d'autres termes, elle lui léguait rien de moins que l'héritage spirituel de son mari. Dans le marasme estival (crise des Sudètes, militarisation accélérée, préparatifs de la nuit de Cristal, etc.), le père belge lui est apparu comme un *don du ciel*, un bienfaiteur venu de nulle part dans son uniforme couleur caramel, qui allait protéger l'œuvre et la réputation de son mari. En fait, elle n'avait pas trop d'autre choix dans l'isolement qui était le sien et s'est donc rangée à

ses arguments : elle lui a donné pour mission de sauver ces milliers de pages dont, à part quelques chercheurs prêts à perdre des heures de vie dans le lent et méticuleux déchiffrement de pensées plutôt absconses sur le temps, la conscience pure et la constitution transcendante, tout le monde se contrefout en ce mois de septembre 1938, ayant bien d'autres chats à fouetter.

Pour l'heure, après avoir bu une mousse bien fraîche en compagnie des Prinz, il se prélassait dans un parc. *Diti* était fatigué et a préféré rentrer. Son frère lui a promis de lui faire une friction avec son huile à la menthe poivrée, la seule potion qui le soulage vraiment. C'est dimanche, et, ça va de soi, les familles sont de sortie : mines radieuses de rigueur, bras dessus bras dessous, habits propres et ombrelles, circumnavigation de poussettes et excitation des enfants à 90 db. En un mot : la nonchalante oisiveté des petits bourgeois repus et sans entrailles.

Le parc s'étend au pied des collines et se perd dans la campagne environnante. On se sent loin de la ville, presque au cœur de la nature, alors que l'on se situe encore dans les faubourgs. Les masses des différents verts s'organisent en plans quasi géométriques. Des arbres bien alignés comme les allées démentent tout caractère sauvage. C'est le triomphe de la règle sur la spontanéité. Au-dessus, un ciel d'un bleu soutenu s'étend à l'infini, excepté vers l'horizon où persiste un léger vélum blanc. Sur une estrade décorée d'une composition florale de croix gammées, un orchestre en costume enchaîne des ritournelles locales, plutôt lourdingues. Le trompettiste s'ingénie avec une candeur presque attendrissante à jouer faux, et l'alto fait couiner son instrument comme la porte rouillée d'un vieux rafiot. Un vrai massacre. Même pour une oreille aussi indulgente que celle du père belge. Mais les gens ont plutôt l'air ravis et ne manifestent aucune gêne. Certains s'attroupent autour de l'estrade et esquissent des pas de danse. D'autres applaudissent sans la moindre arrière-pensée à la fin de chaque morceau.

Van Breda est tranquillement assis dans l'herbe sous un saule et s'éponge de temps en temps le front avec son mouchoir. Toujours cette chaleur étouffante qui remonte du couloir rhénan. Il regarde d'un œil un peu distrait les énormes cygnes en plastique jaune et bleu qui, à quelques mètres de lui, glissent sur le lac. Avec une lenteur paradisiaque et sans à-coups. On dirait un ballet un peu simplet mais savamment réglé. À un détail près. Dans un de ces énormes pédalos, deux officiers SS, ricaners et braillards, s'amusent. Ils vont et viennent en tous sens, coupant la route aux autres. S'aspergent, font de grands gestes, se lèvent de leur siège, s'agrippent au long cou courbé et haranguent on ne sait qui. On les entend crier à des lieues. Rien ne semble calmer leur ardeur. Leur pédalo roule et tangué tant et

plus qu'ils manquent plusieurs fois de chavirer. Mais leurs yeux brillent comme des ampoules LED dans la nuit. À chaque nouvel incident, ils éclatent de rire. Lorsque les gens les croisent dans leur engin flottant, ils exécutent un salut en bonne et due forme, bras tendus comme des perches à selfie, doigts bien serrés, gueule sombre/grave du type *çarigolepaslàc'estdusérieux*, avec une sorte de naturel confondant qui s'accorde très bien avec le décor et le moment. Un si charmant tableau exige en effet les efforts combinés de l'art et du hasard : la fureur contenue dans les règles de la bienséance, avec cette petite touche *so cute* de ridicule qui rend l'ensemble terriblement humain.

Plongé dans une vague stupeur, Van Breda commence à se demander ce qu'il fait là. Il était venu pour étudier des textes inédits d'un philosophe méconnu, travailler son allemand et achever son mémoire, et le voilà, presque malgré lui, embarqué dans un drame qui le dépasse. Car il sent qu'il a mis le doigt (la main ? le bras ?) dans un engrenage fatal qui va l'entraîner beaucoup plus loin que les rives tranquilles de ce lac où des pédalos valsent gentiment. *Les jours se détachent de nous/Comme des baies vides/Nous ne les portons plus/Et nos pieds ne trouvent pas de chemin/Ils se disloquent insipides, creux/Tout au loin.* (C'est de Herbert Kühne, j'crois bien.)

Pour l'instant, tout est calme surtout, macère dans une torpeur badoise. Le soleil étincelle, l'air est encore à peu près respirable, la musique résonne et meuble l'espace comme elle peut. Mais Van Breda sait que cette sérénité cache des déchaînements furieux, comme ceux qui se libèrent en ce moment dans le Sud, à la frontière tchèque. Tout le monde parle de ces projets d'annexion et le pays tout entier, avec une étrange résignation teintée d'un peu d'envie, voire d'un gros désir de venger l'affront du traité de Versailles, se prépare à l'entrée en guerre.

La première ne leur a pas suffi, lui a dit *Diti* plus tôt à la taverne, ils veulent *remettre ça*, les bruits mécaniques des chenilles qui jappent, les millions de morts sans sépulture qui pourrissent dans un champ, les villes dévastées sous les bombes, les orphelins et les estropiés qui errent dans les rues l'air hagard, le typhus et les viols, les rats que l'on cuisine, la grande orgie de l'abîme. « C'est que, voyez-vous, mon père, ils font confiance à leur *Guide*. Il pourrait leur demander de se jeter à l'eau du haut d'un pont d'chemin de fer qu'ils le feraient sans l'ombre d'une hésitation, ces imbéciles, a ajouté le fils Prinz. Et en famille qui plus est ! *1 2 3 sautez et vive le Reich pangermanique et racialement pur.* Jusqu'où va le mesmérisme des foules ? Il va mettre une bonne raclée à toute l'Europe, imposer ses vues et *la paix régnera pour mille ans*, voilà ce qu'ils imaginent ces abrutis. »

Van Breda ne sait pas trop quoi en penser. Ça le dépasse un peu : le

réarmement, la Sarre, les agissements désordonnés du Sudète Henlein, ça et tout le reste. Il ressent, à sa petite échelle, la nécessité de venir en aide à la veuve Husserl et de sauver ce qui peut être sauvé, un infime fragment de la culture universelle. Pour l'instant, il ne voit pas plus loin. Ôter des griffes nazies une étincelle de sens dans un cosmos noir, vide et abandonné. Cela seul lui importe. Ce but occupe tout son esprit et l'empêche de travailler à son mémoire. Il ne conçoit pas cela en termes de devoir ou d'obligation morale. Trop tonitruant, démonstratif. Et hypocrite sans doute aussi. C'est plutôt pour lui comme une ligne claire, le trait fin et attirant de l'horizon, une sorte d'appel irrésistible dans le fourmillement opaque des sensations et des idées confuses. D'ailleurs, il ne voit pas comment il pourrait faire autrement. Maintenant qu'il est lancé, il sait qu'il ne fera plus marche arrière. Impossible. Ce serait comme manquer à sa parole, la pire des choses en ce monde avec l'assassinat et la panse de brebis farcie.

Tout autour de lui, les séquences dominicales continuent de se dérouler avec une placidité presque inquiétante. On dirait que tout le monde dans ce parc ensoleillé devine ce qui va arriver et fait semblant de ne pas le voir. Van Breda a même l'impression que les gens qui l'entourent accentuent très légèrement leurs manières de parler et de bouger, surjouent leur rôle de passants sans histoires, de promeneurs radieux, comme s'ils se sentaient observés par la police et voulaient conjurer le sort qui se préparait en coulisses. Lorsque les deux SS sortent enfin de l'eau, l'orchestre entonne le *Horst Wessel Lied*. Les gens se retournent et, ni une ni deux, se mettent à chanter en chœur. *Zum letzten Mal /wird Sturmalarm geblasen*. Comme on s'habitue à leur idiome que c'est pas Dieu possible ! Les deux héros wagnériens ne font même pas attention à l'honneur qui leur est fait. Immergés dans l'eau jusqu'aux genoux, ils tractent leur cygne bicolore et le stabilisent sur un renflement sableux. Ils affichent toujours ce ricanement qui caricature leur visage. Ce n'est pas leur jeunesse éclatante ni leur teint légèrement cuivré par le soleil (qui émoustilleront un peu plus tard les neurones miroirs de Cocteau), encore moins la grâce virile qui se dégage de leurs mouvements que Van Breda remarque à ce moment-là ; c'est l'air piteux de leur embarcation. La peinture des flancs est craquelée de partout tandis qu'un amas d'herbes noires recouvre les deux flotteurs. Et pour couronner le tout : le contour de l'œil droit est si mal peint qu'il donne à cet élégant volatile un air furieux de faucon affamé. L'insondable marécage des signes prémonitoires.

Et c'étaient, d'une année sur l'autre, poussés par le zèle de la foi en Christ ressuscité, une ronde furieuse de marches et de conversions, un galon mobile, rempli de miracles et d'onctions, de rencontres inattendues aux quatre coins de la péninsule et au-delà. On aurait dit une troupe de comédiens qui battait la campagne. François ne ménageait pas sa peine. Il trottait, prêchait, consacrait avec enthousiasme les pierres et les visages, il se dépensait sans relâche pour la cause de Dieu, usant jusqu'à la corde ses sandales de misérable. Il dormait peu et, dès l'aube, rendait grâces aux petits oiseaux de la bonté infinie du créateur qui conçut d'une seule traite le ciel, la terre, l'onde et l'ombre. Lui qui ne connaissait pas la duplicité d'esprit traitait tout le monde de manière égale avec franchise et douceur. Conduit par l'esprit de Dieu, il répandait ainsi la bonne nouvelle du salut et l'obéissance à la règle. Souventes fois, des foules se formaient derrière lui et suivaient ses pas. En ce temps-là, il se reposait à l'ermitage de San Verecondo. Il vivait à l'écart du monde dans une petite cellule construite à l'extrémité d'un piton rocheux. Il recherchait le silence et la solitude, après toutes ces déambulations bruyantes. Rien ne lui convenait mieux que cette noble simplicité qui remplit le cœur d'innocence et de vertu. Il se rendait toutefois de temps en temps à la ville voisine de Gubbio pour voir ses frères qui l'y attendaient en distillant ses enseignements. Il y était déjà venu par le passé, dans ce coin d'Ombrie où il avait délivré une femme âgée de ses ulcères de jambe en lui rendant la faculté de se mouvoir sans douleur. Mais l'atmosphère avait à présent entièrement changé. Le souvenir du miracle ne pouvait plus compenser la profonde tristesse du jour. Les gens semblaient affligés et détournaient le regard. Depuis quelques semaines, un loup féroce menaçait la population. Il avait surpris le jeune Alessandro, fils de fournier, près du puits. Les habitants de Gubbio avaient eu le plus grand mal à reconnaître le corps déchiqueté, la pauvre tête à demi manquante dont le visage avait été effacé sous

une confusion de rouges. Cela n'avait pas été son seul crime. Quelques jours après, il avait attaqué deux bergères et mangé l'une d'elles, laissant l'autre intacte dans sa peur. Le loup, que les rumeurs faisaient doubler de volume, rôdait toujours autour des habitations et attaquait tout ce qui osait s'aventurer dehors, hommes et animaux. Les gens ne sortaient plus qu'en groupes et armés, les autres restaient chez eux.

Voulant venir en aide aux habitants de Gubbio, François sortit de la ville. Il faisait grand-pluie ce jour-là. Au désarroi de ses compagnons, il refusa qu'on l'accompagne ou qu'on lui donne un bâton. Il n'avait besoin de rien ni de personne pour accomplir son devoir. Il prit seulement une petite croix en fer dans une chapelle et chemina sur la terre battue qui bordait les remparts en la portant bien haut devant son torse. Il se dirigea tout droit vers le repaire impie du Loup qui avait déjà flairé son odeur de chair. Ses chausses étaient toutes trempées. Des bulles noires émergeaient entre ses orteils. Les gouttes de pluie froide qui ruisselaient dans son dos avec une lenteur satanique le faisaient frissonner. Mais il avançait avec détermination. Les habitants l'observaient depuis la ville, persuadés qu'il allait se faire dévorer sur-le-champ et peut-être un peu excités par cette perspective même. Le loup bondit en effet de sa tanière et se posta d'attaque. C'est alors que le saint homme, indifférent aux verses et aux crocs, fit un grand signe de croix. Il s'approcha de si près de la bête qu'il aurait pu lui caresser la tête. Mais ce n'est pas vraiment ce qu'il fit. Il se mit plutôt à lui parler avec courtoisie, comme il l'aurait fait à un enfant ou à un notable, à n'importe quel être vivant. « Viens ici, Frère Loup, tu commets de nombreux dommages et de grands méfaits. Tu tues sans permission des créatures de Dieu comme toi. Et c'est pourquoi tu mérites la fourche comme voleur et assassin. Tout le monde gronde après toi et te tient en inimitié. Toute la ville ne pense qu'à ta mort rapide. Mais je souhaite faire la paix entre toi et eux, de sorte que tu ne les offenses plus de tes assauts violents et qu'ils te pardonnent en retour tes crimes abominables, et que ni les hommes ni les bêtes ne veuillent plus sur cette terre ta destruction. » À ses paroles, le Loup se calma. Les mouvements de sa tête et de sa queue se firent moins violents. On voyait à toute l'expression assagie de son corps qu'il commençait à s'amadouer. Il inclina la tête devant François comme s'il avait compris ce que ce dernier lui avait dit. Le saint reprit alors son discours : « Frère Loup, puisqu'il t'agréa de contracter cette paix, je te promets en retour de tout faire pour que tu reçoives de cette ville apeurée la juste part de ce dont tu as besoin, de sorte qu'ainsi tu ne pâtiras plus jamais de la faim et que ton estomac vide n'engendrera plus de crimes monstrueux. Car c'est la faim et elle seule qui t'a conduit sur le triste chemin du vice. Je veux, Frère Loup, que tu me promettes de ne plus faire de mal, de ne plus nuire à aucun

homme ni animal. En retour, les gens de la ville pleins de pardon assureront ta pitance et ta sécurité. » Le Loup se coucha aux pieds du saint en signe d'acquiescement. L'accord fut ainsi scellé.

Sur ces entrefaites, François demanda au Loup de le suivre. Ce dernier, doux comme un agneau, obéit. Les habitants de la ville qui avaient assisté à toute la scène derrière un rideau de pluie furent saisis d'étonnement. La nouvelle se répandit dans les rues, et c'est une foule silencieuse d'hommes et d'enfants, de jeunes et de vieux, qui, sur la grande place détrempée, accueillit le saint et la bête. Lorsqu'il atteignit le centre de l'espace entouré de centaines de visages émerveillés, François se mit à parler. Sous une éclaircie soudaine, il exposa les conditions de la paix et en profita pour faire un prêche. Sans élever le ton de sa voix, il expliqua que chaque fléau ne provient pas de Dieu mais de soi-même, source unique de ses tracasseries, et que, en conséquence, les flammes brûlantes de l'enfer sont bien plus terribles que les mâchoires du Loup. Car elles durent éternellement et n'affectent pas que le corps. Qu'il n'y avait donc, pour éviter de tels désastres, qu'à se tourner vers Dieu et faire pénitence de tous ses péchés. Puis il demanda aux deux parties d'honorer fidèlement le pacte et de ne jamais faire quelque chose qui pourrait y attenter. Alors le peuple, d'une seule voix, promit ce que le saint avait inspiré. Et le Loup fit de même avec de doux mouvements de tête. Ce fut une volée de clameurs bénissant Dieu d'avoir envoyé ce saint homme qui, par son courage et sa sagesse, les avait délivrés de la Bête. Le Loup vécut encore trois ans dans la ville de Gubbio, pénétrant dans toutes les maisons comme un hôte estimé, trouvant en chaque foyer nourritures et caresses, se reposant sans crainte au pied des berceaux. Tout le monde était gentil avec lui, même les chiens n'aboyaient plus à son passage. De son côté, le Loup ne fit plus de mal à personne. Il était devenu *autre*. Placide et amical. Lorsqu'il mourut de vieillesse, une grande peine étreignit la ville. On le pleura, le regretta. Car sa disparition était un peu celle du saint lui-même qui avait laissé un si bon souvenir.

Bande-son : Debussy, *Préludes*, livre II, n° 10, « Canope » (*très calme et doucement triste*). Les feuillets recouverts d'une écriture fine et serrée ne cessaient de virevolter entre ses mains. On aurait dit des voilages ballottés par un courant d'air. Monseigneur les avait déjà lus trois fois, mais il ne parvenait pas à arrêter une opinion à leur sujet. Peut-être que, en les faisant valser ainsi devant ses yeux, l'énigme allait se résoudre d'elle-même. Il en doutait. Il fut un instant tenté d'ouvrir le second tiroir et de se verser une bonne rasade de scotch, celui que le cardinal Mercier dégustait pour les grandes occasions et qu'il lui avait recommandé en son temps, lors d'une confidence de vieux fripons, mais il n'en fit rien. Derrière la porte, on entendait parfois retentir des éclats de voix d'étudiants se rendant à un cours.

Quelle idée avait-il eue d'envoyer ce jeune père là-bas ? Il s'en voulait de n'avoir pas pris plus de précautions. Il avait livré un de ses plus brillants étudiants au Minotaure. Car la situation ressemblait en effet en tous points à un labyrinthe : mêmes chemins sans issue, même danger qui guette au coin d'un mur. Manifestement Van Breda avait pris trop à cœur sa mission et proposait à présent de provoquer rien de moins qu'un incident diplomatique. Comment voulait-il, ce brave garçon « aux yeux de braise et à l'allure de gitan », comme le décrirait cinquante ans plus tard dans un petit fascicule à la couverture verdâtre un autre produit remarquable de l'ISP, que l'on acheminât en Belgique des kilos de manuscrits d'un philosophe juif par les voies officielles sans s'attirer les foudres du Reich ? C'était insensé. Ce n'était pas seulement ce détail technique qui clochait, mais tout le projet lui-même, né par il ne savait quel prodige dans la tête échauffée du jeune franciscain. L'Institut, en plein dans les préparatifs de son cinquantième anniversaire, n'avait pas les moyens financiers de *fonder* des Archives-Husserl, encore moins de rétribuer, même modestement, deux chercheurs allemands inconnus à transcrire à longueur de temps des sténogrammes.

Le recteur Ladeuze, plein d'une componction travaillée devant le miroir, le lui avait répété tantôt dans la cour royale : la situation économique de l'université brabançonne n'était pas très bonne, mon cher, et, dans les circonstances actuelles (formule magique de la gestion des affaires courantes et du plat réalisme comptable de la modernité), il était hors de question d'envisager la réalisation d'un plan si osé et ambitieux. Il ne négligeait pas l'importance philosophique de l'œuvre de Husserl et l'honneur que sa veuve faisait à l'université apostolique et romaine de lui confier ainsi la protection et la gestion de son héritage, mais, à titre personnel comme au nom de l'institution prestigieuse qu'il représentait, il ne pouvait s'engager dans un processus aussi périlleux. Mgr Noël en était ainsi à mastiquer son embarras, à le retourner dans sa bouche dans tous les sens, un peu comme les feuillets qu'il tenait encore entre ses doigts, lorsqu'il entendit frapper à la porte trois coups secs. Il savait que c'était Joseph Dopp, celui qui se trouvait, un peu malgré lui, à l'origine de tout cet embrouillamini.

Joseph Dopp avait trente-sept ans. Il ressemblait à André Malraux et venait d'être nommé professeur. Pourvu d'une double formation en droit et en philosophie, il incarnait la gravité un peu affectée de la recherche académique de cette époque, celle qui fait accrocher des portraits de vieillards en costume sombre et barbe blanche dans les couloirs et rédiger de beaux *in memoriam* dans la revue locale par un collègue qui a tout fait jusque-là pour vous pourrir l'existence. Mais, à porter à son crédit, c'était une personne ouverte d'esprit et sans préjugés, qui s'intéressait à la pensée contemporaine dans une institution au départ essentiellement thomiste, selon le vœu exprès de Léon XIII, et donc plutôt tournée vers les études médiévales.

C'était lui, *nobody's perfect*, qui avait aiguillé quelque temps auparavant Van Breda vers Husserl. C'était encore sur ses conseils que ce dernier était parti la fleur au fusil à Fribourg pour consulter des manuscrits inédits de Husserl et en dresser un état des lieux. Autant dire que Dopp se sentait, peut-être encore plus que son supérieur Mgr Noël, entièrement responsable de la galère dans laquelle était embarqué son élève. Il éprouvait ainsi le regret de l'avoir, un peu par son imprudence, jeté dans ce guêpier. Mais il ne servait à rien pour l'heure de s'abandonner à des pensées accablantes. Il fallait répondre au plus vite au jeune franciscain et lui indiquer à distance la voie à suivre.

Cela faisait déjà plus d'une demi-heure que l'entretien se déroulait dans l'atmosphère pesante du cabinet du Monsignore et aucune solution satisfaisante n'avait encore été trouvée. Dopp avait poliment refusé de s'asseoir. L'inquiétude qui l'avait assailli lorsqu'il avait reçu la lettre trois jours plus tôt ne l'avait pas quitté depuis. Il ne tenait pas

en place. Il était cependant la plupart du temps silencieux et espérait surtout que le directeur de l'ISP prenne les choses en main. C'était à lui de toute façon que revenait la décision finale. Sous le regard sévère de Pie XI (des yeux bleu acier derrière de petites lunettes rondes de trotskyste – ce qui cadrait assez peu, il va sans dire, avec le style Achille Ratti plutôt *Pax Christi in regno Christi*), Mgr Noël tentait de soupeser les tenants et aboutissants de l'affaire. Il récapitulait à haute voix les divers éléments en sa connaissance et essayait de trouver là, comme par magie, la solution qui pénaliserait le moins Van Breda. Ils étaient bien sûr tous les deux au courant des persécutions nazies. Chaque semaine un nouvel incident éclatait, et c'était un aumônier accusé d'un délit quelconque (selon la loi PCG-PCP : *plus c'est gros plus ça passe*) ou une église saccagée par une bande de vauriens sans que la police du coin bouge *of course* le petit doigt, lorsqu'elle n'aidait pas elle-même les vandales, avec un certain entrain, à tout casser. Dans la ville même où se trouvait Van Breda, le palais de l'archevêque avait été récemment mis à sac, alors que son résident n'avait cessé de proclamer depuis 33 « son soutien complet et sincère au gouvernement du Reich nouveau ». Aussi craignaient-ils non sans raison que, en s'engageant de manière trop personnelle dans ce sauvetage du *Nachlass* husserlien, le père ne s'attire la colère des autorités allemandes. Et Dieu sait où elle pouvait mener. Pour moins que ça, certains croupissaient depuis des années pleins d'angoisses et de vermines dans les immondes *Lager* du Sud du pays.

Deux heures plus tard, Dopp achevait de manière laborieuse son cours *Explications de textes philosophiques des temps modernes*. Le temps était chaud, et l'attention des étudiants plutôt flottante. Lui-même était quelque peu absent à ce qu'il disait. Il cherchait ses mots, marquait des silences dans ses développements. Heureusement personne ne se formalisait vraiment de ses nombreuses hésitations. Le hasard lui avait fait choisir ce jour-là un extrait du chapitre XX du *Traité théologico-politique* de Spinoza traitant des rapports entre la liberté et l'État. Dans la torpeur de cette fin de journée un peu particulière, il essayait tant bien que mal de commenter, lui l'ancien avocat au barreau de Bruxelles, les thèses du philosophe hollandais sur la nécessité de ne jamais renoncer, dans quelque état politique que ce soit, à son droit de raisonner et de juger. Même s'il s'ennuyait un peu à jongler ainsi avec les concepts de domination et de liberté, il n'avait pas vraiment hâte de rentrer chez lui et de s'installer à son bureau pour y rédiger la réponse que devait guetter Van Breda. Pourtant il le fallait. On ne pouvait le laisser ainsi plus longtemps patauger dans l'attente. Dans la situation de crise de ce mois de septembre, où tout le monde se convertissait avec une célérité scandaleuse à l'idée du déclenchement prochain d'une nouvelle

guerre, chaque jour était pour ainsi dire compté, et Dopp n'avait qu'une seule hâte : que Van Breda rentre au plus vite de ce traquenard et reprenne son travail de recherche.

Mgr Noël, qui avait pris sur lui, était parvenu enfin à lui indiquer sans ambages quelle était la position officielle de l'Institut et l'attitude que Van Breda devait par suite adopter. Cela ne le rassurait que modérément. Il avait beau avoir une entière confiance dans son élève franciscain, il était pour autant conscient que la situation dans laquelle celui-ci se trouvait à Fribourg et le projet audacieux/téméraire qu'il désirait mener à bien ne pouvaient que l'exposer à de nombreuses difficultés, voire à de graves ennuis.

Dopp, qui connaissait mieux les rouages de l'État moderne que certains de ses confrères thomistes, lesquels vivaient encore dans l'univers spirituel du haut Moyen Âge et, le plus souvent perdus dans leurs discussions au sujet de la signification de l'être dans la vie trinitaire, étaient concrètement incapables d'imaginer dans toute leur horreur la puissance et la cruauté de la machine répressive d'une société totalitaire, craignait surtout à cet égard les agissements diaboliques de la police secrète. Il avait lu dans des journaux francophones des récits d'incarcérations arbitraires et de procès arrangés qui lui avaient glacé les sangs. Il connaissait l'existence de l'Amt IV B1 et n'avait aucun mal à se figurer ce qu'il pouvait bien tramer jour après jour. Aussi, lors de leur dernière entrevue, avait-il recommandé à Van Breda, avec le ton grave d'un père à un fils qui s'apprête à quitter la maisonnée pour faire un long et périlleux voyage, d'adopter en toutes circonstances la plus extrême prudence et de se méfier des personnes qu'il allait rencontrer.

Dans une société totalitaire, rien n'est vraiment possible sans la collaboration du plus grand nombre. L'intimidation et la propagande ne peuvent tout faire. Les individus doivent être persuadés qu'ils ne possèdent en eux-mêmes aucun droit, sinon dans le cas où ils participent à l'État. Les années de dictature ont ainsi transformé les gens en ce qu'ils n'auraient jamais soupçonné devenir avant : délateurs, espions, indics. De vrais petits soldats de la police secrète, à fouiner partout, à tendre l'oreille, à faire des rapports comme on fait son lit ou la vaisselle. Tout le monde s'y met, convaincu d'aider à l'édification d'une société nouvelle.

Mais, lui, Lehmann, Hans-Rainer, né à Kiel en 1898, ouvrier zingueur, vétéran de guerre, solitaire endurci (aucune référence aux cals de la main), il fait ça en professionnel. En quelques années, il est passé maître dans l'art de comploter. Comme s'il avait toujours respiré l'air alpestre de la manipulation. Il a appris à trafiquer des photos, à imiter des signatures, à employer la provocation et les mensonges, à torturer, cela va de soi (il y excelle). Un vrai portrait vivant du siècle. Parfois, cependant, comme aujourd'hui, il ressent un certain manque d'entrain. Depuis le matin, il a déjà relu trois fois la traduction que Brentner a déposée sur son bureau avec une moue mi-amusée mi-désolée, semblant dire *débrouille-toi avec ça*. Et il est encore un peu perplexe. Au début, en vérité, il n'a pas compris grand-chose à cette histoire de sténogrammes et d'archives, de phénoménologie (il a buté trois fois sur le mot). Puis, peu à peu, il a tenté de se faire une image plus claire. De mettre à plat toutes les données. C'est alors que lui est revenue en mémoire la rencontre avec Rozer au printemps dernier. Même s'il ne le sait pas encore, alors qu'il observe à la fenêtre du second étage une pluie fine tomber (elle fait du bien celle-ci après quinze jours de sécheresse), il va demander à son supérieur d'ouvrir une enquête. Et c'est lui qui va la conduire en solo comme au bon vieux temps, quand il pourchassait les *bolchos* en se faisant passer pour

un partisan. Ça le changera de toutes ces histoires de mœurs, de ces moines idiots et grassouilleux. Car il en a marre d'inventer à longueur de journée de fausses preuves. Il n'a pas beaucoup d'imagination et a l'impression de recourir sans arrêt aux mêmes ficelles. Certes il peut toujours s'inspirer de feuilles de chou, jouer avec le sordide et le malsain, donner dans les manchettes sensationnalistes. Falsifier des documents, c'est amusant au départ. On a l'impression de violer la vérité, de la tordre en tous sens. Le réel ne résiste même plus, comme dans un jeu devenu trop facile. Mais on se lasse vite. Les meilleures farces sont les plus courtes. Lehmann se demande bien d'ailleurs comment l'opinion publique peut avaler de telles sornettes. Lui-même, lorsqu'il les invente, a du mal à y croire. Bref, se dit-il en reluquant le dossier que lui a passé Brentner, *du changement en perspective*. Cela fait du reste depuis un certain temps qu'il n'a pas fait une bonne vieille filature. Rien de tel pour vous redonner goût au métier, le sentiment de traquer une proie qui ignore le danger, la toute-puissance que vous ressentez à l'observer à distance et à fondre sur elle au moment où elle s'y attend le moins. Il va falloir qu'il se rencarde assez vite sur ce père belge et sur ce Husserl dont il n'a jamais entendu parler.

Dès qu'elle a été créée par Heinrich Müller, Lehmann a rejoint l'Amt IV B : *Département des Sectes, des Églises, des Juifs et des Francs-maçons, section 1 Affaires Catholiques*. Un vieux compte à régler avec l'Église romaine. Pendant six mois, il a suivi une formation spéciale à Fulda et Berlin : connaissance des dogmes fondamentaux et du fonctionnement interne du clergé, avec une attention toute particulière pour l'ordre des jésuites, cette police secrète du Vatican, grande inspiratrice en la matière du régime (il est toujours bon de s'instruire des méthodes de l'ennemi, puis de les employer à son profit lorsqu'elles ont montré leur efficacité). Hartl et Murawski, deux prêtres défroqués, les aidaient dans leur conversion à l'anticatholicisme. Ils les ouvraient aux subtilités de la hiérarchie, aux circonvolutions de l'âme ecclésiale. La puissante machine romaine n'avait plus de secret pour eux. Ils connaissaient les arcanes de la curie, les petites faiblesses théologiques des cardinaux. Luther n'aurait pas mieux fait. Leurs professeurs ne leur apprenaient pas uniquement à décrypter ainsi les rouages matériels et spirituels de l'Église, à monter des coups, à provoquer des scandales, à piéger et à dénigrer, à toucher là où ça faisait mal et pouvait secouer l'opinion publique (la pédophilie, les orgies dans les couvents, les détournements de fonds), ils leur enseignaient également la nouvelle religion, l'évangile de la race, du sang et du sol. Inspirés par Rosenberg et son *Mythe du vingtième siècle*, ils tâchaient d'extirper du cerveau allemand le moindre résidu chrétien, du péché originel à la rédemption finale, d'effacer du monde cette détestable religion orientale et sémite. Un enseignant le leur avait clairement dit : « Le

christianisme et le nazisme sont comme le feu et l'eau. » En son fond, et ce dès *Mein Kampf* qui, sur ce point comme sur bien d'autres, jouait cartes sur table, l'idéologie nationaliste et raciste était résolument antichrétienne. Elle honnissait plus que tout l'idée de culpabilité, d'égalité des races, d'amour et de pardon, ces fariboles de gonzesses, de pédés et de nègres, de sous-hommes impuissants qui voulaient détruire la force pure et contaminer le sang avec leur morale pleurnicharde. Jésus était juif, c'était aussi simple que ça. Toute la Bible, et pas seulement l'Ancien Testament, transpirait par tous les pores le mercantilisme juif, avec ses histoires de marchands de bétail et de souteneurs prêts à vendre femmes et enfants.

De leur côté, les nazis tâchaient de renouer avec une sacralité païenne faite de mythes cosmiques et barbares, d'attachement viscéral à la race, et partout, surtout en haut des collines, on arrachait les croix pour les remplacer par des roues solaires. Plusieurs courants s'efforçaient de réduire les églises à des vestiges insignifiants du passé en promouvant à la place une religion saine et naturelle, sportive et fière, mais surtout purement germanique : « Saint, saint, saint est le sang. » Voilà l'unique credo, l'hosannah de l'hémoglobine sacrée. Tel ce fantasque Mouvement allemand de la Foi de Hauer (un hurluberlu ayant fumé la moquette en Inde, mêlant yoga, anthroposophie et main dans la culotte) qui prospérait. Le *mythe du sang*, comme l'avait proclamé Rosenberg, allait réconcilier l'Allemand avec ses origines nordiques, Odin et consorts, le panthéon des dieux bodybuildés. Finis la mollesse orientale, le terrorisme moral des faibles. Après vingt siècles d'asservissement, la brute germanique pouvait de nouveau bomber le torse et agir comme bon il lui semblait. En résumé : nul ne peut être un bon Allemand s'il reste chrétien. Lehmann n'était pas insensible à cette nouvelle trinité du chef, du parti et du peuple, lui qui, pour des raisons toutes personnelles, détestait les catholiques et voulait leur nuire.

Les choses s'étaient surtout envenimées en mars 1937, après la diffusion clandestine du *Mit brennender Sorge*. Apprenant cette trahison de la part du Saint-Siège, Hitler avait été aussitôt pris d'une rage folle. Plus qu'au pape, il en voulait d'abord à la Gestapo qui n'avait pas vu le coup venir et avait été incapable d'empêcher la lecture en chaire dans tout le pays de la fameuse encyclique qui condamnait le racisme et les bases idéologiques du nazisme (en se gardant bien cependant de dire un mot sur l'antisémitisme délirant du régime). C'était un échec cinglant pour Himmler et Heydrich. Une véritable déclaration de guerre. Pour une fois que Pie XI avait eu des couilles (plus que n'en aurait jamais son frileux successeur) et était sorti de sa réserve en appelant un chat un chat et un crime un crime.

D'ailleurs, au moment où Van Breda se démenait avec le sauvetage

des manuscrits husserliens, le pape en avait remis une couche en déclarant en septembre 38 dans une allocution aux responsables de la radio catholique belge : « Par le Christ, nous sommes de la descendance spirituelle d'Abraham. Il n'est pas possible aux chrétiens de participer à l'antisémitisme. Nous sommes spirituellement des sémites. » Malheureusement le clergé allemand n'était pas toujours aussi ferme dans ses déclarations. Il avait plutôt tendance à jouer la montre, à faire preuve d'un attentisme coupable. C'était, de fait, surtout les paroissiens ordinaires qui résistaient au régime raciste par leur soutien sans faille aux curés menacés d'expulsion.

À quelques exceptions près, les évêques étaient moins courageux et prenaient trop souvent des gants avec les nazis, lorsqu'ils ne les caressaient pas carrément dans le sens du poil, aveuglés par leur antibolchévisme pathologique qui les poussait à toutes les compromissions. Leurs hésitations, leurs silences, leurs tentatives mesquines de conciliation, leurs couardises sans nom laissaient concrètement le champ libre aux SS. Ils pouvaient aller chialer au Vatican, se plaindre des humiliations et des campagnes mensongères, lire leurs rapports alarmants devant les cardinaux à demi assoupis et écrire des tribunes enflammées dans l'*Osservatore romano*, mais sur le terrain, agents d'une politique lâche et sinieuse qu'ils nommaient hypocritement *légalisme*, ils ne bougeaient pas le petit doigt. À un certain stade, la diplomatie équivalait à de la veulerie pure et simple. Populairement, on appelle ça *baisser son froc*, et ce que suggère cette image est tout à fait approprié dans le cas présent.

Du reste, après la diffusion massive de l'encyclique rédigée pour la première fois de l'histoire en allemand, *Das Schwarze Korps* redoubla de haine dans ses pages : « Les ennemis, nous les connaissons depuis toujours. Ce sont les hommes qui, au nom d'une doctrine d'amour, ont détruit des peuples entiers, qui parlent de Dieu et ne pensent qu'à eux. L'éternité, notre race, voilà notre foi. » Toutes les sections B1 du pays furent mises en alerte. Heydrich rédigea une nouvelle directive – il adorait ça, lui qui se prenait pour un intellectuel – encourageant les menées antichrétiennes et leur donnant de nouvelles cibles. Une sorte d'anti-croisade. Branle-bas de combat. Gueulante du *Gauleiter* local et obligation de résultats. Allez, magnez-vous le cul. Il faut que ça pleure, que ça saigne, que ça chie. Le harcèlement des prêtres et des moniales repartit de plus belle : les associations catholiques de la jeunesse furent dissoutes, les processions sévèrement encadrées, voire tout bonnement interdites, les bonnes sœurs chassées des crèches et des hôpitaux sous les huées de louveteaux en bermudas bruns. Les ennemis du régime n'avaient qu'à bien se tenir. Tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à un signe catholique devait être ramené *manu militari* à l'enceinte du culte et ne plus encombrer l'espace public

comme un tas d'immondices. Il fallait mettre au pas ces curés paresseux, inutiles et corrompus qui attaquaient l'esprit germanique et empêchaient son plein épanouissement. Il s'agissait surtout de disloquer le mode de vie catholique et ses rites archaïques, surtout en Bavière, cette Vendée de l'Allemagne, d'annihiler coûte que coûte son influence sur les classes paysannes et populaires. La *Gleichschaltung*, qui devait remplacer pour *des siècles et des siècles* l'ignoble charité chrétienne par la franche camaraderie national-socialiste et germanique (bonne bouffe et rires gras garantis), se déchaînait de nouveau et tout catholique qui manifestait de manière un peu trop ostensible son dissentiment se voyait aussitôt mis sur la touche. Au printemps 37, plus de six cent trente-huit d'entre eux prirent le chemin de Dachau et de Mauthausen en chantant le *Veni Creator*.

Il peut être quatre, cinq heures de l'après-midi. Au-dessus de la salle C, flotte comme une odeur de reliures en cuir et de chemises amidonnées. Le silence saisissant de l'étude est à peine brouillé par des semelles qui crissent sous les tables. On entend aussi, ici ou là, quelques accès de toux étouffés. Donnant l'impression d'être arrivé à la fin d'un chapitre, Van Breda repousse devant lui l'ouvrage qu'il a emprunté. Ce n'est ni du dédain, ni de la fatigue. Il n'arrive plus à se concentrer, à maintenir son attention sur les lignes et les mots qui lui font face. Sur des pages et des pages, des phrases énigmatiques se succèdent sans délivrer la moindre signification. Autant arrêter là le massacre. La nuit va commencer à tomber, se dit-il, et comme chaque fois que le crépuscule pointe le bout de son nez, il va être envahi par la mélancolie, par une sorte d'*acedia* diffuse qui va faire trembloter son nerf optique et donner aux choses un halo d'incertitude. Cela va durer une heure ou deux, puis s'estomper jusqu'au lendemain.

Mais, en cette fin de journée, il y a autre chose. Autre chose que ce trouble quotidien lorsque le jour cède la place à la nuit. Il ressent tout autour de lui une grande pression, un anticyclone de crainte et de dureté, comme si la frousse de tous les Européens réunis, l'oreille suspendue à leur poste de radio, avait formé juste au-dessus de Fribourg un immense cumulo-nimbus d'angoisse prêt à éclater. Demain peut-être, la fleur au fusil, les troupes françaises vont lancer la grande offensive et bombarder joyeusement la ville, et ce semblant de vie ordinaire qui règne encore va dévoiler son caractère proprement illusoire.

Face à lui, une étudiante assez âgée – rousse à lunettes papillon, tirée à quatre épingles – ne paraît pas affectée par l'atmosphère lourde et électrique du moment. Elle est plongée dans son livre de biologie (cf. les planches anatomiques en couleur), tout en torsadant une boucle de cheveux carotte autour de son index. Cette placidité un peu nunuche a pour Van Breda quelque chose de scandaleux. Ce n'est pas

qu'il souhaite, ce brave homme qui a fait vœu d'aimer les hommes et de les servir devant Dieu, qu'une bombe explose soudainement au milieu de toute cette quiétude et arrache tout le monde à son déni, mais il ne supporte plus d'être là, inutile et impotent, à attendre la décision de Dopp. Toutefois il n'a pas le courage de ranger ses affaires, de se lever, de se diriger vers les guichets de la bibliothèque, de remplir la fiche cartonnée de retour et de rendre son livre. Il voudrait ne pas avoir à vivre la demi-heure pénible qui vient, sauter par-dessus ce temps qu'il imagine trop longuet et aller directement au kiosque acheter la presse étrangère et ses Belga, puis tailler la bavette avec *Diti* avant de rentrer d'un pas rasséréné au couvent pour complies. Peut-être qu'une lettre l'y attendra, une lettre qui l'aidera à y voir plus clair en ces temps obscurs et barbares.

Il pourrait d'ailleurs faire une petite pause et, à pas de velours, sans faire grincer le parquet, aller à la fenêtre se changer les idées. Mais il sait déjà par avance ce qu'il va y voir : des parallélépipèdes de briques rouges qui n'ont plus l'éclat du baroque badois, mais sont noyés sous un voile gris. Rien de bien original pour se distraire. Pas comme les scènes de rue avec leurs passants, leurs voitures, leurs affiches, leurs centaines de petits faits si cocasses, un vrai cinéma ambulancier et gratuit. L'autre étudiante se triture toujours les cheveux. Elle n'a pas quitté des yeux son gros bouquin. Elle regarde à présent fascinée des coupes de cerveau, des masses spongieuses aux nuances de gris. Alors Van Breda se renverse légèrement en arrière et croise les bras. Dans cette attitude un peu lasse, il semble attendre quelque chose de mal défini, un geste ou un bruit qui sifflera peut-être la fin de sa rêverie. Mais il n'est pas pressé. Aussi se met-il à repenser à sa journée, à tout ce qu'il a vécu depuis qu'il s'est réveillé : les prières, la collation avec les autres frères, le chemin ensoleillé vers l'université, les notes philosophiques qu'il a prises. Il se rappelle en particulier l'instant, juste avant de pénétrer dans le bâtiment de la bibliothèque, où il a croisé l'ancien recteur, celui dont le nom est tabou dans la maison de Husserl, l'élève qui a trahi en passant dans le camp ennemi. Ce dernier, gras comme un garçon boucher, était en train de discuter avec un groupe d'étudiants en haut du perron. Il avait l'air détendu.

On disait, ici ou là, qu'il n'avait plus les faveurs du parti et que la Gestapo faisait espionner ses séminaires, que Rosenberg et les autres ne supportaient plus sa philosophie ésotérique et *unvölkisch*, qu'il avait été mis sur la touche, et patati et patata, mais il ne donnait pas vraiment l'impression, comme ça, pris au débotté, d'être une personne aux abois ou en porte-à-faux avec le régime. Il paraissait au contraire s'y sentir bien, à sa place, rayonnant de santé et d'assurance parmi la clique des gangsters antisémites. Van Breda l'a tout de suite reconnu avec sa bonne bouille de paysan, sa moustache rigolote et son béret. Il

ne l'avait jamais rencontré, mais avait eu l'occasion de voir ces dernières années de nombreux portraits photographiques du plus grand phénomène de la pensée allemande depuis Hegel. Il connaissait aussi un peu l'histoire : le discours du rectorat (magistralement conclu par : « toute grandeur est dans l'assaut ! ». Si, après avoir entendu ça, t'as pas envie de sauter en l'air et d'aller t'inscrire en quatrième vitesse aux SA, c'est à désespérer de toute rhétorique), la suppression de la dédicace à Husserl dans la nouvelle édition de *Sein und Zeit*, les appels solennels de ralliement au Guide, sans évoquer les multiples cautions personnelles apportées au *désenjuivement* de la culture et de l'université allemandes. Assez pour se faire une image calamiteuse de celui qui avait orienté la phénoménologie vers ce que Husserl avait nommé, sans tourner autour du pot et avec un zeste de déception vis-à-vis de celui qui devait incarner la relève, « une ontologie en phase avec l'irrationalisme de son temps ».

Fink, qui à cette époque gravitait entre les deux philosophes, se promenant parfois avec l'un en fin de matinée et déjeunant ensuite avec l'autre, sans qu'aucun des deux ne le sache ni ne s'en doute, à moins qu'ils ne fussent au courant et n'en laissassent rien paraître, lui avait donné sa propre version des faits, une version plus douce et accommodante. Selon lui, l'ancien recteur avait toujours cherché, malgré les différends philosophiques qui étaient apparus au milieu des années 20, à protéger Husserl des mesures antisémites du régime. Il avait pour ainsi dire servi de *bouclier*. C'étaient, lui avait dit Fink quelques jours auparavant lors d'un déjeuner en ville, tout en lui demandant à mi-voix, comme s'il confiait là un secret honteux, de ne pas parler de cette conversation à Malvina Husserl, les « conditions contraignantes de l'époque » et des « pressions politiques venant de l'extérieur » qui l'avaient forcé à accepter le poste. Il fallait éviter que les nazis ne nomment eux-mêmes un recteur à leur botte. Il s'était donc sacrifié pour sauver l'indépendance de l'Université allemande. Rien de moins. Aussi son implication n'avait-elle été *d'une certaine manière* que temporaire et superficielle, en d'autres termes excusable.

Mais Van Breda n'était pas convaincu par cette présentation des choses. D'autres échos indiquaient que l'ancien assistant de Husserl faisait preuve, même après sa démission du poste de recteur, d'un engagement pronazi sincère et fidèle. Son adhésion n'avait pas été *extorquée* au dernier moment par une considération réaliste du moindre mal, mais elle relevait d'un enthousiasme réel et durable. Ne parlait-il pas encore en 1935 dans son *Introduction à la métaphysique* de « la vérité intérieure et de la grandeur » du mouvement national-socialiste ? N'avait-il pas fait l'éloge de Schlageter, martyr des Corps Francs mythifié par les SA ? Un ami belge, qui avait assisté au séminaire de 36 sur Nietzsche, rapportait des propos sans ambiguïtés

sur le *Führer-Staat* et la science allemande, la décadence de l'Europe *empoisonnée* par la rationalité moderne et enjuivée. Il avait également entendu parler des réunions hebdomadaires dans le chalet de Todtnauberg où monsieur et madame ne cachaient pas à leurs disciples enchantés, au milieu des fleurs et des vaches, leur profond antisémitisme.

Certes le fils du bedeau de Messkirch avait été déçu par Hitler et les nazis, ce qui l'avait conduit à quitter le parti en 34 et, parfois, à critiquer le régime, ses erreurs funestes, son manque de discernement, mais cette attitude n'était pas due, comme certains le prétendent, à un désaccord sur le fond ni à une réprobation complète, c'est parce qu'il pensait au contraire que ces sagouins avaient trahi l'essence même de l'idéal, sa beauté et sa vérité, en le salopant par leur biologisme obsessionnel, qu'il en était venu à prendre ses distances. Pour sa part, et jusqu'à sa mort, il était persuadé qu'il fallait *spiritualiser* le mouvement de révolution nationale, lui donner des buts plus cultivés et plus élevés que la simple jactance de ces voyous, autrement dit que l'Allemagne attendait plus que tout (à savoir les *Autobahnen* et le plein emploi) une métaphysique antimoderne du secret qui allait la sauver.

Pour Van Breda, il y avait néanmoins des choses qui ne se faisaient pas, c'était aussi simple que cela, comme voler ou mentir, se curer le nez en public ou se moquer des faibles, et personne n'avait le droit, que ce soit au nom des circonstances, du pire que l'on évite, du sacrifice auquel on consent, ou encore du *nébuleux destin de l'être*, d'accepter de les faire, et surtout pas un philosophe. Quel contraste avec l'attitude de Husserl ! Même lorsque les nazis avaient tout fait pour lui pourrir l'existence par une foulditude de petites tracasseries quotidiennes, qui sont parfois pires que des affronts plus directs et violents, il était demeuré ferme au milieu de la tornade. Il n'avait jamais accepté la moindre concession et, sans pour autant se livrer à la verve pamphlétaire, ce qui n'était pas son genre, il avait dit sans détour, lors d'une conférence à Vienne en 1935, ce qu'il pensait de la nullité de cette idéologie raciale et biologique. Même au plus fort de son isolement, dans les dernières années de sa vie, suscitant l'admiration de ses proches et de ses assistants, il ne changea pas d'attitude et conserva sa dignité. Dites ainsi, ce genre de phrases peuvent paraître un peu affectées, mais elles expriment la stricte vérité : certains hommes font preuve plus que d'autres de décence.

Deux heures plus tard, Van Breda sort de l'université. Il décide pour une fois de ne pas prendre le tramway, mais de rentrer à pied. Il a repéré le trajet. Après cette longue journée passée assis à travailler, il a besoin de se dégourdir les jambes, de respirer l'air frais. La nuit est déjà tombée. Ce n'est pas plus mal. À mesure qu'il avance sur le trottoir, les ombres de son corps, formées par la lumière des

réverbères, le dépassent lentement, puis accélèrent pour disparaître tout d'un coup jusqu'à leur prochaine apparition. Il s'en amuse et poursuit sa route.

Le hasard de son itinéraire fait qu'il rase le siège de la Gestapo. Il s'arrête un instant un peu surpris devant cet étrange bâtiment couleur de boue d'où déborde une énorme banderole rouge, noire et blanche qui lui confère un aspect lugubre d'hôpital de fortune. Il songe que c'est peut-être là que tout se forme ou se décompose, que les ordres tombent et les destins se nouent, que sa propre vie se joue peut-être au cœur de la paperasserie, de la mauvaise humeur d'un agent, d'une pioche arbitraire dans une liasse, puis il se rend compte de ce que son attitude peut avoir de suspect et repart. Son uniforme n'est pas pour l'aider par les temps qui courent. Il le sait. Avec cette longue soutane noire, il est facilement repérable. Mais il apprécie sa tenue. Et ne l'échangerait pour rien au monde. Car le caractère impersonnel des habits qu'il porte lui donne l'impression d'être libre de toute attache. Aucune singularité vestimentaire, tributaire de la mode, ne le démarque. Il en va de même pour les lieux sobres et anonymes où il vit. Tout cela lui permet de s'abstraire, de s'effacer. Van Breda aime se retirer du monde de temps en temps, ne plus être absorbé en lui par mille liens et jouir ainsi de moments de contemplation pure. Les cellules identiques, les couchettes rudimentaires, les bâtiments sans attraits, tout cela, si terne soit-il, a pour but de le conduire à la vision. Seul ce qui est le plus banal peut provoquer l'extase. Il le sait depuis l'enfance, depuis le moment où, sans s'y attendre, il a rencontré Dieu dans le fond d'une grange, luisant comme une guirlande de fête sur un mur décrépi par les vapeurs de pisse et de purin. De toute manière, il ne cherche pas l'approbation des autres. Son regard n'est pas anxieux à la recherche d'un encouragement. Et c'est pourquoi, bien souvent, libéré de tout désir de reconnaissance, il peut voir ce qui est tel qu'il est, sans y projeter en douce les images consolatrices que l'absence de confiance en soi ne manquerait pas d'engendrer.

Autour de lui, indifférent à sa présence, tout le monde vogue vers ses occupations : représentations de vaudevilles nationalistes, groupements pour écouter les dernières agressions de Strasser à la radio, lecture d'un bon *krimi* bien sanglant et dégueulasse dans son plumard. Toute cette pseudo-normalité ingurgitée de la même façon que les vaches engloutissent sans plaisir leurs monceaux de foin dans les étables. La crainte des derniers jours est un peu retombée, heureusement, même si les troupes patrouillent toujours en ville au pas de l'oie et qu'une odeur de caserne, aigre et répugnante, se répand dans tout le pays.

On dit que Chamberlain est au Berghof, et que tout va s'arranger. Après tout, personne n'a moufté après l'annexion de la Rhénanie et de

l'Autriche. Pourquoi en irait-il autrement aujourd'hui ? Cette opinion, qu'il a souvent entendue ces derniers jours, même parmi ses frères, ne le rassure que moyennement. Pour sa part, il ressent plutôt un manque de tonus dans tout le corps, en particulier dans les membres supérieurs. Il reconnaît ce sentiment qui, parfois, s'empare de lui à l'improviste : le découragement. Mais, malgré tout, il lui faut continuer. Il ne peut plus reculer à présent. Ce n'est que lorsqu'il se penche pour refaire ses lacets qu'il s'aperçoit à son propre étonnement qu'il est arrivé devant la porte du couvent. Pendant tout le trajet, il a marché dans un état somnambulique. Car une idée n'a cessé tout le long de l'occuper : on ne peut concevoir que Dieu, qui est bon et sage, ait pu mettre Hitler au pouvoir. Quelle pensée scandaleuse. Et terriblement obsédante. À se fracasser la tête contre les murs. Tout ça lui échappe un peu en vérité, le sens caché de la providence, la faiblesse paradoxale du divin, sauf, chevillée au corps, la certitude d'une issue fatale. Car la catastrophe se profile, il le sait, aussi sûr qu'un énorme bloc de roches va se détacher d'un pan de montagne et s'abattre sur la vallée en ravageant tout sur son passage. Il faut se préparer et agir comme si la nécessité n'obligeait pas. Il n'y a pas d'autre choix possible. Telle est son unique conviction, celle qui l'aide à se lever tous les matins et à se regarder dans le miroir. Celle qui a sans doute séduit Malvina Husserl et l'a persuadée de lui faire confiance. Si vous aviez été donc présent ce soir-là, petite souris de l'histoire ou drone espion, vous auriez vu, dans un beau noir et blanc figolé de main de maître par un chef op' expressionniste, une grande carcasse, qui avait hérité de ses ancêtres du Brabant la faculté d'endurer, sonner à la porte du numéro 59 de la *Günterstalstraße* et s'engouffrer, quelques secondes après, dans un rectangle obscur avec la lenteur d'un homme déterminé.

La réponse n'est toujours pas arrivée. Peut-être est-elle encore en Belgique ? Même s'il a hâte de la recevoir, Van Breda prend son mal en patience. Il n'en veut pas à Dopp. Comment peut-il d'ailleurs lui tenir rigueur de mettre autant de temps à lui répondre, lui qui a attendu plus de dix jours pour écrire sa lettre et l'envoyer ? Il ne sous-estime pas les tourments dans lesquels il a plongé son directeur de thèse. Il imagine aussi les réticences probables de Ladeuze, les inquiétudes de Mgr Noël.

Aujourd'hui, il décide de rester au couvent parmi ses frères. Il en a ras le bol de voir les militaires manœuvrer l'aplomb en bandoulière, les godillots bien cirés. L'option *bibliothèque* n'est pas plus aguichante. Hier, il s'est ennuyé comme un rat mort à tenter de déchiffrer un chapitre d'Avenarius. En outre, il n'a pas envie de recroiser l'autre mafflu. Peut-être ira-t-il boire en fin de journée une chopine avec les Prinz et s'amuser avec les sous-bocks en liège, si ceux-ci ne portent pas encore les emblèmes du régime. Mais, pour l'heure, après les laudes, il s'occupe du chat, range ses papiers et reprend la lecture du roman qu'il a commencé au début du voyage et auquel il a consacré peu d'attention jusque-là. Il a rendez-vous à neuf heures avec d'autres frères mineurs. Ils doivent s'occuper de *sécuriser* le couvent. Ils craignent la guerre et les vandales, des pierres qui volent et des obus. Il s'agit de clouer quelques planches, de renforcer des accès. On leur a déjà volé du linge et des conserves. Un soir, un clochard ivre et méchant, excité sans doute par des voyous de la *HJ*, a braillé des insanités sous les fenêtres. Bande de pédés, vociférait-il, en bataillant avec son pantalon qui tombait sur ses cuisses dès qu'il faisait de grands gestes. Il connaissait un échantillon impressionnant d'insultes. Cela a duré une grande partie de la nuit sans que sa voix faiblisse. Les voisins n'ont rien dit, n'ont rien fait. Comme de bien entendu, la police n'est pas intervenue et, au matin, lorsque le calme est revenu et que les camionnettes bleues des laitiers ont commencé leur tournée,

les moines ont découvert, peints sur les murs extérieurs du couvent, des slogans orduriers. Ils sont exposés. Ils le savent. Aussi le vicaire a-t-il mis à l'ordre du jour plusieurs chantiers et formé les équipes. Tout peut arriver très vite à présent.

La grande question, pour tous ceux qui se détournent des affaires humaines et se vouent à une existence retirée/isolée, est : qu'est-ce que je vais faire de ma journée ? Les ordres monastiques ont longuement réfléchi à ce problème et ont inventé au cours de l'histoire tout un panel astucieux de solutions. L'essentiel est d'organiser les heures, entre le réveil et le coucher, selon un rythme précis et immuable, de détacher des séquences bien délimitées qui vont permettre de donner une impression de variété dans le même. Car il s'agit d'administrer rien de moins que le temps, la chose la plus invisible, insaisissable et récalcitrante. Cependant, avant de vouloir maîtriser le monde, le moine doit apprendre, à une plus petite échelle, à sculpter sa journée dans les moindres détails. C'est l'unité minimale, la brique sur laquelle bâtir l'édifice d'une vie. L'esprit ne peut embrasser des ensembles trop vastes. Il a besoin d'horizons définis. La journée constitue son point d'application idéal, l'espace immédiat qu'il peut circonscrire et aménager. D'où cette attention sourcilleuse aux différentes tâches qui se succèdent. Que serait un ordre sans ces règles ?

Ces derniers temps, entraîné par les circonstances, le père Van Breda a relâché cette discipline. Il s'est éparpillé en promenades et rencontres. L'attente de la lettre lui a fait perdre sa contenance et il ne parvient plus à prier et à penser correctement. Cette journée doit le réconcilier avec l'ordre et la maîtrise de soi. Le voilà donc, les manches relevées, en train de fixer une barre de fer au-dessus de la porte principale. C'est lui qui tient la chignole et perce le mur. Un peu de poussière grise tombe sur ses mains. Comme une imposition de cendres. Il ne l'essuie pas. Un frère mineur lui tend les chevilles et un marteau. On dirait qu'il a fait cela toute sa vie. Tous s'appliquent. Il faut ensuite doubler l'épaisseur des volets, resserrer les vis et les boulons. Prendre garde à la sûreté des verrous. Le couvent, déjà enclos, va se claquemurer de plus belle derrière son enceinte de prières. Le travail terminé, il nettoie le chantier et range les outils dans le dépôt. Il se prépare enfin pour l'office de onze heures. À genoux sur un sol dur et froid, il reçoit tête basse la communion. Puis retourne sur son banc dans un néant de paroles. Le chant monte à présent, profond et grave, chargé de toute la tension des derniers jours. Il résonne d'une vibration imposante qui pénètre d'émotion le père. Il sent que c'est là l'essence pure de l'éloignement, l'ultime et vraie raison qui fait que certains hommes ne veulent pas suivre les autres, leurs discussions et leurs soucis, encore moins leur désir de

puissance, sexuel ou social (le même sous deux versions différentes), mais recherchent la distance à laquelle se heurtera, inoffensif, le vacarme.

En fin de journée, alors que Van Breda épluche des légumes en compagnie de jeunes frères, Felke surgit dans le réfectoire. Il s'avance vers eux dans un état de grande agitation. Van Breda espère qu'il ne va pas encore lui reparler de la gnose. Heureusement il s'agit d'autre chose. Sa voix tremble. Il bafouille. Deux jeunes de la *Jungvolk* sont venus au couvent et ont demandé à lui parler. À lui et à personne d'autre. Ils devaient avoir dans les treize ans. Étaient grands et bruns, portaient l'accoutrement de leur organisation. Des jouvenceaux à la barbe naissante. Felke ne les avait jamais vus et commençait à craindre une entourloupe. Il était sur ses gardes. Mais ils ne cherchaient pas à le piéger ; ils lui ont simplement rapporté le vélo qu'on lui avait volé il y a plus d'un mois. Ils étaient polis et serviables. Ils ne lui ont pas dit comment ils l'avaient retrouvé après tout ce temps, mais, pour une raison qu'ils n'ont pas non plus expliquée, ils savaient que c'était le sien. Et c'était bien le sien. Sans poser de questions, le vieux frère les a remerciés et, après un court intermède de silence, ils sont repartis comme ils étaient venus. Ce n'est qu'après, dit-il, qu'il a commencé à s'inquiéter. À supputer quelque chose de tordu. Toute l'horreur des temps fait écho en lui. Il imagine des arrestations, soupçonne des pièges. Il se voit lui-même traîné dans la rue les menottes aux mains. Ils ont préparé des pancartes, dit-il. Les convois sont parés. Le *Stürmer* se déchaîne contre les catholiques et appelle au lynchage. Un curé de Malsburg a été arrêté la veille pour avoir refusé de décrocher le drapeau jaune et blanc du toit du presbytère. Il a reparu ce matin au milieu de ses ouailles le visage tuméfié, les yeux remplis de sang. Ses lèvres boursouflées le rendaient méconnaissable.

Tout le monde essaie de rassurer Felke. Le chef de la Gestapo locale est un ancien des Jeunesses catholiques. Le vicaire le connaît bien. C'est un brave gars. Ils ont fait des pèlerinages ensemble, chanter en chœur le *Te Deum*. Ici, il est en sécurité. Il ne risque rien. Schwand, un moine suisse qui respire la santé et la bonté, et lance parfois à la surprise de tous des jurons en alémanique sans que l'on sache à qui ils sont adressés, lui propose de s'asseoir avec eux et de boire un peu d'eau fraîche. Felke se calme, grignote un biscuit. Puis il se tait et regarde la Flagellation du Christ qu'il a vue mille fois. On dirait qu'il la découvre à l'instant, et qu'il ne se rappelle plus ce qu'elle signifie. Qui peut bien être ce type décharné, à la peau livide de naufragé, qui est attaché à un poteau, tandis qu'autour de lui, devant un parterre de notables, trois soldats rigolards font tourbillonner des lanières de cuir ? Puis, n'ayant manifestement plus rien à faire là, Felke se lève. Il

attend un instant avant de partir, se tourne vers Van Breda et lui dit, apaisé : « Une lettre est arrivée pour toi au courrier de cinq heures. »

C'est la fin de la matinée. Voile blanchâtre recouvrant le ciel, léger vent d'ouest. Une vingtaine de degrés. Les rues sont calmes, pas encore embrasées par le soleil. Ne circulent plus, à cette heure, que les nurses à landaus.

Van Breda débarque le visage contrit. La réponse est *décevante*, il le sait. Il ne va pas le cacher longtemps ou raconter des craques. Dans sa missive, Dopp n'a pas tourné autour du pot. Il a fait savoir de manière polie mais ferme que l'ISP ne pouvait *en l'état actuel des choses* s'engager dans la fondation d'Archives-Husserl. Contribuer à la publication occasionnelle de quelques volumes ? À la rigueur, et encore, en fonction des conditions. Mais prendre en charge un projet si ambitieux ? Pas question. *No way*. Vous n'y pensez pas, mon jeune ami. Retour au travail de thèse et finies les conneries. Laissons les circonstances décider. Elles savent mieux que nous trouver une issue dans le fourré des emmerdements. Tolstoï l'a redit dans son épilogue magistral de *Guerre et Paix* : ce ne sont pas les hommes qui font l'histoire, mais le milieu et le passé, les conditions matérielles dans lesquelles ils vivent, les idées qui se sont incrustées malgré eux dans leur cerveau, bref tout ce qui les dépasse et qu'ils ne peuvent saisir sur le fait. Alors ne jouons pas aux héros et attendons que le cours des choses prenne la bonne direction.

Van Breda veut garder espoir bon gré mal gré. Son enthousiasme n'est pas douché. Il se livre devant Mme Husserl à une interprétation charitable de la lettre. Lire entre les lignes, percevoir les sous-entendus. À croire qu'il a été formé par les jésuites. « C'est un premier pas encourageant », dit-il, une manière de dire subtilement que la porte reste ouverte. « Tout est encore possible. Il s'agit juste, conclut-il, de leur forcer un peu la main. » Depuis cet exercice de haut vol exégétique, Malvina tourbillonne avec une légèreté fougueuse d'un bout à l'autre de son salon. Sa tête penchée et ses bras pendants indiquent qu'elle est en train de réfléchir. Parfois elle s'arrête devant

la fenêtre à demi obstruée et regarde dehors d'un œil critique, puis reprend sa danse. Ses babines de vieille dame digne, qui ne dédaignent pas à l'occasion déguster quelques pâtisseries trop sucrées, paraissent murmurer des esquisses de solution, puis les jeter à la poubelle. On entend le léger ondolement de sa robe, les bruits de la rue, Frau Näpple qui s'agite à l'étage. Le temps presse comme un garrot. Il n'y a plus un moment à perdre. Elle le sait.

M. Krebs – visage aux traits fins, avec une petite bouche triste/sensuelle – n'a pas quitté son fauteuil depuis l'arrivée de Van Breda. Il a pris acte de la position de Louvain et a tout de suite réagi. Car il y a autre chose, autre chose de plus préoccupant dans l'immédiat que cette réponse timorée de la part des Belges. Si la guerre éclate, a dit le banquier, Fribourg se retrouvera aux premières loges d'un opéra de feu et d'acier. La ville n'est qu'à quelques kilomètres de la frontière franco-allemande. Il faut au plus vite déplacer les manuscrits et les mettre en sûreté loin de la ligne de front. Sinon ce ne seront pas les nazis qui détruiront le travail d'une vie, mais les bombes et les pillards. Il n'est plus temps de songer à la voie administrative et aux demandes officielles. Tout le monde a acquiescé. Oui, bien sûr. Il y a urgence. Ça tombe sous le sens. Qui pourrait le nier ? On en est donc là. *Per aspera ad astra*. Dans le miroir, où flotte jusqu'au plafond une lumière fanée de fin d'été languissant, le salon ressemble à une scène de théâtre silencieuse sur laquelle, chacun leur coin, les comédiens répètent leur rôle dans leur tête. Mme Husserl continue ses va-et-vient sans paroles, Krebs suce une pastille pectorale du Dr Welti. De temps en temps, Van Breda regarde Fink qui lui sourit en retour de manière un peu forcée. La fente entre ses lèvres ressemble à une fissure sur un mur.

Dix minutes plus tard, la situation a changé. Mme Husserl a pris une décision. Elle se résout, comme l'y invite M. Krebs, à transférer le plus rapidement possible les manuscrits dans un lieu sûr. Et c'est vers le père Van Breda qu'elle se tourne. Après tout, c'est un peu lui qui a tout déclenché. Cette mission lui revient donc de droit. Sur le coup, le père n'hésite pas une seconde. Il est même flatté de ce nouveau gage de confiance. Il est d'ailleurs si comblé qu'il en oublie de la remercier. Mais, juste après, son enthousiasme retombe quelque peu. Du reste, Malvina met aussitôt les pieds dans le plat : « Et comment, mon père, comptez-vous exécuter ce plan ? » Ah oui c'est vrai, ça ! Comment va-t-il s'y prendre, lui, le brave doctorant en philosophie, le jeune chevalier de la foi et du savoir, qui, jusqu'à présent, n'a vécu comme aventure un peu risquée que le fait de s'être perdu un soir d'automne brumeux dans le quartier portuaire d'Anvers et de devoir demander tout penaud son chemin à une putain presque entièrement dévêtue qui puait le parfum bon marché ?

Et voilà que, dans ce salon feutré, sis aux confins d'une banlieue convenable, voilà donc que dans ce salon tout ce qu'il y a de plus banal dans l'esthétique bourgeoise et de bon goût, n'était le sentiment d'abandon qui y règne depuis la mort du propriétaire et l'exil des enfants, dans ce salon où se joue le destin de milliers de pages de réflexions philosophiques plutôt techniques et ardues, dont, il faut bien l'avouer, 99,99 % de la population mondiale n'a strictement que faire à ce moment-là (ni non plus après, d'ailleurs), une nouvelle idée lui vient. Il se rappelle une ancienne conversation qu'il a eue avec Dopp dans une brasserie de Bruxelles. Il y était question de carrière dans la diplomatie, de ses perspectives et de ses avantages, de son prestige aussi. Van Breda se souvient surtout que son directeur de thèse, qui était aussi, ne l'oublions pas, un brillant avocat (il touchait sa bille en droit international), avait fait mention dans la discussion comme d'un fait admirable, depuis l'audacieuse décision du Parlement britannique sous le règne d'Anne Stuart, de l'immunité diplomatique des ambassades. En bref : ce qui se déroulait à l'intérieur des murs bénéficiait du principe de l'exterritorialité. Le chef de délégation était le seul maître à bord, et le pays hôte ne pouvait intervenir en son sein sous aucun prétexte. Vous le voyez venir ? Non ?

Tout le monde autour de lui attend en silence sa réponse comme s'ils faisaient collection de ces moments forts qui marquent une vie. Van Breda ne se racle pas la gorge ni ne fait craquer ses doigts de manière mélodramatique avant d'annoncer ce qu'il a à dire. Il se lance simplement, comme à son habitude, avec le ton calme et serein de l'être résolu. Il va se rendre à l'ambassade de Belgique, dit-il, et demander à ce que les manuscrits qu'il emportera avec lui soient mis en sécurité au nom de l'intérêt supérieur de la science et de la culture. Rien de moins. C'est sorti tout seul, d'une traite, sans l'ombre d'une hésitation sur un mot, une liaison, un accord, et le tout dans son allemand scolaire mais correct. Certes, conclut-il en ouvrant le débat comme à la fin d'une dissertation, il n'est pas très au fait des coutumes diplomatiques, mais il pense qu'il a de bonnes chances de réussir.

Si Mme Husserl – p'tit bout de femme énergique – se montre tout de suite ravie par ce plan et se remet à tourner dans le salon (mais cette fois-ci portée par la joie d'une issue heureuse), il n'en va pas de même pour Krebs. Toujours calé dans son fauteuil, avec son air d'homme sérieux et respectable, aussi romanesque que le complet gris qu'il porte, le banquier doute que la chose soit si aisée. Il faudrait tout d'abord, dit-il, s'assurer de sa *faisabilité*. L'ambassade se situe à Berlin, de l'autre côté du pays, et le père Van Breda ne va pas effectuer ce long voyage à travers une Allemagne sur le pied de guerre avec ses cent kilos de chargement suspect pour trouver porte close. C'est trop dangereux pour lui et pour les manuscrits. Il y a un consulat à

Francfort. Peut-être serait-il bon d'y aller d'abord tâter un peu le terrain ? Histoire de voir à quoi s'en tenir. Un train part tantôt vers trois heures. On prendra rendez-vous par téléphone et on saura vite si ce nouveau plan relève du pays des fées.

Fink est toujours accoudé au rebord de la cheminée. Mutique et absent. Il paraît un peu largué. Comme si tout cela ne le concernait pas. Le syndrome du philosophe tombé dans un puits. À moins qu'il ne boude tout simplement, parce que Mme Husserl ne l'a pas choisi pour jouer le rôle épique du sauveur. La petite assemblée réfléchit et délibère. *Entendu*, le père belge va faire le voyage. Avec un peu de chance, il sera de retour le soir même. Sur le chemin de la gare, Van Breda bannit une à une de son esprit toutes les difficultés qui ne manqueront pas de se présenter à lui. Ce n'est pas très difficile. Pour la première fois depuis des semaines, il se sent bien. Le poids qui pesait sur sa poitrine ces dernières semaines a disparu. Il a enfin un but clair/défini. Il est tendu vers son objectif. Il reprendra ses travaux plus tard. Le dévoilement du sens caché de la réduction phénoménologique peut bien attendre. Il y a un temps pour tout. Un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps pour abattre et un temps pour bâtir, un temps pour se lamenter et un temps pour danser, *et caetera, et caetera*. On connaît la chanson. La vérité est que ce l'on prend de l'extérieur pour de la bravoure n'est le plus souvent que de l'ignorance.

Si Van Breda se jette ainsi la tête la première dans l'arène de l'histoire, ce n'est pas qu'il fasse preuve de l'excès d'assurance caractéristique du jeune homme intrépide, c'est surtout qu'il n'a pas assez d'imagination pour se figurer ce qui l'attend peut-être au bout : l'arrestation, l'interrogatoire, la privation, la torture, la déportation, la mort bête et absurde dans un baraquement non chauffé. Son ignorance le préserve comme un voile magique. Au reste, l'héroïsme est composé de 60 % de hasard et de 30 % d'inconscience, les 10 % qui restent relevant de la volonté puérile d'en mettre plein la vue. Parfois, il faut bien le reconnaître, on combat plus efficacement un régime despotique avec l'innocence la plus franche qu'avec la ruse. La candeur est une source d'énergie phénoménale. Alors que le bon est incapable de comprendre ce qu'est le mal, vu qu'il ne l'a jamais croisé sur son chemin, et qu'il se laisse donc dévorer tout cru comme un joli chaton de calendrier lorsqu'il lui tombe dessus, la réciproque est aussi vraie. Les barbares ne soupçonnent pas dans leur vision rudimentaire du monde que des gens bien intentionnés puissent agir sans malice. Ils ont tellement tendance à croire que les autres sont uniquement motivés comme eux par la colère qu'ils ne peuvent saisir ce qui les fait vivre et avancer.

Van Breda a tout juste le temps de passer prendre quelques affaires

au couvent (deux vêtements de rechange, sa trousse de toilette, sa Bible et le roman à peine commencé, le tout fourré à la va-vite dans un baluchon) au cas où il devrait dormir ce soir à Francfort. Cette histoire commence à prendre un tour curieux, les événements s'accélèrent, le taux d'épinéphrine augmente dans son corps et son sang s'éclaircit en un rouge fraise écrasée. Il marche vite, agite ses grands compas et manque de trébucher à cause d'un mioche qui lui coupe la route. Il se retient de jurer. Le train part dans moins d'une demi-heure et il n'a pas encore pris son billet. Il accélère encore le pas. Mais il n'est pas pour autant inquiet. Il est surtout abasourdi d'être allé déjà si loin et du chemin qu'il lui reste à parcourir. *Memento audere semper.*

Nous étions à la fin du mois de mai. Autour de lui, une pleine brassée de phénomènes : les pignons gothiques de l'asile de nuit (quelques fenêtres allumées comme des bonbons emmaillotés dans leur papier brillant laissés au fond de la boîte), de rares moteurs ronflants de voitures, les traits hachés de la pluie dans le halo des réverbères, l'odeur de la poussière mouillée et des émanations de gaz, le chat qui flaire l'entrée d'un immeuble comme un tas délicieux d'immondices, et ces grappes compactes de piétons emmitouflés dans leur réserve qui cherchent à échapper aux regards. Bref, un décor d'opéra moderniste, façon Alban Berg.

Au stop, Lehmann tourna à droite. Il suivit la *Hexentalstraße* sur plus de trois cents mètres, puis se dirigea vers le carrefour illuminé. À cette heure-là et dans cette zone éloignée, il n'y avait pas beaucoup de circulation. Il traversa la chaussée presque sans regarder. Arrivé dans le *Schloßweg*, il prit une ruelle en contrebas, une ruelle sale et noire, que fendait en son milieu une large rigole. Il y avait là, sous des lanternes dispensant un éclairage rachitique, une bande de gamins en culottes courtes qui tapaient dans un ballon. Entre huit et onze ans au jugé, extraction prolétaire évidente. Des mioches qui auraient mieux fait d'être au lit ou à la *Hitlerjugend*. Quand il passa à côté d'eux, l'un des garçons (aspect pouilleux, cheveux ébouriffés, moue insolente) lâcha tout bas une remarque qui fit glousser les autres. Au lieu de se retourner, Lehmann fit mine de n'avoir rien entendu et continua son chemin. *Tu n'perds rien pour attendre mon garçon*. Au bout de la ruelle qui s'assombrissait de plus en plus, il obliqua à 45° sur la gauche et s'engagea sur un chemin de terre encore plus sombre, jonché de papiers gras et de mégots, et qui semblait sortir de la ville. Il était bordé par quelques maisons aux toits rouges qui avaient dû être cossues dans leur temps mais montraient à présent des signes distincts de délabrement. C'est vers l'une de ces bâtisses, dont les murs lézardés laissaient voir les briques du lattis, qu'il se dirigea. Il traversa un

jardin rempli d'herbes folles et de bardanes, pénétra dans le vestibule frais comme une cave, gravit l'escalier jusqu'au second étage et s'arrêta devant la première porte. Il appuya deux fois sur la sonnette. S'ensuivit un tintement grêle dont l'écho se prolongea jusqu'à ce qu'une jeune femme finisse par entrouvrir la porte.

« Ah, c'est vous ! N'est-ce pas la troisième fois ce mois-ci ? » Elle l'invita à entrer. Lehmann s'engouffra sans plus attendre dans l'appartement qu'il connaissait par cœur. Cela faisait plusieurs années qu'il fréquentait le lieu. Il pouvait en détailler tous les objets, tous les meubles, l'arpenter les yeux fermés. Il s'y sentait bien, presque mieux que chez lui. C'est dire. Rozer le suivit avec un air un peu gêné qui semblait dire « excusez l'désordre ». Elle vivait là avec un sansonnet en cage et Elissa sa sœur plus âgée. Toujours vêtue de robes flamenco, cette dernière ne quittait presque jamais son fauteuil et passait toutes ses journées à regarder par la fenêtre les allées et venues des voisins. Une vie de spectatrice mi-avide mi-indifférente, cela dépendait des moments, et aussi de l'arthrose. On pouvait supposer qu'elle repassât là sans cesse dans sa tête les mêmes souvenirs, les mêmes scènes, toutes ces bribes d'un passé révolu qui lui soutiraient de temps en temps, entre deux remontées gastriques, des rictus de nostalgie. Lehmann pensait surtout qu'elle était paralysée. Et peut-être bien un peu toquée.

Mais ce n'était pas pour elle qu'il était venu, la vieille pie qui observe et se terre. C'était pour l'autre, la plus jeune, la plus jolie, avec son khôl et ses lèvres charnues, Rozer, celle qui ne prenait même plus le soin de le guider vers le cabinet blanc. C'est qu'il connaissait le chemin, notre lascar, depuis tout ce temps : le long corridor étroit et sombre, agrémenté de quelques gravures jaunies, la traversée du grand salon où, éternellement, sous le lustre couvert de toiles d'araignée qui lui donnaient l'apparence d'un gros cocon, stationnait la sœur bizarre et mutique, et enfin, au bout du périple, la petite porte grise sur la gauche. C'était devenu comme un rituel après toutes ces séances. Elle ferma la porte derrière elle, posa sa tasse de thé d'où s'échappait une vapeur bronzée et prépara ses tarots. Elle ne portait pas l'accoutrement folklo de la cartomancienne : fichu coloré, corset en velours, colliers ésotériques. Elle était vêtue le plus simplement du monde. En fait, elle ressemblait à une employée de bureau. On aurait dit qu'elle s'efforçait de bannir d'elle toutes les marques d'originalité. Autant que celles de sa charge. D'ailleurs elle avait tout intérêt à les dissimuler tant les autorités appréciaient peu ce genre de pratiques qu'elles identifiaient à de la pure sorcellerie, ce qui pouvait lui valoir un aller direct vers le camp le plus proche. Elle ne faisait donc pas de pub ni de zèle. Et n'avait pas apposé une belle plaque dorée sur sa porte. Profil bas. C'est dans la plus grande clandestinité qu'elle

officiait, derrière des murs de chuchotements. La plupart de ses clients étaient eux-mêmes tenus de garder le secret. Ils venaient en catimini (deux coups brefs de sonnette, on enlève son manteau et ses gants, on s'installe confortablement sur une chaise *et en avant la mantique*), ils recueillaient leur message, prenaient un air profond, et ne se vantaient pas ensuite de leurs visites.

C'était presque un atout pour elle qu'un homme tel que Lehmann vînt la consulter si souvent. Sa position était une aubaine. Grâce à cela, Rozer pensait bénéficier de protection si, pour une raison ou pour une autre, quelque chose venait à mal tourner. Mais cela avait un coût, elle le savait : elle n'avait pas le droit de se loucher, de l'amener sur de fausses pistes. Comme une exigence impérative de performance.

C'était en songeant à tout cela qu'elle commença à étaler les cartes un peu ternies sur la feutrine verte. Elle le fit sans hâte ni apprêt. Elle ne donna à ses gestes aucune dimension mystique. Ç'aurait pu être des factures ou des tickets qu'elle aurait eu la même attitude. Lehmann appréciait cela chez elle : la simplicité, la clarté, *une certaine tenue* (ce dont les temps modernes manquaient cruellement, d'après cette grosse tête d'œuf de Gottfried Benn), loin des falbalas dont s'entouraient les diseuses de bonne aventure que l'on rencontrait sur le parvis des gares. Il ne faisait confiance qu'à la précision, et ne supportait pas d'avoir affaire à une personne qui jouait le mystère dans son petit théâtre privé. Le bureau lui-même dans lequel il se trouvait avec Rozer n'était pas affublé de perroquets empaillés et de boules de cristal. Il était sobrement meublé. Rien n'indiquait ce qui s'y tramait jour après jour.

La jeune femme avait commencé à retourner quelques cartes, à évaluer des divulgations possibles. Comme à son habitude, elle ne fronçait pas les sourcils en guise d'application, n'émettait pas de verdicts obscurs. En vérité, son visage ne laissait rien transparaître de ses pensées. Une vitrine lisse et impénétrable. Elle buvait une gorgée, la déglutissait et se concentrait. Voilà tout. Pour le sensationnel on repassera ! Une gentille secrétaire de direction qui parcourait d'un œil attentif un compte d'exploitation de fin d'année avant une réunion importante. À un moment, sa sœur l'appela à travers la cloison. Rozer se leva (« Excusez-moi ») et sortit du bureau. Lehmann attendit, consulta sa montre, puis se décala un peu sur la gauche pour observer les cartes à moitié découvertes. Il essayait de trouver par lui-même un quelconque lien entre elles. Mais, malgré ses efforts, il n'y parvenait pas. Tout se refusait à lui. Il ne voyait que des figures bariolées et aucun enseignement qui en sourdait. En résumé : il n'y pipait que dalle. Pourtant il savait que le sens des événements à venir se trouvait peut-être là, devant lui, au milieu de cet étalage aléatoire. À chaque fois qu'il avait consulté Rozer, n'avait-il pas obtenu de précieux

renseignements ? Il n'aurait su l'expliquer, mais il constatait que ça marchait. La plupart des choses qu'elle lui annonçait se réalisaient sous une forme ou sous une autre, et c'est parce qu'il avait su très tôt se rendre compte de cette efficacité qu'il n'hésitait plus à venir.

Au bout de quelques minutes, elle réapparut. Elle se remit à tirer les cartes, à les disposer sur la table selon des schémas qui échappaient à l'intelligence de Lehmann. Malgré la coupure, elle n'avait pas changé d'air. Toujours ce masque impassible de concentration qui ne laissait rien deviner. Les images s'alignaient, formaient des rangs, des couples. Mais rien ne sortait. Lehmann s'impatiait. Il ne tambourinait pas des doigts, certes, mais c'était tout comme. Ses yeux grossissaient, sa tête se raidissait.

Que pouvait signifier cette figure du bateleur qu'elle venait de retourner ? Et ces deux personnes qui tombaient d'une tour après un coup de foudre ? Il aurait bien voulu savoir. Normal, non ? Il payait pour un service après tout. Comme les fins de mois olé-olé chez la mère Götzl. Mais là, c'était beaucoup plus long que d'habitude, comme si, pour il ne savait quelle raison, les arcanes de l'*Unterwelt* étaient contrariés aujourd'hui et rechignaient à cracher leur message des ténèbres. Il commença à douter, à perdre son calme. Et si tout cela n'était depuis le début qu'une vaste escroquerie, pensa-t-il dans un accès de rage intérieure, un marchandage d'indices si vagues et si ambigus qu'ils étaient susceptibles de toutes les interprétations ?

Alors qu'il envisageait de mettre fin à ce cirque de silence, Rozer se mit à parler. Elle alla tout de suite à l'essentiel (encore une chose qu'il aimait chez elle : son côté direct, sans fioritures ni blabla), lui épargna le cheminement d'esprit qui lui avait permis d'atteindre cette conclusion et, dans le calme du cabinet blanc éclairé par un énorme lustre, énonça avec un timbre de voix toujours aussi plat et factuel : « Va entrer dans votre vie un homme de religion, un homme en noir, un homme qui vient de loin. » Voilà, c'était tout pour aujourd'hui. Il n'y avait rien d'autre à ajouter. *Rideau*. Un temps difficile à estimer s'écoula, un temps pendant lequel les deux protagonistes se dévisagèrent en silence. À la fin, Lehmann s'agita sur sa chaise. « Un homme en noir ? Un curé ? » Il voulait en savoir plus. Il se pencha en avant, ferma un peu le poing, pas en signe de menace, pas encore, ça allait venir, seulement en signe de détermination. Mais, en dépit de son insistance, elle ne put rien affirmer d'autre. Elle dit : « J'en sais pas plus, j'vous en prie. » Les divers assemblages des cartes montraient la présence de cet homme pas comme les autres qui débarque à Fribourg. « Un homme en mission », lui dit-elle. Sous la pression de Lehmann, elle consentit à tirer deux cartes supplémentaires, mais, comme elle s'y attendait, le message y perdit en clarté. Tout devint un peu plus confus à présent. Le fil était cassé. L'image brouillée.

Lehmann ne lâcha pas le morceau. Le buste presque étalé à présent sur le bureau, il lui demanda de préciser, avec une voix où se mêlaient impatience et supplication, et peut-être même une subtile once de menace, en quoi consistait cette mission, mais elle ne savait que répondre. Elle se contentait de lancer un petit rire dans le vide tout en finissant son thé. Oh ! non par défi, elle ne se le serait pas permis, pas dans sa position et face à un tel homme qui pouvait d'un simple mot vous envoyer *ad patres*, mais par un simple effet irréprouvable de la fatigue. Elle en avait assez. Elle reposa sa tasse près des cartes et se rencogna sur sa chaise, comme si elle voulait se soustraire à une nouvelle bordée de questions. Savait-elle qu'il travaillait à la section anti-catholique de la police secrète ? Que son monde quotidien était rempli de religieux à surveiller et à intimider ? Ça n'aurait pas été un scoop dans ces conditions. Juste un nouvel os à ronger. Pourquoi lui parler alors de celui-ci ? Qu'avait-il de particulier ? Il la charcuta un peu, *gentiment* (on n'était pas en train de faire des heures sup' dans les caves humides de la *Ludwigstraße*), mais néanmoins fermement, tenta de lui extorquer un détail, une piste, un élément plus parlant. C'était la première fois qu'il faisait cela avec elle. D'habitude, il était calme, réservé, timide même, et s'en allait aussitôt son renseignement pris. C'est pourquoi, cette fois-ci, elle paniqua un peu et s'embrouilla, puis elle dit comme pour se délivrer de ce qui ressemblait de plus en plus à un interrogatoire : « Un homme qui aime les animaux ». Il n'obtiendrait rien de plus. Il le savait. Foutue bohémienne ! *Scheize !* La fenêtre démonique sur l'avenir s'était définitivement refermée. Le silence de l'immeuble envahit tout. On n'entendait plus les enfants jouer dans la ruelle d'à côté. Ni les bruits de la ville un peu plus loin.

Lehmann se calma peu à peu sur sa chaise et retrouva son apparence d'homme moyen, sans histoires. Puis, à contrecœur, il tira de son portefeuille un vieux billet de 50 marks, le déposa devant lui et s'en alla. Il n'avait pas besoin qu'on le raccompagne. *Lassen Sie das !* Il n'avait qu'une seule envie : sortir au plus vite. C'était la première fois que les prédictions de Rozer le mettaient mal à l'aise. Il n'aurait su se l'expliquer. « Un homme de religion ? La bonne blague ! » Il passait toutes ses journées avec ces types-là, à lire leurs stupides sermons, à perquisitionner chez eux à n'importe quelle heure, à inventer de fausses preuves. Il ne les quittait pas d'une semelle, jour et nuit. Il savait *ce* qu'ils mangeaient, *qui* ils voyaient, *ce* qu'ils pensaient surtout. « Un étranger en mission ? Et pourquoi pas, tant qu'on y est, un espion du Vatican ? Un émissaire du pape venu se rendre compte des déboires du Concordat ? » En fait, au fond de lui, il n'aimait pas les surprises. Cela engendrait dans son corps, d'ordinaire robuste et insensible, une sensation désagréable, comme celle que provoque un soudain jet d'eau froide sous la douche.

En sortant de l'immeuble, il revit le premier soir où il était venu. C'était sur la recommandation d'un indic. *Tu devrais la rencontrer, formidable, une vraie pythie du Rhin.* Il s'était pointé vers huit heures sans prévenir. Il se rappelait très bien ce qu'il portait ce jour-là : un complet gris, un pardessus beige un peu élimé, qu'il avait donné ensuite à un voisin sans le sou, et des bottines noires bien cirées. Mais, à l'intérieur, il n'en menait pas large, lui le gestapiste aguerri, l'ancien de la SA qui avait épinglé à son tableau de chasse une ribambelle d'opposants. C'était comme entrer dans le royaume inconnu des mères de la connaissance, dans le monde de l'occulte, du sacré, du numineux. Crainte, tremblement, et tout le tintouin. La fébrilité de l'initié. Rozer avait ouvert, demandé gentiment le mot de passe et accepté de le recevoir. Deux heures après, il était reparti le sourire aux lèvres. C'était pas le cas cette fois-ci. Il franchit le portail délabré et accéléra le pas. Il ne se retourna pas, mais s'il lui avait pris l'envie de le faire, on ne sait jamais, il aurait aperçu alors, statufié derrière la vitre, le visage gris d'Elissa curieux de savoir le chemin qu'il allait prendre dans la nuit.

Alors qu'il arrive à un carrefour désert et mal éclairé, une rumeur lui parvient. Elle semble sortir d'une ruelle sur sa droite. Elle charrie des éclats de voix assourdis par la distance. Cela ressemble à la clameur lointaine d'un stade lorsque l'équipe locale vient de marquer un but. Bien qu'il sache parfaitement que ce n'est pas le chemin de la gare, il se met à suivre le bruit. Il a encore un peu de temps devant lui, et ce bourdonnement l'intrigue. Tandis qu'il avance, la rumeur varie d'intensité. C'est étrange comme sensation. Comme si le bruit se déplaçait au gré de sa fantaisie dans le dédale des rues, tantôt s'éloignant, tantôt s'approchant. Le passage étroit dans lequel il s'est engouffré descend légèrement. Van Breda a maintenant l'impression qu'il se dirige droit vers la source sonore. Les oscillations deviennent moins fortes, le bruit conserve la même hauteur. Mais il n'est plus tout à fait seul. Il est à présent accompagné par une forte odeur de roussi, comme en dégage un tas de vieux habits que l'on fait cramer au fond du jardin. La puanteur s'accroît, difficile à supporter. Van Breda cherche à se protéger sous sa capuche. Tant pis si les passants prennent peur devant sa silhouette noire et énigmatique. En même temps, il n'y a pas trop de risque que cela se produise. Il n'a croisé personne depuis dix minutes. Il n'est pas tard pourtant. À peine neuf heures du soir. La fameuse léthargie provinciale. Il débouche soudainement sur une place bordée d'immeubles en briques polychromes et où aboutissent une multitude de rues. Une masse compacte de gens s'est formée près du bâtiment surmonté par une publicité SIEMENS qui éclaire tout le bas du ciel d'un magnifique faisceau rouge. C'est de là que proviennent le vacarme et les fumées. Le père franciscain abaisse sa capuche et s'avance discrètement. Il est à cinquante mètres environ de l'attroupement lorsqu'il aperçoit au-dessus des têtes les premières flammes orangées. Comme il est plus grand que les autres, il ne lui est pas difficile de comprendre ce qui se passe.

Devant une vitrine brisée s'élève un brasier. Haut comme un homme, il est alimenté par une troupe de chemises brunes qui évacuent les meubles d'une boutique et les lancent au milieu du feu. À chaque nouveau jet, la foule pousse un cri. Elle est tellement excitée par le spectacle qu'elle ne fait pas attention à Van Breda qui vient se mêler à elle. De chaque côté de la vitrine, dont le verre cassé forme une dentelle aux reflets argentés, se dresse une imposante rangée de policiers. Ils assistent à la scène sans broncher. Ils ne paraissent pas vraiment concernés par ce qui se passe mais ils se tiennent prêts à intervenir *au cas où*. Deux d'entre eux entourent un homme recroquevillé sur le bord du trottoir, la tête entre les mains. Quelques personnes dans la masse bourdonnant comme un essaim affolé lui lancent des insultes. Il encaisse sans rien dire. Il sait que, s'il lui prenait l'envie de répondre, la foule pourrait le lyncher sur place sans que personne n'y trouve à redire. Il y aurait même quelques applaudissements. Tout à coup, sous l'effet de la chaleur, une vitre explose dans le tas et la multitude pousse un grand « Oh ! » comme si elle assistait à un feu d'artifice. Personne ne recule de peur. Au contraire, Van Breda a l'impression que le demi-cercle d'admirateurs aux yeux boursoufflés de sordide se referme petit à petit.

Pendant ce temps, pleines d'entrain, les chemises brunes continuent de vider la boutique. Elles s'attaquent à présent au comptoir, aux tapisseries, aux linteaux, à tout ce qu'elles peuvent arracher. Elles travaillent de manière efficace et coordonnée. On voit que ce n'est pas la première fois qu'elles font ça ; elles sont méthodiques et aguerries, les bougres. Une vraie équipe de choc. À ce niveau-là, c'est presque de l'art. Pas les vieilleries du passé qui prennent la poussière dans des musées déserts et mal chauffés. Non, l'art de l'avenir, l'art fonctionnel et technique, industriel donc, celui qui parle tout de suite aux masses robotisées, synthétise le nylon et soulève les Zeppelin dans l'air. *Sturmabteilung*, entreprise nationale de déménagement et vandalisme. DEVIS SUR DEMANDE. Des pros à votre service. Un moment, un jeune garçon en culotte courte – semblable à un modèle de chez Doisneau – s'avance timidement vers le feu et tente d'attraper un des trucs encore épargnés par les flammes. Il reçoit aussitôt une gifle. Il a appris à ses dépens la terrible puissance de l'esprit grégaire. Un des nazis qui porte à la manche un brassard rouge s'acharne à présent sur la grande porte vitrée. Il lutte avec les gonds, tire de toutes ses forces en arrière, manque de se couper la main. Lorsqu'il comprend qu'il n'y arrivera pas seul, il demande de l'aide à un de ses camarades, un gros costaud à rouflaquettes qui crache dans ses paumes de main avec un zeste d'hypertrophie théâtrale. De la foule, parviennent des cris d'encouragement pleins de joie mauvaise : « Allez-y, les gars ! Foutez-la en l'air ! Qu'on en finisse, bon sang ! » À eux deux, il ne leur faut

que quelques dizaines de secondes pour finir la besogne. La porte cède enfin et finit son existence dans un grand fracas de déchèterie sur le monceau flamboyant de laquelle monte, en vrilles épaisses, une fumée noire et nauséabonde. Elle s'enflamme aussitôt, crépite. Ce serait presque beau à voir, n'était le sens pathétique de tout ça, la somme infinie de connerie et de rage qu'elle suppose.

Au-dessus de la boutique, une femme penchée à la fenêtre s'inquiète de la présence du feu. Elle a l'air totalement apeurée. Elle fait de grands gestes pour attirer l'attention des gens amassés en bas et hèle les policiers. Celui qui semble être le chef – un gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix qui suçote une allumette – s'éloigne du bas de l'immeuble, lève la tête et lui dit de fermer la fenêtre, de rester chez elle, que ce ne sera pas long, qu'il n'y a pas de danger. Comme le savent les gens qui possèdent un brin d'expérience, et un certain sens historique, ce genre de phrases toutes faites pour rassurer possèdent un potentiel non négligeable d'angoisse.

Van Breda en a assez vu. Il recule lentement pour ne pas éveiller les soupçons. Il lui a semblé, quelques instants auparavant, que quelqu'un l'observait bizarrement dans la foule. Il s'efforce de quitter la place par la première ruelle, en adoptant l'allure de quelqu'un qui n'est pas pressé de fuir au plus vite. Lorsqu'il lui semble s'être assez éloigné, il s'arrête. Consulte sa montre. Le train du retour part dans moins d'une heure. Il ressort le plan de sa poche et essaie de voir où il se trouve. Il cherche le symbole de la gare, l'avant d'une locomotive électrique peint en noir, design cartographique très *École de Weimar*, le trouve, trace avec son doigt le trajet à suivre et se rend compte qu'il n'est plus très loin de sa destination. Tout à coup, il entend des pas derrière lui, des pas sourds qui se rapprochent. Quand il se retourne, il ne voit personne. Scanne l'obscurité de ses yeux. Sans succès. Il reprend sa marche en faisant attention encore une fois de ne pas avoir l'air suspect. À quelques pas devant lui, un chien tout pelé vadrouille entre les réverbères. Celui-ci s'immobilise un instant et le regarde fixement, mais sans agressivité, puis il baisse la tête et lape une flaque d'eau. Tout semble baigner dans une atmosphère de conte d'Hoffmann à l'ère des masses et de la mobilisation générale.

Cela lui rappelle la sensation déconcertante qui l'avait accompagné pendant plusieurs jours deux ans auparavant lorsqu'une sinusite l'avait privé de l'odorat et du goût. Il avait l'impression alors de ne plus rien sentir, de flotter dans une absence de corps et de monde, de ne plus être enveloppé par une ambiance familière, d'être un simple schéma corporel qui bouge. Il y a un peu de ça aujourd'hui. Avec la crainte en plus. Mais quelle idée lui a pris de faire ce détour ? *Libido sciendi*, dirait ce bon vieux Augustin, curiosité avide du nouveau, orgueil d'entendre le bruit du monde, de s'en farcir les oreilles jusqu'à l'otite

aiguë.

Au même moment, à Londres, la nuit tombe. L'ambassadeur Jan Masaryk, fils du fondateur de la république de Tchécoslovaquie et ami d'enfance de Husserl, reçoit dans son bureau des mains de Lord Halifax l'accord franco-britannique qui scelle le démantèlement de son pays. La déclaration commune qui reconnaît, au nom du droit des peuples à l'autodétermination, la légitimité des revendications des Sudètes allemands s'achève par les mots suivants empreints de ce cynisme satisfait de soi que seul peut contenir l'euphémisme technocratique : « Les gouvernements français et britannique ont conscience l'un et l'autre de l'étendue du sacrifice qui est demandé au gouvernement tchécoslovaque dans l'intérêt de la paix. » Masaryk se sent trahi. Il vient de recevoir un coup terrible, flageole un peu comme un boxeur proche du knock-out, puis reprend ses esprits. Ils ont osé, les imbéciles. Ils croient naïvement que leurs manigances vont sauver la paix. Ce marché de dupes encouragera simplement le monstre à croquer de plus grosses proies. Et ils se retrouveront Gros-Jean comme devant. Retour à la case départ : guerre totale sur le continent, 40 millions de morts, bons mots de Churchill dans ses mémoires, stèles futures pour décorer les rues. Par message codé, il envoie une copie du document au président Bénéès et part se coucher. Il ne dormira pas de la nuit.

Cela fait plus d'une heure qu'il a regagné sa chambre, ce réduit austère et uniforme. Il est tard. Le couvent est silencieux (le contraire eût été étonnant, cf. règlement intérieur, paragraphe 2). On entend le ronflement béat de quelques frères transpercer les parois. Le chat est introuvable. Habituellement, dès que Van Breda pousse la porte, celui-ci sort aussitôt de sa cachette (oh ! pas d'un bond léger et vif, mais lentement, avec sobriété, élégance parfois, en prenant mille précautions félines, en s'assurant qu'il n'y a pas de risque, que c'est bien son brave et fidèle engraisseur qui fait son entrée) et vient se frotter gentiment contre ses jambes en ronronnant. Il l'a cherché partout, sous le lit, derrière les rideaux, dans le moindre coin de la cellule. La simplicité architecturale de la pièce ne permet pas longtemps de se soustraire à la vue. Aussi l'inspection est-elle rapide et ne donne aucun résultat.

Van Breda a réussi à choper le dernier train après sa brève escapade à Francfort. Pour être honnête, il a un peu le moral dans les chaussettes. Lorsqu'il est parti pour le consulat, il était confiant, plein d'allant, comme son François sur les chemins caillouteux d'Ombrie, transporté par l'esprit rédempteur du Christ et de sa bonne parole, mais l'entrevue n'a donné rien de bien folichon et il rentre bredouille. Il a peur d'annoncer ce revers à Mme Husserl. Il n'a pas envie de la replonger dans l'inquiétude à ne plus savoir où se mettre, à éviter les regards et les questions. Il n'y a pas de souffrance plus grande que celle qu'engendre la déception. Surtout celle qu'on provoque chez les autres. Dès qu'il est arrivé quelques heures plus tôt devant la plaque gravée, il a eu d'ailleurs un mauvais pressentiment. Le consulat partageait la même place qu'un vieil hôtel de trois étages tout sauf *classe*, signes de négligence et de fatigue, fin de vie pitoyable à l'abri des regards, proie facile des promoteurs aux dents de pelleteuse aiguisées. Mais il n'était pas au bout de ses surprises. Il n'y avait personne à la réception, et les clés somnolaient dans leur case

numérotée tels des phtisiques sur la terrasse du sanatorium. Ses appels de sonnette de comptoir – au départ polis et discrets, un léger coup de paume exerçant une pression modérée de quelques décigrammes, puis de plus en plus insistants, pour finir en un récital dodécaphoniste de cuivres déchaînés – avortaient lamentablement dans un silence sinistre. Il a ensuite exploré le bâtiment pendant un bon quart d'heure, montant des marches, ouvrant des portes, sollicitant ici et là d'une voix qui se voulait avenante (comme s'il jugeait inconsciemment qu'un ton aimable avait plus de chance d'aboutir que celui qui aurait été plus emporté) une réponse humaine, commençant à perdre un peu patience, à croire à une mauvaise blague, toujours à la recherche du consulat, ou à tout le moins d'un signe indiquant sa réalité, une balise, un panneau fléché, un logo officiel, quelque chose, merde, qui puisse le mettre sur la bonne voie, lorsqu'un garçon de chambre sorti de nulle part, et qui avait l'air d'avoir fait la fête toute la nuit, lui a indiqué que le bureau se trouvait au sous-sol.

Alors, il a descendu un escalier en bois qui grinçait à chaque marche et s'est retrouvé dans une petite salle d'attente avec pour tout ameublement quelques chaises, une table basse et un tas de journaux. Il était en avance d'une demi-heure. Il avait donc tout le loisir avant son rendez-vous de répéter mentalement ce qu'il allait dire, mais, de fait, il doutait déjà un peu de l'existence d'une équipe consulaire. Il n'entendait aucun bruit de bureau, ne flairait aucune présence. Son intuition lui disait de déguerpir, de prendre ses jambes à son coup et de rentrer *prestissimo* sur Fribourg. Il se rappelait les mises en garde de Felke. Peut-être était-ce un piège de l'Amt IV ? Van Breda savait néanmoins qu'il fallait faire la différence entre une apparence bizarre et le danger réel, qui, le plus souvent, surgissait avec les traits de la normalité la plus banale, mais il n'empêche qu'il commençait à avoir la chair de poule dans ce sous-sol lugubre et peu accueillant qui aurait plus convenu à une blanchisserie qu'à un service diplomatique.

Un instant, il se mit à croire que son corps le trompait, qu'il ne se trouvait pas dans ce trou souterrain où des odeurs de salles mal aérées formaient un langage non verbal que ses narines comprenaient aussitôt tandis que son cerveau était totalement à la ramasse question interprétation. Autour de lui, les murs étaient ici et là, sans un grand souci de décoration, recouverts d'images un peu ternies de son pays : vieilles églises, beffrois, géants dansants. Au plafond courait tout un vaste réseau de conduites d'eau et de câbles électriques que l'on n'avait pas pris la peine de dissimuler. Du soupirail ouvert, descendaient, en un amalgame sans équilibre, la lumière pâle du jour et les échos mourants des rues. Van Breda essaya de lire ce qui était écrit en tout petit sur une affiche qui vantait les beautés médiévales de Bruges, épela les mots publicitaires sur ses lèvres et crut comprendre

sur le moment ce qu'ils racontaient de formidable, mais, sans s'en rendre compte, la minute d'après il avait déjà oublié tout ce qu'il avait lu de manière machinale.

Tout en se déshabillant avec des gestes mécaniques, il se rappelle donc que le consul, qui était finalement bien réel, l'a reçu à l'heure. Il a ouvert la porte, a penché son buste et l'a invité à entrer. C'était un citoyen allemand, et non belge, ce qui surprit Van Breda et, étant donné les circonstances et le sens de sa démarche, lui fit dire spontanément dans sa tête « ça commence mal ». Il travaillait non loin de là comme courtier dans une banque de placement et n'assurait cette fonction que quelques heures par semaine, le plus souvent sur rendez-vous. Il devait avoir dans les cinquante ans et était absolument quelconque d'un point de vue extérieur, avec cet air passe-partout de gratte-papier, comme on disait en ce temps-là, le type chéri des romanciers avant-gardistes du XX^e siècle avides d'êtres ternes et plats, de sous-existences grises défiant les lois de la fiction, de petits hommes insignifiants et sans tripes, de ceux que l'on oublie toujours de présenter lors d'une réunion. Il exposa du mieux qu'il pût – c'est-à-dire sans divulguer tous les détails ni se plaindre du régime en place – la situation *ubuesque* dans laquelle se trouvait la pauvre veuve Husserl (*Housseurleu*, oui, sans *umlaut*) avec sa montagne de manuscrits, d'archives et de documents que les *autorités actuelles* (il n'osait dire comme *Diti* « ces canailles de nazis ») risquaient de détruire sans y regarder de plus près pour des raisons qu'il ne s'autorisait pas à discuter, il fit valoir la richesse philosophique des travaux inédits du phénoménologue et leur importance décisive pour l'histoire de la pensée, il laissa même entendre (se gardant bien de mentionner la lettre qu'il avait reçue la veille et qui disait, pour être honnête, un peu le contraire) que l'Université de Louvain était prête à recueillir l'ensemble afin de le protéger et de l'éditer, il présenta enfin son idée – qu'il ne présenta pas comme son idée mais comme *l'idée* – de l'immunité diplomatique et de l'exterritorialité, bref il fut à la fois concis et éloquent, direct et convaincant.

Pendant son court exposé, le consul l'écouta sagement (si tant est qu'il y ait une bonne grosse dose d'indifférence dans la sagesse) derrière son bureau, où trônait un petit drapeau belge qu'il avait sorti d'un tiroir juste avant l'entretien, sans que son visage trahisse une quelconque expression de compassion ou d'énervement. L'antithèse même d'un auditeur passionné.

Moins de vingt minutes après, Van Breda s'était retrouvé dans la rue. La nuit était déjà tombée. Ça et là, elle était parsemée de taches plus sombres qu'on devinait être des nuages. Les magasins étaient presque tous fermés, et, tête basse, d'un pas moins vif que celui du matin, les passants rentraient chez eux. Ils paraissaient ignorer tous les

dramas en cours, les grands et les petits. Ne restaient ouverts que quelques estaminets faiblement éclairés que fréquentaient des visages communs et sans intérêt. Francfort ne donnait pas l'impression d'être une grande ville, animée, fourmillante, où l'hétérogène et l'imprévisible s'épanouissent, plutôt une de ces gentilles bourgades un peu somnolentes où les braves gens attendent tranquillement que les enfants grandissent sans accrocs et que les actions leur rapportent leurs 8 % annuels. Van Breda se mit en route vers la gare. Le fonctionnaire lui avait donc appris, d'un ton aimable quoique presque un peu désappointé, qu'un *petit consulat ordinaire* comme le sien ne jouissait malheureusement pas du droit d'exterritorialité, que, sur tout le territoire du *Reich* (il avait prononcé ce mot sans aucune intonation particulière d'animosité ou d'admiration), seuls les bâtiments de l'ambassade de Berlin possédaient ce privilège, et que, même s'il poursuivait cette démarche, sur laquelle le consul ne prononçait aucun avis ni jugement, elle n'était de toute manière pas sûre d'aboutir puisque, en dernier ressort, c'étaient les diplomates qui décidaient de ce qui devait ou non entrer dans le registre des documents à protéger. À ce bref laïus, Van Breda ne put s'empêcher de sourire, c'était là tout ce qu'il y avait à faire en ce lieu et en cet instant.

Lehmann dans son bain. Titre possible d'un tableau à la Otto Dix. Ou bien alors d'un poème symphonique de Webern avec des petites escapades de clarinette et des carambolages de gong. S'il avait eu vent de cette comparaison, Lehmann se serait dressé tout nu dans sa baignoire la bite à l'air en faisant le salut hitlérien et aurait pesté contre l'art dégénéré, le modernisme efféminé et pédéraste, cette branlette intellectuelle de sous-hommes qui tendent la main alors qu'il faudrait mettre un bon gros coup de boule à tout ce qui ose la ramener devant la race pure. Mais il n'était pas, bien sûr, au courant de nos allusions sarcastiques et continuait de s'amuser comme un enfant, un sourire bête aux lèvres, à perdre sous l'eau son savon et à le rechercher.

À la radio, passait en boucle le discours du *Führer* à l'occasion du dernier congrès du Parti. On entendait, comme une vague, le grondement d'extase des 200 000 militants lorsque la voix un peu trop haut perchée, et qui grésillait franchement dans les aigus (« Il n'en serait pas un peu, le chef ? »), se faisait tout à coup vindicative. Tout à son jeu idiot, de ceux que l'on fait sans honte lorsqu'on se sait à l'abri des regards, Lehmann écoutait d'une oreille distraite ces intonations connues venant du poste. Elles formaient en arrière-plan comme un papier peint sonore, le bruit de fond de sa petite vie. Avant le petit déjeuner, il adorait se glisser sous le nuage de mousse blanche. C'était son seul luxe, son unique concession à l'indolence bourgeoise. *On s'est mis à opprimer la majorité des habitants et à les priver de leurs droits vitaux.* Avant de plonger ainsi dans le bonheur, il se rasait méticuleusement les jambes et le torse. Lorsqu'il était entièrement glabre, fier de sa peau lisse comme une statue antique, il pénétrait dans l'eau chaude et fumante. Là, dans la touffeur capiteuse du bain, il se laissait aller à la rêverie.

C'était le cas ce matin-là, où, tandis que l'autre excité continuait à vomir sa bile sur la démocratie et le traité de Versailles, Lehmann

avait posé son savon sur le rebord et s'abandonnait à une sorte de contemplation vague et paresseuse. Il suivait sous l'eau les reflets brisés de la lumière tombant de l'applique, ce jeu d'étincelles et d'ondulations qui semblait dessiner un entrelacement de lignes, comme les arabesques d'une mosaïque romaine. Il regardait, toujours étourdi par la douce moiteur du bain, les tours jumelles des genoux sourdre au-dessus de la surface verte et des résidus de mousse, la forme bizarre de ces os asymétriques où s'accrochaient avec peine des bulles expirantes d'air. *Quand on les chasse comme un gibier sans défense pour toutes les manifestations de leur vie nationale.* À un moment donné, il laissa tomber son bras à l'extérieur. Quelques secondes après, il sentit la langue fraîche et collante d'Ull qui le léchait bêtement. Cela le fit sourire. Tout son corps, recouvert d'une fine pellicule de sueur, était envahi par une sensation générale de bien-être, d'un plaisir organique sans lézarde. Le pied, quoi ! C'était comme une euphorie contenue, prête néanmoins à exploser à tout moment dans un immense claironnement de joie, un sentiment d'abandon total à la vie forte et saine.

Ce n'est que lorsqu'il tira la bonde qu'il se remit à penser à Husserl. C'était assez nouveau pour lui, ce monde de concepts. Il regrettait presque ses curés et leurs inepties religieuses. Il n'avait en tout cas jamais entendu parler de cette *phénoménologie* et découvrait un peu ébahi qu'il existait encore à son époque, dans son pays, des gens qui, au lieu de faire des choses utiles, *j'sais pas môa*, de construire des maisons, de fondre l'acier, de semer des céréales, d'arrêter des criminels, passaient toute leur vie à couper les cheveux en quatre à propos de notions incompréhensibles. *Aucun État européen n'a plus fait pour la paix que l'Allemagne ! Aucun n'a fait de plus grands sacrifices.* Tandis que la baignoire se vidait dans un hurlement quasi féminin, il essayait de comprendre pourquoi le père belge s'attachait avec tant d'abnégation à sauver un tas de vieux parchemins qui n'intéressaient personne, pas même eux. Il se sécha et mit son peignoir. Il avait l'air d'un curiste amolli par une longue séance de soins. Il sortit de la salle de bains et s'installa à son bureau. D'un tas de documents, empilés un peu n'importe comment, il retira un dossier vert. Il n'était pas très épais et portait le nom du couvent où Van Breda séjournait. Il entendait encore les paroles du *Führer* qui redoublaient de colère : *J'exige que cesse l'oppression de trois millions et demi d'allemands en Tchécoslovaquie, et qu'elle soit remplacée par le libre droit de disposition.*

L'état de contentement que lui avait procuré le bain s'était déjà estompé. Il n'en restait ici ou là, par exemple dans le bas du dos ou sous les bras, que quelques îlots de légèreté organique. Il reprit la fiche de Husserl. Il avait beau la parcourir de haut en bas, il ne voyait là rien qui puisse mettre en danger la sûreté de l'État. Le fonctionnaire

qui l'avait rédigée indiquait que le penseur d'origine juive et *hypocritement converti au protestantisme* (c'était souligné en rouge) avait toujours fait montre d'une certaine indifférence aux choses politiques et que, à part quelques relations éparses et irrégulières à la fin des années vingt avec le cercle libéral d'Erlangen dirigé par Walter Eucken, sa vie semblait avoir été entièrement consacrée à la philosophie et à rien d'autre. *Nichts anders*. Le rédacteur de la note poursuivait en indiquant que, si Husserl s'était peu intéressé à la vie publique, semblant vivre *dans le monde des idées*, il n'en allait pas de même pour ses disciples qui avaient pris des voies divergentes, puisque, parmi eux, figuraient à la fois un partisan du régime et des opposants juifs qui s'étaient exilés. Il finissait par évoquer la mort solitaire de Husserl (un rapport énumérait les personnes présentes lors des funérailles), dont l'œuvre semblait déjà oubliée dans une Europe promise à un renouveau spirituel et scientifique sur les bases physiologiques de la théorie de la race. Par acquit de conscience, Lehmann avait emprunté un ouvrage de Husserl dans la bibliothèque des livres mis à l'index par la Gestapo. Avant de se coucher, il avait essayé de lire le début des *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, mais il avait abandonné au bout de quinze pages, achoppant sur la distinction entre fait et essence. Quel charabia ! Une vraie usine à migraines. Lehmann avait du mal à comprendre ce que pouvait être un sujet transcendantal, si cette personne (il ne savait pas trop comment le nommer) ressemblait à un homme, transpirait, toussait, se grattait les pieds, faisait son marché, fumait des cigarettes, prenait le train et crachait par terre un beau glaviot lorsque le fond de sa gorge le démangeait. Il avait également fait un petit tour de reconnaissance dans le quartier où vivait la famille Husserl, pris quelques renseignements sur la veuve, la bonne, le cercle d'amis, les allées et venues des uns et des autres, noté quelques détails sur un carnet, bref effectué son travail consciencieux d'enquêteur.

Il acheva de lire l'ensemble des pièces du dossier. « Pas de quoi fouetter un chat ! » Telle fut sa conclusion. Ull demandait à sortir. Oh, pas de manière insistante, du genre à sauter ou à aboyer devant la porte, la bête en était bien incapable à présent, partout percluse de rhumatismes. Non, dans son style caractéristique, *low-profile*, au bord de l'extinction physique, en émettant de tout petits couinements qui ressemblaient à des râles d'agonie. Lehmann le blâma aussitôt : « Oh ! Veux-tu bien la fermer, je n'ai pas encore mangé. Patiente un peu. » Il retourna dans la salle de bains éteindre la radio. La retransmission était finie, et il n'aimait pas l'émission qui était annoncée. Il se rendit compte dans la glace qu'il avait un épi. Il le laissa ainsi, cela l'amusait. De toute manière, il se peignerait en sortant. Il ne donnerait pas à ses

collègues une occasion de se foutre de sa gueule. Ils seraient trop contents, ces fils de famille qui n'avaient pas connu la guerre et la rue, qui fantasmaient la puissance absolue sans avoir connu son contraire.

Pour l'heure, il commençait à avoir faim. Son ventre se creusait, gargouillait. Tout en préparant son petit déjeuner – des toasts grillés et du fromage –, il sortit d'une boîte en fer un sachet bleu et versa le contenu dans un verre. Aussitôt une fine poudre blanche se répandit dans l'eau à la manière dont un nuage s'estompe progressivement dans un ciel de canicule. Un stimulant pour la journée qui te met le cerveau en transe. Comme il était concentré sur ses impressions corporelles, attendant que le breuvage fasse effet (habituellement la benzédrine lui mettait un bon coup de fouet en quelques secondes), il sentit à la place persister dans la partie interne de ses cuisses un relief d'humidité. En guise de sensation, c'était plutôt désagréable, poisseux/collant, comme s'il s'était pissé dessus pendant la nuit. Il prit un torchon et s'essuya. Il n'était pas encore habillé et n'avait aucune envie de se presser. Si ça se trouve, on serait en guerre le soir même, alors. À Moravska-Ostrava, de violents incidents avaient opposé les Sudètes de Henlein et des Slaves.

Cependant Lehmann n'avait pas tout à fait envie de classer le dossier Van Breda. Pas encore. Cette affaire l'intéressait un peu, comme une anecdote rigolote dans un livre ennuyeux. Même s'il sentait qu'elle n'allait pas le mener bien loin, lui donner de grands frissons, ou un avancement notable, qu'elle resterait un truc facile et secondaire auquel on se consacre de manière épisodique pour se changer les idées, il s'en occuperait. Bref, tout en buvant son café, debout dans la cuisine, encore à moitié nu, il décida deux choses. *Décider* est peut-être un bien grand mot dans cette situation, mais disons qu'il se dit à lui-même comme une bonne et saine résolution de début d'année : 1) qu'il allait tout de même suivre ce dossier, comme on surveille du coin de l'œil un enfant qui joue dans un parc tout en lisant un livre ou en conversant avec son voisin, selon le système bien rodé de l'attention marginale et 2) qu'il irait dans les jours qui viennent, puisqu'on avait déjà dépassé le milieu du mois, faire un tour chez cette brave mère Götzl pour, ces paroles lui venant spontanément à l'esprit sans la moindre autocensure, *se vider les couilles*. C'est alors qu'Ull, qui n'avait cessé de se trémousser en silence, s'oublia devant la porte.

Un jour où saint François marchait dans les rues de Rome, il avisa une troupe de pourceaux. Sans réfléchir, il se précipita vers eux et chercha à les enlacer. Il ne souhaitait pas seulement les étreindre à ce moment-là comme s'ils étaient de vieilles connaissances retrouvées en route, il se roula avec eux dans la fange. Il était là, couché par terre, couvert de boue et d'infamie, les yeux éclatant de vie, au milieu des verrats qui grognaient qu'on les laissât tranquilles. Et il était heureux. Heureux comme on ne l'est qu'une poignée de fois dans sa vie. Les Romains regardaient un peu surpris ce va-nu-pieds saisi de folie et hésitaient entre rire et réprobation. Lorsque les bêtes réussirent enfin à se dégager, l'Ombrien se releva, secoua sa bure et reprit son chemin. Il avait rendez-vous avec le pape. Quelques heures auparavant, celui-ci l'avait congédié de son palais avec ces mots que relata Roger de Wendover dans son *Flores Historiarum* : « Va, frère, chercher les porcs auxquels on doit te comparer plutôt que des hommes, roule-toi avec eux dans la fange et accomplis auprès d'eux si tu peux tes fonctions de prédicateur. On verra s'ils suivront ta règle. » Innocent III en avait assez de ces cohortes de déguenillés qui, sans avoir été consacrés par un serment, se posaient en gardiens de la bonne parole. Il avait vu croître ces dernières années une pléthore de mouvements pénitents qui, du Nord de l'Italie jusqu'aux Flandres, prétendaient réformer la sainte Église : Humiliés de Lombardie, Vaudois de Lyon et autres Pauvres réconciliés de Prim. Lui le pourfendeur des hérétiques et le réformateur de la curie était un peu las de recevoir, année après année, ces délégations de laïcs en haillons qui, pleins d'une exaltation sauvage, voulaient traduire le Livre en langue vulgaire et vivre la vie simple des premiers apôtres. Il percevait surtout dans leurs revendications une critique à peine voilée du clergé croupissant depuis trop longtemps dans le luxe, le pouvoir et la bonne chère. Car, derrière leurs innocentes prédications vantant la pauvreté, c'était bien de cela – la corruption, l'orgueil et la concupiscence – qu'il s'agissait.

Aussi, lorsque saint François et dix de ses frères, vêtus de leur tunique misérable retenue par une cordelette, parvinrent jusqu'à lui, il se montra plus que rétif à écouter leurs doléances. N'était-ce pas lui qui, quelques années auparavant, manifestant sa *plenitudo potestatis*, avait décrété la peine de mort pour tout insoumis, lui qui, encore, s'était occupé avec une poigne de fer des albigeois et des patarins ? Ce n'était pas le moment de lui échauffer les oreilles avec de nouvelles demandes de ribauds attisés par une fausse compréhension des Évangiles.

Comme les gens affluaient vers lui et souhaitaient suivre son exemple, le *Poverello* ne voulut pas les laisser sans direction. Toujours sur les routes, il ne pouvait œuvrer à la cohésion du tout. Afin de maintenir l'unité vivante de ses frères, il leur écrivit donc une règle. En peu de mots, elle définissait la formule de vie que devaient adopter les compagnons. Il fit un assemblage d'enseignements tirés du Nouveau Testament et y ajouta quelques préceptes de son cru. Cherchant en tout à plaire à l'Église, il décida de venir à Rome afin que le pape confirmât sa règle. Heureusement pour lui, l'évêque d'Assise, Guido, se trouvait déjà dans la Ville éternelle et l'aida dans ses démarches. Il appréciait les frères mineurs et leur dévotion. Il servit de messenger auprès de Jean de Saint-Paul, bénédictin versé dans l'ascétisme, qui leur obtint au bout de quelques jours une audience officielle. Mais le saint-père, pour les raisons que nous avons mentionnées, ne leur fit pas très bon accueil. Il se montra froid et distant. Il se méfiait depuis un certain temps de ces gueux qui s'enorgueillissaient d'interpréter le texte, faisaient des sermons dans la rue et parfois donnaient la communion. Même lorsque saint François revint de sa promenade romaine tout crotté, puant le porc et la bourbe, il ne changea pas d'avis. Pour la forme, il soumit celui qui passait pour le guide des frères mineurs à un interrogatoire théologique et le somma de se faire moine ou ermite. Il y avait plein de carrières utiles dans l'Église, et l'on manquait de vocations. Mais saint François maintint sa position et repoussa les avances. Il avait à l'esprit un projet plus original qui dérogeait aux formes connues de l'institution. Guido intervint pour dire tout le bien qu'il pensait de ses compagnons d'Ombrie qui réparaient les chapelles, s'occupaient des lépreux, aidaient à la vie paroissiale et montraient le plus grand respect envers l'ordre et la loi. Cette première entrevue s'acheva néanmoins par un échec. Le pape refusa de reconnaître la première règle de saint François et se retira dans ses quartiers pontificaux.

Mais le lendemain, à la grande joie des frères, la situation changea du tout au tout. Le pape approuva rapidement la règle et exhorta saint François à continuer sur le chemin de la dévotion en prêchant la parole de Dieu. Après les avoir tonsurés de ses propres mains, il

souhaita bonne chance à ceux qu'il considérait la veille encore comme une horde puante de miséreux qui surgissent à l'improviste sur la place du village pour haranguer la foule. Tous furent surpris par ce revirement soudain. Les frères se persuadèrent sur le chemin du retour que la ferveur du saint homme avait peu à peu conquis le cœur du pape. La première entrevue, disaient-ils, n'était qu'une épreuve. Il avait ainsi prouvé la profondeur de sa foi et l'intensité de son amour des créatures. La réalité était un peu différente. Pendant la nuit, Innocent III, qui était un homme plein d'assurance, peu sujet à la crainte et à l'irrésolution, juriste, organisateur, diplomate et guerrier, avait fait un rêve désagréable qui l'avait impressionné. Avec des images d'un réalisme saisissant, il avait vu sa basilique Saint-Jean-de-Latran chanceler dangereusement au-dessus de sa tête au point de menacer de s'écrouler, lorsqu'un homme chétif et sale fit irruption dans son songe et, arc-boutant toutes ses forces, redressa l'édifice. Il reconnut le pauvre hère venu d'Ombrie qu'il avait reçu tantôt en audience et envoyé se baigner dans l'auge des cochons.

Lorsqu'il ouvre les yeux ce matin-là, notre jeune franciscain met un certain temps à rejoindre le stade de ce que l'on nomme d'ordinaire la conscience. Il semble s'être égaré entre sommeil et veille, dans cette zone tampon qui n'a pas de nom dans notre langue. À sa décharge, il faut dire qu'il a passé une mauvaise nuit, de celles qui vous épuisent plus qu'une dure journée de labeur. L'échec du voyage à Francfort, la scène du pogrom, la disparition du chat, tout cela l'a empêché de trouver le sommeil. Mais ce qui, sans doute, explique la difficulté qu'il éprouve ce matin à reprendre ses esprits, c'est surtout le rêve pénible qu'il a fait au cœur de la nuit. En vérité, il ne sait même pas s'il s'agit vraiment d'un rêve. Peut-être était-ce un morceau de réalité brute jeté sans ménagement au milieu du songe ?

À un moment donné, couché sur le ventre, il a voulu changer de position. Comme cela se produit des dizaines de fois dans une nuit. Mais, cette fois-là, malgré ses tentatives répétées, il n'y est pas parvenu. Cela lui parut surprenant. Il était pourtant bien dans sa chambre et dans son lit, il sentait la présence de son corps comme une masse placide et symbiotique, et rien de ce qu'il vivait ne possédait cette coloration vague des manifestations oniriques. Aussi ne croyait-il pas rêver mais ressentir la réalité elle-même dans toute sa densité. Il refit ainsi un essai, mais il ne réussit toujours pas à bouger d'un pouce. C'est alors qu'il sentit s'exercer sur son dos comme une pression. Tandis qu'il faisait de vains efforts pour se retourner d'un côté ou de l'autre, la face collée contre l'oreiller, quelque chose en effet le plaquait contre le lit et le maintenait immobile. Ce n'était pas une force violente et agressive, une force qui vise à faire mal, mais elle n'en possédait pas moins une détermination inflexible. Le père belge ne comprenait pas vraiment ce qui se passait. Il était comme paralysé. Il n'avait ni bu ni mangé la veille de trucs bizarres qui auraient pu déranger son métabolisme. Et pour autant qu'il pût en juger cette nuit, toutes ses autres sensations paraissaient absolument normales. C'est

alors que, ressentant toujours cette pression invisible, son impuissance se changea en terreur. Il comprit tout à coup qu'un homme était assis sur son dos et l'empêchait de bouger. Cet homme ne disait rien, ne respirait pas. Lorsque le père belge restait lui-même calme, comme pour reprendre des forces ou faire mentalement le point sur ce qui lui arrivait, il semblait même absent. Mais dès qu'il tentait de bouger, ne serait-ce que le petit doigt, il ressentait de nouveau cette force résolue qui s'accomplissait à ses dépens. Le pire était que Van Breda n'avait pas vraiment l'impression de rêver. Il avait une conscience claire/distincte du bloc qui pesait sur ses vertèbres, de cette puissance tranquille qui s'animait dès qu'il essayait quelque chose. Il n'y avait là rien de fantastique, c'était terriblement cru et réaliste. Et puis, tout d'un coup, la pression se relâcha et Van Breda put enfin se retourner. Il se redressa aussitôt dans son lit et alluma la lampe de chevet, prêt à faire face à ce lutteur/farceur qui l'avait immobilisé pour son plaisir.

Mais il n'y avait bien entendu personne sur son lit. Il lui sembla que, au moment où il avait réussi à échapper à l'étreinte, il s'était réveillé en sursaut, mais il n'était pas sûr cependant que ce ne soit là qu'une nouvelle péripétie du rêve. Il se leva et inspecta sa chambre, non pas comme il l'avait fait quelques heures plus tôt à la recherche du chaton, mais avec la résolution furieuse de celui à qui on a joué un mauvais tour. Lorsqu'il se rendit compte qu'il était seul dans sa cellule, il regagna son lit. À peine rassuré, il demeura longtemps assis sur le bord, la tête entre les mains, la tenant comme un ballon de football que l'on s'apprête à dégager, comme si elle ne faisait plus partie de son corps mais qu'elle était devenue un objet absolument étranger.

Toute la journée, comme une sensation désagréable qui persiste dans le fond du gosier – goût de mazout ou de chou pourri – et que des bains successifs n'ont pas réussi à gommer, il conserve le souvenir de cet épisode troublant. À mille petites allusions, il ne cesse de se rappeler à lui, prêt à le plonger de nouveau dans son atmosphère de terreur réaliste. Sauf que l'« urgence de la situation » (il n'arrête pas d'entendre prononcer tout autour de lui cette formule) et son tempérament imperturbable l'obligent à en minimiser l'importance. La preuve ? Il n'a pas pris le temps, ne serait-ce que cinq minutes, d'en faire une interprétation même sauvage. Pourtant il lui aurait été facile de tirer de son contenu manifeste une ribambelle de contenus latents, en particulier *un* plus flagrant que d'autres sous son aspect faussement caché : l'enlèvement préoccupant de ses entreprises et la présence secrète d'un homme qui, dans les coulisses, faisait tout pour le faire échouer.

Van Breda, peu enclin à l'introspection, un comble pour un homme de foi doublé d'une phénoménologue, c'est-à-dire pour un homme qui

a mis plus haut que tout dans sa vie l'attitude de la contemplation, avait aujourd'hui d'autres chats à fouetter. Pendant sa nuit agitée, dans la demi-conscience nébuleuse qui jouait alors le rôle de compagnon de chambre, il avait en effet décidé d'évoquer sa situation au vicaire. Et non pas simplement pour le tenir au courant de ses démarches un peu spéciales que tous les autres frères connaissaient d'ailleurs et qui les étonnaient, lorsqu'ils ne les désapprouvaient pas à demi-mot. Car, experts depuis toujours en capitulation malgré les catastrophes et les injustices qui auraient dû les inciter à se bouger le cul, au moins une fois, aux âges des ténèbres les plus noires, à savoir aujourd'hui même, ceux-ci ne disaient rien, ne faisaient rien, ne pensaient rien. Ils PATIENTAIENT, ils se résignaient à leur triste sort et, faisant le dos rond, comptaient les points, à savoir les drames, les vitrines brisées, les familles anéanties, les vieillards molestés dans la rue, comme ils diraient, avec un ton neutre et objectif, « tiens ! il s'est mis à pleuvoir » sans avoir eu l'idée auparavant, ces idiots, alors que de nombreux signes météorologiques s'accumulaient pourtant autour d'eux, de prendre leur parapluie. Ils se levaient, faisaient leurs prières, allaient déjeuner en silence. Ils respectaient toutes les règles de l'ordre en place et y ajoutaient parfois une passion authentique, une espèce de chaleur douce/humaine qui faisait supporter les duretés de l'isolement. Ils s'achetaient de temps en temps une sucrerie ou un gadget, pour cajoler leur vague regret d'un renoncement aux plaisirs du monde, ils écoutaient un peu la radio pour se distraire, jetaient un œil curieux dans un magazine, ils parcouraient aussi les journaux sans tiquer de la tête ni lâcher à tout bout de champ des « hum hum » sceptiques, toujours sereins et impassibles. Bref ils ne voyaient rien. Étaient aveugles.

Van Breda n'était pas tout à fait de cette race qui a fait de la résignation un mode d'être continu, et c'est pourquoi, n'y tenant plus, il s'apprêtait à interpeller le vicaire. Il souhaitait rien de moins que le convaincre d'accueillir dans l'enceinte du couvent les manuscrits du maître qui y seraient plus à l'abri que dans la maison à demi abandonnée d'une vieille dame exposée aux bombes françaises et aux représailles antisémites. Toutefois il ne parvenait pas à trouver le courage d'aller lui parler. Ce n'est qu'en fin de matinée, n'ayant pas de nouvelles de la veuve Husserl, et prenant son courage à deux mains, qu'il se résolut à frapper à la porte du bureau.

La pièce est plutôt sombre, sans autre éclairage que la lueur du jour qui perce à travers un rideau de toile défraîchie. Dans cette pénombre, Van Breda s'avance à petits pas. Non pas parce qu'il entrerait avec timidité dans un espace sacré, mais parce qu'il a tout simplement l'impression de gêner. Il ne se sent pas à l'aise. Pourtant il sait ce qu'il a à faire. Encore cette obstination qui ne le quitte pas. Le bureau n'est

pas très grand ni très cossu. Les murs chaulés, qui présentent par endroits des irrégularités de teinte, sont sobrement décorés par des portraits de pères missionnaires. L'un en particulier, sur la droite, près du grand crucifix, rappelle à Van Breda l'effigie d'un des timbres qu'il collectionnait dans le Brabant, lorsque, enfant, il avait un peu de temps à lui, après les travaux de la ferme et les devoirs de l'école.

Dans un lavabo qui se trouve sur la gauche, le vicaire est en train de nettoyer des pinceaux. Sur ses lèvres pincées, passe un léger sourire. Il invite Van Breda à s'asseoir. « Pas de chichis entre nous, hein ? » Mais le père belge préfère rester debout. « Comme tu voudras. Que me vaut ta visite ? Tu veux déjà nous quitter ? » Alors qu'il s'apprête à lui répondre, Van Breda remarque une ombre dans le fond de la pièce, près d'un guéridon où est posé ce qui semble être un phonographe avec son immense pavillon floral. Une ombre bistre, sereine et intimidante. Une ombre immobile. Sans grands efforts, il reconnaît la silhouette massive de Felke, ses épaules larges, ses cheveux en bataille. Il a l'impression que ce dernier, assis dans son coin, n'a cessé depuis son entrée de le scruter de la tête aux pieds, comme s'il le voyait pour la première fois et cherchait à savoir qui il était. Dès que ce dernier s'aperçoit qu'il vient d'être repéré, il avance légèrement la tête hors de l'obscurité et l'incline en signe de salut.

Voilà donc la scène et les protagonistes : une vieille gravure gothique oubliée dans un grenier, avec des inscriptions ésotériques en latin qui grignotent de partout le dessin, à moins que ça ne soit des chiures de souris. Alors, sans plus tarder, Van Breda expose la situation, ses enjeux, ses encombres, fait un résumé de tous les éléments qui entrent ici en ligne de compte (la veuve Husserl, les sténogrammes, l'encouragement de Louvain, la crise des Sudètes, le feu qui va s'abattre et tout consumer) et, après une grande inspiration qui gonfle sa poitrine de manière presque douloureuse, lance tout à trac sa demande. S'ensuit une sorte de silence gêné. La balle est dans l'autre camp. Van Breda fixe un angle de la pièce où il n'y a rien. S'il pouvait se voir à ce moment-là, il trouverait qu'il ressemble à une personne sous hypnose. Figée dans une pose un peu trop raide, le regard vide et absent. Dehors un bruit se fait entendre, comme un corps qui chute au sol et résonne quelques secondes dans l'air, sans que le vicaire et Felke prêtent attention. Alors que le mitan du jour n'est pas encore atteint, l'obscurité devient presque totale à présent. Le vicaire allume une loupote au-dessus du lavabo et continue à plonger ses mains sous le jet du robinet. Il astique les poils des pinceaux en redoublant de vigueur. On dirait qu'il cherche à leur redonner leur pureté originelle. Un épais jus couleur lait d'amande douce dégouline le long de ses doigts et disparaît dans la bonde. Toujours caché dans son ombre, Felke est calme, lui d'ordinaire si agité. On a l'impression

qu'il tente de souffler discrètement au vicaire ce qu'il doit dire. Le vieux frère ne doit pas piger grand-chose à ces grandes gesticulations qu'on appelle l'histoire, les stratégies et les trahisons. Il a l'air complètement largué, à moins qu'il ne soit plus futé qu'on ne le pense.

Le vicaire vient de se racler la gorge. Ça y est, il va parler, il va parler et dire non, pense Van Breda sur le coup, et, patatras, il a vu juste : la conjoncture actuelle... les risques trop importants... les frères à défendre... la prison et les camps... bref, le jeu et la chandelle version octobre 38. Le vicaire essaie d'expliquer les raisons de son refus de la manière la plus posée qui soit, sans y adjoindre une nuance de regret ou de colère. Il a l'air surtout de quelqu'un qui essaie d'adopter les expressions les moins susceptibles de divulguer ce qu'il pense, ayant cet air neutre, et un peu ahuri, qu'on arbore malgré soi lorsqu'on passe maladroitement un portique électronique sous le regard soupçonneux des agents de sécurité. Mais il a beau avoir parlé à voix basse, avec un ton paisible/détaché, cela a sonné aussitôt aux oreilles de Van Breda comme un hurlement. Si son sens de la bienséance ne l'avait pas retenu, il se les aurait presque bouchées avec les paumes. Lorsque le vicaire a fini son allocution, concluant sur la nécessité du respect des lois et de la plus grande prudence (traduction polie du fait de *pisser dans son froc*), il pose ses pinceaux pas tout à fait propres sur le rebord du lavabo, s'essuie les mains au revers de sa robe et tend le bras droit d'un geste large, le même qu'il fait à l'office lorsqu'il invite les autres frères à quitter *illico* la chapelle et à reprendre leurs services au plus vite. L'entretien est clos. Cela a duré à peine dix minutes. Dix minutes qui ont semblé au père belge une éternité de nuit, de glace et de feu.

Personne n'a plus le temps aujourd'hui de se réjouir des *zolis zoziaux* qui chantent au faîte d'un arbre, d'un reflet ambré sur une chevelure, d'un arôme délicat qui embaume un coin de rue. Tout le monde dissimule son angoisse sous un affairement continu. C'est donc au pas de course, en évitant de grosses flaques (un orage s'est abattu sur la ville en début d'après-midi), que Van Breda arrive chez Mme Husserl. Dès qu'il a reçu son message, il s'est précipité dare-dare vers le numéro 6 de la *Schöneckstraße*. C'est mieux ainsi. Il n'a pas eu trop le temps de broyer du noir, seul dans sa cellule, après son entretien raté avec le vicaire. Tout va très vite, trop sans doute, et l'aspire dans un tournoiement auquel il n'est pas habitué, mais qui n'est pas pour lui déplaire. Il est déjà sur le pas de porte, le doigt tendu vers la sonnette, l'air mi-grave mi-intrigué. Quel est ce nouvel élément que Malvina a mentionné dans son dernier télégramme ? Il va le savoir dans quelques instants, le temps que Frau Näpple lui ouvre la porte, le salue poliment et le conduise dans le salon.

Comme dans tous les bons films noirs, l'intérêt de l'histoire tient aussi à la qualité des seconds rôles. Voire des troisièmes, ceux qui n'ont droit le plus souvent qu'à une unique scène, parfois à une seule réplique dans une cage d'escalier ou devant un comptoir entre deux plans larges, et dont on se souvient longtemps après, peut-être même plus que des personnages principaux tombés dans l'oubli. Entre donc ici en piste, sous une percussion de cymbales à effriter le plafond en plâtre, la bénédictine Adelgundis Jaegerschmid, quarante-trois ans, sœur et philosophe, une de plus (la phénoménologie plaît aux femmes). Elle a rencontré Husserl au début des années trente grâce à son amie Edith Stein. Peu à peu, elle s'est liée d'amitié avec toute la famille, surtout lorsque celle-ci a subi, après 33, déboires et vexations quotidiens. C'est l'une des rares personnes à lui être restées fidèles et à ne pas avoir soudainement oublié le chemin de sa résidence. Lorsqu'il est tombé malade, c'est même elle qui s'est occupée du vieux

philosophe de plus en plus isolé. Elle prenait soin de lui, vérifiait son traitement, remontait le coussin dans son dos, lui apportait ses journaux, lui faisait la lecture (Fichte, Aldous Huxley, Thomas Mann, Agatha Christie) et, lorsqu'il n'était pas trop fatigué, en profitait pour lui poser des questions sur son œuvre. Au début des années quatre-vingt, elle a écrit pour une revue chrétienne un article émouvant dans lequel elle décrit, avec un certain talent, les derniers mois de la vie de Husserl, leurs conversations savantes/amicales au sujet de l'histoire, de Dieu et de la raison, cette façon particulière qu'il avait de chercher, même affaibli par la maladie, l'argument le plus déterminant, de ne pas se payer de mots.

C'est donc elle, Adelgundis Jaegerschmid, qui, au moment où Malvina fait les présentations, s'avance dans le salon et lui tend une main blanche et ferme. Sous sa coiffe noire, dans un ovale parfait, des traits de paysanne un peu slave, un peu mystique, ressortent : front large, pommettes hautes et saillantes, lèvres charnues. Elle possède le visage d'une femme, pense aussitôt Van Breda, qui, à l'adolescence, est tombée follement amoureuse d'un garçon et qui, après son décès dans un accident, tente depuis de cacher sa peine sous un masque d'engouement. Mais ce qui impressionne toujours Van Breda chez les bonnes sœurs, c'est l'éclat singulier de leur regard. Celui d'Adelgundis ne déroge pas à la règle : bleu, profond, intense, intelligent, avec des bâtonnets d'ironie qui scintillent. Elle lui plaît aussitôt. Il ne sera pas déçu.

Frau Näpple, qui a flairé la bonne occasion, a fait un gâteau aux pommes et à la cannelle. Une recette maison, annonce-t-elle avec une fierté feinte. Tout le monde s'installe dans les fauteuils dont on a retiré les housses, une petite assiette en faïence bleue à la main – Krebs qui vient d'arriver, Fink toujours aussi réservé et Van Breda. On ouvre une bouteille de mousseux. Le bouchon gicle sous la table. On plaisante un peu. On est à la fois fébrile et excité comme avant un concert. Il se passe assurément quelque chose. Mme Husserl, qui est restée debout, réclame un peu d'attention et, lorsqu'elle l'obtient, donne aussitôt la parole à sœur Adelgundis. Elle va vous faire part de sa *proposition*. Alors celle-ci, sans être le moins du monde intimidée, se lance : « Voilà, commence-t-elle à dire de sa petite voix fluette et quasi enfantine, c'est très simple, le couvent de Lioba auquel j'appartiens possède une résidence secondaire à Constance. Il faut savoir que cette ville se trouve juste à la frontière germano-suisse, à deux cents kilomètres d'ici. Nos sœurs sont depuis plusieurs années engagées dans diverses œuvres de charité qui les conduisent à traverser plusieurs fois par semaine cette frontière qui n'est distante de la résidence que de cent mètres. Les gardes les connaissent bien et les laissent passer sans faire de grosses difficultés. Nous pourrions donc dans un premier

temps déposer les manuscrits dans la résidence de Constance, puis, peu à peu, par des *acheminements discrets*, les mettre en lieu sûr en Suisse. Nous y avons des amis qui seraient prêts à les stocker. La mère abbesse a donné son accord, à la seule condition que nos sœurs elles-mêmes acceptent de prendre ce risque. Mais je suis sûre qu'elles n'hésiteront pas à nous aider. Je les connais, elles ne portent pas dans leur cœur ces nazis et ont souvent eu l'occasion ces dernières années de se plaindre de leurs violences envers les juifs et les chrétiens. »

Tout cela est dit d'un ton calme, aux antipodes de toute rhétorique, comme un compte-rendu factuel de la situation. Sœur Adelgundis a fini son exposé, elle se tait à présent, impatiente de connaître l'avis du trio d'hommes qui lui fait face et dont elle guette la réaction. À côté d'elle, Mme Husserl semble contente, comme si elle trouvait cette solution formidable mais n'osait pas trop le clamer. Depuis le début de la réunion, elle conserve sur le visage ce genre de sourire doux et sans objet qu'arbore une speakerine à la fin d'une séquence de présentation, lorsqu'elle ne sait pas si elle est encore à l'antenne. En tout cas, après l'échec de Francfort, elle reprend vie. Elle regarde fixement le père Van Breda comme si elle souhaitait lui transmettre un peu de son enthousiasme renaissant. Elle voudrait tant qu'il y croie comme elle.

Malheureusement, ce dernier n'est pas si enthousiaste. Premier à parler, il le dit tout de suite de manière directe, sans vouloir froisser personne. Si le transfert des manuscrits dans la résidence de Constance lui semble être une bonne chose – ils seront toujours plus en sécurité là-bas, loin de la France –, il est beaucoup plus réservé sur le passage de la frontière suisse. Ce n'est pas tant l'éventuel manque de sang-froid des sœurs de Lioba qui l'ennuie, sur ce plan-là il n'a aucune inquiétude, tant il sait qu'elles feront preuve d'astuce et de courage, mais la tension qui règne depuis plusieurs semaines dans le pays et qui peut conduire à la fermeture à tout moment de la frontière. Il évoque encore la possibilité de l'ambassade de Belgique à Berlin qui lui semble être une possibilité plus sûre. S'ensuit une discussion vive qui soupèse le pour et le contre, qui imagine différents cas de figure et leurs conséquences dramatiques. « De toute façon, affirme le banquier Krebs, avec le ton coupant de celui qui est habitué à clore les débats dans une réunion, nous n'avons plus le temps, la situation est si désespérée et la guerre imminente qu'il faut jouer n'importe quelle carte. Et la carte Constance ne me paraît pas si nulle. C'est un risque à courir, *comme au poker* », ajoute-t-il.

Van Breda, qui cherche une occasion de se racheter depuis l'épisode du consulat, se range finalement à l'avis du groupe et se propose, pour montrer sa bonne foi, d'accompagner sœur Adelgundis à Constance. C'est entendu alors, affaire conclue, en-avant-vant, on se crache

symboliquement dans la paume des mains, le père et la sœur iront ensemble dès demain à Constance. Fink, qui se libère peu à peu de la tension intérieure qui l'accable depuis plusieurs semaines, se laisse aller à une blague sur ce voyage de noces husserliennes. Tout le monde sourit. Il y a donc, dans ce monde plongé dans la nuit et la solitude, encore une lueur d'espoir, quelque chose de lumineux et de vibrant qui vous fait tenir bon à l'intérieur et vous empêche d'escalader le garde-corps et de vous jeter dans le vide en gardant les yeux grands ouverts.

Mais pas trop le temps de se réjouir non plus. Le premier train part demain matin et il faut entasser cent kilos de sténogrammes dans les trois valises qui sont dans le bureau. C'est Krebs qui les a achetées la veille dans le centre. Il a pris le dernier modèle de chez Weisstraub, celui avec de gros fermoirs, des angles renforcés par des plaques de métal et des compartiments intérieurs très pratiques. Il ne faudrait pas que les manuscrits se répandent sur un quai de gare ou sur un trottoir en pleine journée. On ne sait comment les gens, et surtout les policiers, réagiraient devant ces étranges gribouillis. Peut-être de manière encore plus hostile que face à un criminel pris en flagrant délit ou à une forme extraterrestre en train d'engloutir une tête humaine ?

Tandis que sœur Adelgundis est partie à la gare acheter les billets de train, Fink et Van Breda s'occupent de transférer les manuscrits dans les valises. Ils les manipulent avec précaution, empreints de cette sorte de respect que l'on réserve d'ordinaire à des reliques sacrées. Fink essaie de suivre autant que faire se peut l'ordre de classement. Van Breda l'aide à les entasser dans les divers compartiments. De temps en temps, il jette un coup d'œil à l'intérieur d'une chemise. C'est émouvant de savoir que Husserl a tracé ces lignes et ces points pendant plus de cinquante ans, des milliers de pages de réflexions ardues et serrées, à rebours des paroles communes, des formules toutes faites. Qui vit encore comme cela ? Une existence entière consacrée à la pensée la plus pure, la plus exigeante, une sorte de sacerdoce laïc de la vérité. Qui sait ? Peut-être y a-t-il dans ces sténogrammes à l'apparence barbare des révélations inouïes qui vont bouleverser le paysage de la philosophie dans la seconde partie du siècle ? Des fulgurances qui mettront des centaines d'année à être comprises ? Tout en disposant avec soin les dossiers dans les valises sans trop laisser de jeu entre eux, pour que la masse ne se disperse pas sous les chocs, Van Breda éprouve le désir de lire ces heures d'annotations sur le temps, le corps, la passivité, l'histoire, la réduction, l'ego et l'autre, de s'y plonger comme dans le premier bain de l'été en quête d'idées neuves et surprenantes, d'un enseignement ésotérique réservé aux seuls initiés, à savoir ceux qui savent déchiffrer

la méthode Gabelsberger.

Fink lui-même est ému à la pensée que ces sténogrammes privés, qu'il connaît si bien depuis plus de dix ans et dont il a déjà retranscrit des morceaux entiers sans compter sa peine et son temps, vont, pour la première fois de leur existence, quitter Fribourg-en-Brisgau. Une sorte d'exil loin du pays natal, à la recherche d'une nouvelle maison qui saura les accueillir et les protéger. Car si la pensée possède quelque chose d'immatériel, qu'elle circule sans entrave de support en support, virevoltant comme le vent, sans cesse affranchie des contingences corporelles, qu'elle possède un don d'ubiquité en se répandant au même moment dans le monde entier à la rencontre d'autres esprits, elle a néanmoins pour origine une page, un stylo, une main lourde ou légère, inspirée ou laborieuse, qui trace fébrilement sous la dictée d'une nécessité intérieure des phrases qui deviendront ensuite des êtres autonomes et universels. Elle conserve ainsi toujours quelque chose du lieu qui l'a vue naître, une odeur particulière, une condensation de lumières et de sons, un timbre bien à elle, un ancrage dans un sol.

FEWA wäscht neutral. La formule stagne en capitales gigantesques devant le café. Puis elle se met à bouger d'un chouïa et, peu à peu, avance au rythme pépère du bus à impériale qui vient de redémarrer dans une explosion sourde de gaz à combustion. Le trafic est ce soir-là étrangement dense. Ça bouchonne à tous les coins de rue. « Avance, connard ! Tu retardes tout le monde. C'est ça, tonton, parles-en à Heydrich ! », et autres élégances urbaines. Des centaines de vélos nerveux cherchent à se faufiler à coups de sonnette entre des camions à benne remplis d'uniformes nazis qui agitent des drapeaux et brament des slogans. Bref, une grande effervescence a envahi les rues. Comme si on avait passé des consignes.

Bien rarement, ici et là, quelques bulles de silence tentent de s'infiltrer. Par exemple en haut d'une maison à colombages. Mais sans résultat. Un policier tout de blanc vêtu qui s'échine à faire la circulation est lui-même sur le point de craquer. Détails : ses bras font des loopings, il rougit et braille. On le sent à bout de nerfs. Manquerait plus qu'il sorte au beau milieu de la chaussée son 7 mm flambant neuf et arrose l'assistance façon *sabrage de champagne pour grandes occasions*. Ça ferait désordre le lendemain dans les pages de la *Freiburger Zeitung*, d'ordinaire dévolues aux bonnes nouvelles et à l'aryanisation forcée. En même temps, y a pas trop de risques, vu que la censure filtre tout ce qui s'avère incompatible avec le teint frais et enjoué de la propagande. Mais bon, on peut toujours rêver.

Diti semble observer ce bordel avec un air paisible. Comme s'il avait oublié que tout cela est dû aux préparatifs psychologiques de l'entrée en guerre. Voir la bonne société badoise perdre ainsi son sens de l'ordre et de la réserve, et pressentir le beau merdier qui va arriver, *cela* – il a presque honte de se l'avouer – le réjouit un peu. Il n'en manque pas une miette et se régale de la vue de ces femmes élégantes qui ne savent trop quoi penser de tout ce bazar et baissent la tête en guise de système de défense. On entend même – chose rarissime dans

cette ville – des klaxons qui bougonnent. *Schade !* À moins que ces imbéciles ne fêtent déjà les futures victoires du Reich millénaire sur les démocraties décadentes et mercantiles ?

Pour le moment, disons sept heures moins le quart, les terrasses sont pleines et animées. L'effet *fraîcheur de fin de journée*. Les serveurs s'activent, les verres tintinnabulent sur les plateaux. La gent travailleuse fait une pause avant les occupations domestiques du soir. Sur le trottoir d'en face, deux jeunes du NSDAP à l'air cool distribuent des tracts. Ils sont calmes dans la ferveur générale. Ils tendent poliment leurs prospectus aux passants, qui, la plupart du temps, les harponnent sans hésiter, singeant l'intérêt (« Ah de quoi s'agit-il ? De nos amis du *sudetendeutsche Partei* et des mines de lignite ? Bien sûr, mon garçon, avec plaisir, donne-moi ça et fissa »), et ne se formalisent pas lorsque quelqu'un s'y refuse.

« Qu'est-ce qu'ils ont tous à tendre le collet pour recevoir leur joug ? » s'exclame soudainement *Diti*, calé sur son fauteuil roulant. Il n'y tient plus. Alors que le bourdonnement de la ville continue de se répandre, il s'exprime avec une certaine colère en gesticulant et postillonnant, comme s'il voulait gagner la guerre du bruit. Habituellement, il réserve ses critiques les plus explicites à un cercle restreint de fidèles considérant les choses à peu près comme lui (les « amis du kiosque » – appellation non officielle), mais là il se lâche en public. Un feu roulant. Énervé, le *Diti* ! Tout y passe : l'abêtissement des masses, le despotisme du parti, la guerre qui couve, la clique de Berlin, avec une mention spéciale pour le sieur Goering, grosse outre bouffie de merde – *pardon mon père* – qui trafique des œuvres d'art et court tel un porc lubrique (en a-t-on connu d'un autre genre ?) derrière les actrices un peu gourdes et surtout blondasses. Cependant personne ne paraît réagir autour de lui. Dans le tumulte, ses paroles s'avèrent inaudibles. Il a beau hausser le ton, comme s'il était un peu pompette, on ne fait pas attention à ce qu'il dit. À moins que son handicap ne le protège. D'ailleurs, ni son frère ni le père Van Breda n'interviennent. On a l'impression que l'ambiance un peu spéciale du jour autorise toutes les audaces, même les plus anti-conformes.

Il se peut que *Diti* pressente que son infirmité ne le protégera pas longtemps des repréailles et que, avant d'être jeté dans un fourgon et piqué comme un chien errant, il joue pour ainsi dire son va-tout. Car il a bien conscience que les gens *comme lui* – pas besoin de faire un dessin – ne constituent pas une publicité vivante pour la race pure et *la belle bête blonde*. Vous me direz : le moustachu avec son impuissance chronique et ses problèmes intestinaux non plus. Sans parler de Goebbels et de son pied bot. Et que dire des deux millions et demi d'estropiés qui claudiquent depuis la Grande Guerre ? C'est vrai, et personne n'est vraiment dupe du Triomphe de la Volonté mené au son

des tambours par une bande de bras cassés et de plaisantins pas drôles. Mais *Diti* n'a que faire des comparaisons. Sa forme de vie en vaut bien une autre. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne veut pas assumer le rôle de miroir déformant de la société et sait de toute manière que son destin est déjà scellé. Aussi est-ce sans crainte qu'il s'attend à chaque instant à subir le sort médicalisé des *Untermenschen*. La « vie indigne de vivre », qu'ils la nomment. Ça sonne bien à une oreille moderne. Comme *Euthanasie*. On dirait le prénom orthodoxe d'une vieille tante d'origine grecque. Tout le charme hygiénique des seringues. En tout cas, ce que la dynamite n'a pas fini, l'idéologie se chargera de l'achever. Elle sait s'y prendre, croyez-moi. Elle dézingue à tout-va dans cette première partie du XX^e siècle. Sur tous les fronts. Dans un monde sans dieux, le coupable ne peut plus être que l'homme lui-même. Alors, comme le serpent de Schopenhauer, il se dévore lui-même.

Au fond, c'est cette certitude qui ne le lâche plus une seconde d'être le prochain sur la liste qui confère du cran à *Diti*. Après tout, le courage n'exige pas un corps sain et fort, cent pompes au soleil de Bavière et vingt tractions d'affilée à la barre. Ça, c'est bon pour le service du travail et les actualités d'endoctrinement. Non, le courage n'a rien à voir avec ça, la vigueur et les muscles, la sueur au goût de sel et les veines qui saillent, mais tout avec la *persévérance*. Car quand t'as plus les chocottes face à la mort, que tu ne trembles pas comme une feuille devant la lame et la botte, que tu places plus haut que ta vie une conviction bien nouée dans tes tripes, eh bien, mon gars, comme l'a affirmé *expressis verbis* le sieur Hegel un siècle plus tôt, t'es enfin mûr pour sortir la tête haute du rang gris des esclaves et foutre devant tout le monde une belle raclée au *Meister*. Ou, à tout le moins, t'exprimer librement à la terrasse d'un café en septembre 38 entouré de soutiens impudents du régime.

Depuis quelques minutes, la conversation s'est resserrée autour de la tablee. Il n'est plus question de Henlein, d'annexion, de Moravie. *Diti* s'est lui-même adouci et ne jette plus ses imprécations à l'encan. L'effort qu'il a fourni à cette occasion ne semble pas l'avoir fatigué. Son visage est serein, ses traits sont doux. De loin, on le prendrait pour un gentil bambin qui écoute des grandes personnes. Il est calé contre son fauteuil et sourit. Il a presque oublié la fureur qui l'a saisi il y a quelques minutes, et qui pourrait lui coûter cher. En vérité, on ne dirait plus le même homme. De temps en temps, il saisit son Coca-Cola entre ses deux atrophies et lampe une gorgée. Il ne fait pas attention aux gens qui, le voyant faire, s'étonnent de sa prouesse ou peut-être s'en effraient. Depuis le temps, il s'est accoutumé au regard des autres. Il en joue parfois et s'amuse à exagérer sa singularité pour livrer à l'humanité des leçons gratuites de philosophie. Il ne lui déplaît pas de

donner à l'occasion dans le numéro de foire. C'est si facile de retourner le stigmate en privilège. Les gens sont si avides de monstrueux. Ça les rassure sur leur propre normalité.

De son côté, Van Breda parle de choses et d'autres, retarde le moment de son annonce. Le solennel, c'est pas trop son truc à lui non plus, encore moins les grandes effusions sentimentales. Même lorsqu'il s'adresse à Dieu dans l'intimité d'une chambre ou de sa conscience, il se laisse rarement envahir par un courant chaud et passionnel. Pas le genre de la maison, la fièvre affective, l'empathie mystique. Il fait plutôt dans la sobriété flamande. *Parcimonie et Tempérance*, comme l'auguste devise d'un vieux blason familial.

Ce n'est que lorsque, au bout d'une heure et demie, alerté par le crépuscule qui tombe d'un coup, Hans-Peter commence à employer le style de formules qui stipulent la fin de la conversation et recule sa chaise de la table pour s'apprêter à se lever que, pris de court, Van Breda lâche le morceau. « Je pars demain et je ne sais si je reviendrai un jour. Je voulais vous saluer une dernière fois. Vous dire le plaisir que j'ai eu de faire votre connaissance. » Voilà, fin du discours. Le père ne veut pas trop en rajouter. Son vœu est que chacun s'en aille au plus vite et que l'on écourte les adieux. Tous les trois demeurent un instant silencieux.

« À qui l'addition ? demande le serveur.

– Pour moi, pour moi », s'exclame aussitôt Van Breda qui sort un billet de sa poche.

Lorsque le garçon lui rapporte la monnaie, les frères Prinz sont déjà partis, l'un poussant l'autre. Van Breda croit apercevoir au-dessus de la foule le bon chiffre dans la case et se met à marcher plus vite. Dans le tramway, il ressent sur tout le corps une étrange sensation de froid. Il remonte sa veste, se blottit au creux du siège. Le gel persiste. Il frissonne. L'engin s'éloigne du centre-ville et de son brouhaha, emportant avec lui ses dents qui grincent dans la nuit et les étincelles qu'il arrache aux câbles. Il s'enfonce à présent dans le mou des artères plus sombres, où ne pavoient plus à tous les balcons ces maudites bannières. Seule une immense affiche ILS DISENT TOUS OUI parade à un carrefour. Elle n'en est que plus pathétique. La plupart des autres voyageurs sont déjà descendus. Van Breda se trouve parmi les derniers. Le mauvais éclairage ne lui permet pas de les compter. Il pourrait les confondre avec des ombres. Tant pis, il va penser à autre chose. Au chat qui s'est fait la malle, aux sœurs de Lioba. Tout autour de lui, c'est l'obscurité et la solitude emmêlées qui glissent à 35 km/h. L'avertisseur retentit deux fois lorsqu'on approche d'une station ou qu'on la quitte. Van Breda songe un instant à ces riverains qui doivent entendre tinter ce gong à longueur de journée à en devenir dingues. Sans vraiment compatir. Juste comme ça, pour meubler le temps. La

vitre renvoie avec peine le reflet de son visage penché sur le côté. Il y jette un coup d'œil comme pour s'assurer qu'il est encore bien là, qu'il n'est pas devenu un fantôme dans cette irréalité, puis il s'abandonne de nouveau au vague. La voiture quasi déserte sent la pâte à mâcher, à moins que ce ne soit la paraffine. Il ne sait même plus à quel arrêt il doit descendre. Il se sent un peu perdu. C'est con à dire, mais il lui semble que seuls les départs peuvent engendrer de telles impressions.

Neuf heures pétantes ! Frais et dispos comme un gardon. Rasé, peigné, un tricot de peau propre, l'esprit clair et dégagé comme le temps ce matin-là. Il se prendrait presque à espérer une issue heureuse. Le train part dans moins de vingt minutes. Il a encore le temps de s'en griller une. Fink est venu les aider à porter les valises. Trois mastodontes encombrants assez peu discrets. Sa blague de la veille n'était pas si extravagante. Van Breda et Jaegerschmid auraient peut-être dû se déguiser en couple pour moins attirer l'attention. Car, là, il faut bien l'avouer, le père, la bonne sœur et leur chargement imposant, ça transpire le trafic suspect à plein nez. Une réimpression géante du *Mit brennender Sorge* ?

Sur les quais, heureusement, tout le monde s'occupe de ses affaires sans se soucier de ce qui se passe autour. *L'inattention civile*, qu'ils appelleront ça quelques années plus tard dans les cours de socio, l'art de se désintéresser des autres, autrement dit de les laisser peinarde. Faut dire que c'est tout autour l'effervescence coutumière des départs imminents : porteurs qui s'agitent et jurent (« Oh p'tain Max, fais gaffe où tu vas ! »), derniers passagers qui se mettent à accélérer le pas (un ou deux qui courent en tenant leur chapeau sur la tête alors qu'il aurait été plus simple de le porter à la main), employés de gare qui observent tout cela d'un œil blasé d'habitué. Et puis, sans doute, dissimulés ici ou là, quelques agents de la Gestapo : un badaud mal fagoté lisant le journal, un brave type venu saluer madame qui part pour quelques jours de repos chez belle-maman, tiens et pourquoi pas aussi ce porteur qui n'en branle pas une depuis plus de vingt minutes mais, accoudé à un tas de bagages, examine tout le monde d'un œil curieux. Pas besoin d'une grande imagination de leur part. Himmler leur a imprimé un guide *ad hoc* du camouflage, *L'Art d'apparaître comme tout le monde*, avec des conseils pratiques aux petits oignons (comment sourire, parler, se tenir, marcher, observer *incognito* dans l'espace public, bref faire semblant) et des photos d'illustration, en

couleur s'il vous plaît, très *Nouvelle Objectivité* (le plombier à moustache avec sa sacoche en bandoulière et sa casquette bleu atelier, l'agent des postes bedonnant avec lequel on a envie de bavarder sur le pas de porte tout en regardant ses bretelles fantaisie où des trolls exécutent des acrobaties, le VRP en costume gris bon marché, aussi prévisible que les produits de basse qualité qu'il est censé refourguer à la ménagère, et même le faux touriste avec son air bête d'étonnement industriel et son Rolleiflex qui pendouille au cou), sans doute le livre le plus important du siècle, loin devant *Ulysse* et *Malone meurt*.

Le sifflet retentit. Van Breda et Jaegerschmid s'installent à leur place, après avoir déposé les valises dans le grand rangement près des toilettes. Le compartiment sent le vieux cuir. Derrière la vitre, le monde a retrouvé un aspect inoffensif. Pour un peu, on croirait que tout est normal, charmant et pacifique, que la moitié de l'Europe n'est pas aux bottes des fascistes et que la guerre ne va pas être déclarée. Ces moments de calme sont presque plus flippants que les tempêtes qu'ils annoncent. On y ressent une certaine honte à être encore protégé de l'horreur à venir.

Dans un grincement aigu, le train s'ébranle tout d'un coup. Des gerbes d'étincelles jaillissent des essieux comme d'un fer à souder. Fink a disparu. Van Breda le cherche des yeux sur le quai à présent désert et ne parvient pas à le débusquer. Il est déçu, il aurait voulu le saluer une dernière fois. Peut-être ne se reverront-ils plus ? Qui sait ? Les fils ténus du destin, le futur contingent impossible à prédire. Peu importe après tout, il est seul à présent avec sa mission. Seul ? Pas tout à fait. Soeur Adelgundis est assise juste en face de lui, près de la fenêtre. Elle regarde le paysage alentour s'ébrouer lentement. Son visage aux traits eurasiens transpire une détermination impassible. Son teint clair accentue la rondeur de son visage. Il est malaisé de lui donner un âge. Elle tient entre ses mains un gros livre relié.

Cela fait plus d'une heure qu'ils ont quitté Fribourg-en-Brisgau. La chaleur se fait déjà sentir. Décidément cet été n'en finira jamais. Leur compartiment est vide, à l'exception d'un homme à la figure en lame de couteau qui, à peine le train parti, s'est assoupi sur un coin de banquette.

Herman et Adelgundis se taisent à présent. Depuis le départ, ils n'ont cessé de parler, elle, surtout, qui, à la demande du père belge, ne s'est pas fait prier pour évoquer les années qu'elle a passées près de Husserl. Sans trop entrer dans les détails. On ne sait jamais, l'homme assoupi est peut-être un indic qui fait semblant de dormir. Elle n'a donc pas parlé de ses origines juives, des interdictions de se rendre à l'université. Elle a surtout insisté sur sa force de caractère, la singularité de son travail. Même âgé et malade, il ne cessait de chercher de nouvelles pistes, de creuser de nouveaux sillons. Il était

comme un jeune homme toujours avide de connaissances. Car il n'y avait rien pour lui qui comptait plus que la vérité. Il y avait consacré sa vie et son temps. Elle était sa seule passion. Après lui, a-t-elle dit avec une intonation un peu méprisante, alors que l'on dépassait des hauts-fourneaux d'où s'élevaient des flammes rouge et orange qui semblaient embraser le ciel plat et atone, il n'y aura plus que des littérateurs, de beaux esprits qui écriront des fadaises. Puis elle s'est tue. Elle a rouvert son livre et s'est plongée dans sa lecture. La conversation était manifestement terminée.

À présent, le balancement et le fracas du train bercent Van Breda. Il n'a pas pour autant envie de dormir. Il se laisse juste envahir par cette sensation de mollesse qui précède le sommeil et l'empêche en même temps. L'énergie matinale l'a déjà quitté. D'un œil rêveur, il regarde défiler, sous une légère brume de chaleur, les paysages comme les toiles d'un diorama dans un palais forain : les prés d'un vert atroce (le vert *terrain de golf*) et les villages dociles aux toitures colorées, les poteaux électriques bien alignés qui scandent l'espace, les vaches grasses et soumises qui paissent tranquillement. Un vrai décor illustrant la vie nue et résignée, la vie qui n'est que vie, reproduction aveugle de l'organisme, cycle absurde de la répétition. Il sent à cette vue qui l'afflige la pression des derniers jours se relâcher néanmoins, quitter son corps. Comme si tout cela ne le concernait plus vraiment. Il reconnaît cette sensation de sérénité fatiguée, c'est celle qu'il ressentait le soir, il y a longtemps, après les travaux de la ferme, une lassitude douce, enveloppante, qui supprimait tel un baume magique toute conscience et faisait du bien. Il s'effondrait alors de bonheur dans son lit bancal et regardait le plafond sans penser à rien. Avec le même abandon retrouvé, il penche légèrement sa tête vers la vitre jusqu'à sentir sa surface fraîche et un peu collante plaquée contre sa tempe. Il aperçoit son visage de biais qui le regarde d'un air vide, comme incrusté dans le paysage lui-même, semblable à une effigie ancienne ou peut-être à un avis de recherche. Pour un peu, il se demanderait ce qu'il fait là, si loin de chez lui et de son travail de thèse.

C'est alors qu'il se souvient des derniers mots que Husserl a prononcés avant de mourir, ces *ultima verba* étranges que Fink lui a finalement rapportés au cours d'une promenade. Quelle est *cette chose merveilleuse* qu'il a vue ? Cette chose qui l'obligeait à tout recommencer à zéro. À tout reprendre depuis le début. Il aimerait le savoir. Peut-être le découvrira-t-il lorsqu'il aura l'occasion d'éplucher les centaines de manuscrits qu'il transporte. Rien n'est moins sûr. Ce n'est pas demain la veille qu'il va pouvoir s'y mettre. Cela semble un travail si vaste, si colossal, comme construire tout seul, sans aucune aide, une ville en pleine jungle.

Van Breda est perdu dans cette rêverie lorsque le train se met à ralentir tout d'un coup, puis à s'immobiliser sur la voie. Adelgundis pose son livre sur la banquette et regarde par la fenêtre. On se trouve en plein campagne. Au loin, on devine les toits sombres d'un hameau, la courbe d'une colline. Van Breda remarque trois hommes qui marchent le long de la voie. Ils ne portent pas l'uniforme de la compagnie ferroviaire. Ils passent sous sa fenêtre à la queue leu leu. Puis disparaissent. L'arrêt dure un certain temps. « Que s'est-il passé ? Pourquoi on s'est arrêté ? » Dans le couloir, des gens piaillent/gigotent comme dans une basse-cour. Van Breda les reconnaît. Ce sont les croque-morts qu'il a croisés plus tôt sur le quai. Une bande de gais lurons qui s'en vont à une convention en Suisse. *Oh mein Gott !* Ils trouvent le temps long, s'impatientent, fulminent et rient en même temps.

Immobile sur la voie, le wagon absorbe la chaleur. À l'intérieur, la température monte lentement. Les gens ouvrent les fenêtres à la recherche d'un peu d'air. Puis, sans annonce, le train repart aussi sec dans un crissement si assourdissant qu'il ranime l'homme assoupi dans le compartiment. Il ouvre les yeux, se demande ce qu'il fait là, prend un air éberlué (oui, é-ber-lué !), celui qu'on affiche quand on est réveillé en sursaut en plein milieu de la nuit par un spot publicitaire tonitruant après s'être endormi devant la télévision. Ça y est, il se rappelle : train pour Constance, wagon numéro 5, le père et la bonne sœur. *Alles gut !* Et, sans un mot, replonge dans son sommeil. Van Breda envierait presque cette capacité de se soustraire au monde en un claquement de doigts. Il aimerait tant parfois, lui aussi, ne plus lui appartenir, vivre dans son propre espace de pensée, seul à l'abri des périls. Le train a rapidement repris sa vitesse normale, celle qui arrache aux masses d'air ébranlées un son sourd et sifflant à la fois.

Van Breda ramasse à côté de lui le journal qu'il a acheté à la gare (pas eu le temps ce matin de passer au kiosque). Mais, à peine essaie-t-il de lire un article (*Augmentation spectaculaire de la production d'acier lors du dernier trimestre*), que les lignes se mettent à bouger et se mélanger en un désordre sans nom. Ce ne sont pas les cahots du train qui en sont la raison, simplement son manque d'attention. Il a l'esprit ailleurs. Il ne pense pas pour autant aux moyens de faire traverser la frontière aux sténogrammes. Pas maintenant, pas encore. On verra plus tard. Non, il est distrait. C'est tout. Là-dessus, il se lève, fait en sorte de ne pas s'entraver dans des guiboles et s'extirpe du compartiment. Il a envie de se dégourdir les jambes, de fumer une cigarette. Il se dirige vers l'arrière du wagon où l'espace est plus large que dans le couloir. Il en profite en passant pour jeter un coup d'œil aux valises. Elles sont toujours là avec leur contenu interdit. Devant la porte qui mène à l'autre voiture, deux croque-morts discutent. Leurs

échanges sont vifs et gais. L'épisode de l'arrêt semble oublié. Lorsque Van Breda extrait de sa soutane son paquet neuf de Lasso (« impossible de trouver des Belga depuis quelques jours »), en déchire l'opercule supérieur et tente d'extraire une cigarette (elles sont si serrées qu'il a du mal), l'un d'eux, celui qui est le plus mal rasé et a des yeux rouges d'insomniaque (ça fait déjà depuis deux jours qu'ils font la bringue, lui apprendront-ils dans quelques secondes, alors que, vous allez rire, la convention internationale de Kreuzligen n'a toujours pas commencé, ce qui promet pour la suite une bonne murge, des chants idiots, des embrassades fraternelles et des fermentations de vomi dans les cuvettes) lui tend spontanément son briquet à essence. Une sorte de *friend request* avant l'ère Facebook. La conversation s'engage. On discute poliment du but des voyages respectifs, du métier de croque-mort (« un bon salaire... une clientèle toujours abondante... une carrière sûre et intéressante... »), de l'accent étranger du père (« danois, c'est ça ? »), du climat exceptionnel pour la saison.

Par la vitre de la porte, Van Breda se rend compte qu'on s'approche d'une petite ville. Le train se met à ralentir et traverse à vitesse réduite une gare toute pavoisée de drapeaux. Sur les quais, une foule en liesse se presse et s'agite aux sons d'une fanfare locale (*notice toxicologique* : le fanatisme politique peut entraîner de graves lésions du sens moral). Au milieu, cerise sur la *schwarzwälder Torte*, une délégation flamboyante de costumes et d'uniformes, accompagnée par un premier rang croquignolesque (comme sur une gentille photo de classe surannée) de nymphettes blondes en costume traditionnel et décolleté pigeonnant, fait le pied de grue avec le sourire un peu figé de ceux qui poireautent depuis longtemps pour une bonne cause. Oyez, oyez ! Il manquerait plus qu'ils beuglent le *Panzerlied*. Ça serait le pompon ! Le train continue d'avancer au ralenti au milieu de cette kermesse. Manifestement ce n'est pas celui qui est attendu. Ouf ! Van Breda ne se voyait pas descendre avec ses trois grosses valises sous les hourras et les flonflons. Il ne peut néanmoins réprimer une légère grimace face à tous ces figures de cire.

« Tout ceci vous met mal à l'aise, non ? » lui demande avec une pointe d'ironie le croque-mort le plus mal rasé. Van Breda ne sait pas trop quoi répondre sur le coup et bredouille un *non* qui sonne comme un immense OUI. Un long silence s'ensuit. De ceux qui visent à dissimuler un embarras et qui, bien sûr, ne font que le souligner plus fortement. « Cela ne nous rend pas forcément heureux nous-mêmes, vous savez », poursuit alors le croque-mort d'un ton plus bas, proche du murmure complice, et qui veut mettre un terme à cette gêne qui s'installe. « On aime bien les morts, mais on préfère les vivants. Mais celui qui dirige le pays ne l'entend pas de cette oreille. Il semble n'être heureux qu'à l'idée de se retrouver bientôt entouré de millions de

cadavres. » Van Breda se méfie de cette confession soudaine. Il trouve les deux croque-morts affables et sympathiques mais il ne les connaît pas. « C'est peut-être un piège », se dit-il. Le vicaire et Felke lui ont rapporté de nombreuses histoires de traquenards où de bons pères se sont fait avoir comme des bleus et ont fini sans rien comprendre à ce qui leur arrivait au fond d'une geôle pleine de salpêtre et de blattes. *Abundans cautela non nocet*. Aussi parle-t-il très vaguement des maux de la guerre, de la bonté incommensurable de Dieu. En tant que prêtre et philosophe, il est passé maître dans l'art des généralités inoffensives. Il cherche surtout à éviter d'aborder de manière plus précise la situation en Allemagne. Mais les deux croque-morts ne lâchent pas comme ça le morceau et veulent connaître sa position. Ils s'accrochent, insistent à voix basse, pour éviter la publicité, mais d'un ton toujours ferme/décidé, comme voulant le forcer à parler de toutes ces boutiques saccagées et de ces gens jetés dans les camps, de ces médecins interdits d'exercer, et de ces professeurs roués de coups par des voyous de la SS, des tragédies et des vies brisées. Heureusement, pour Van Breda, le contrôleur déboule sur la plate-forme. Avec une amabilité froide et un peu hostile, il demande à voir les titres de transport. Tout le monde s'exécute et, sans se concerter, se quitte aussitôt le contrôle effectué. Ce n'est manifestement ni le lieu ni le moment de débattre de politique.

D'ici peu, pense Van Breda, qui regagne sa place en prenant soin de ne pas réveiller l'homme assoupi, et ce sous l'œil soulagé de Frau Jaegerschmid qui a trouvé le temps long, tout cela va exploser en un fracas de tous les diables et répandre aux quatre vents les morceaux de cette triste réalité déchiquetée par les balles et les bombes : des pièces de vêtements sanguinolents, des bottes et des gants en charpie, des écharpes et des jouets laminés, des morceaux de toitures, de murs, de meubles, de chaises et de tables, de minuscules blocs de plâtre et de ciment, des particules de béton, de bois, de verre et de fer, le tout pulvérisé en petits amas informes, des bouts de chair humaine, des petits os broyés tout menu menu par le souffle gigantesque, des doigts, des yeux, des mentons, des joues, des lobes d'oreille, des dents, par millions, avec leurs couronnes en or et leurs plombs mal foutus, oui, tout cela explosant farouchement en l'air et projeté au ralenti vers le ciel, un ralenti de documentaire animalier, ou plutôt, c'est mieux, semblable à celui de la séquence finale de *Zabriskie Point* que Van Breda verra plus tard à Bruxelles, au Pathé-Marivaux, 104 boulevard Adolphe-Max, un après-midi pluvieux de juin 1970, lors de la seconde séance.

Regarder attentivement ce qui sombre, c'est aussi se rendre compte de ce qui advient. Une chose disparaît, dix autres naissent. Ou peut-être la proportion inverse, mais, continuellement, le flux et le reflux, le jeu alternatif des forces. Même un collégien sait cela. Lehmann avait de bonnes raisons d'exécrer les catholiques. Enfin de son petit point de vue étriqué et revanchard, car les raisons de haïr sont toujours illusoires. Son mal-être s'était cristallisé autour d'eux et, au fil du temps, avait créé d'étonnantes formations de ressentiment et de paranoïa. Il les avait fréquentés après la Grande Guerre, lorsque, à la suite de *différents revers de fortune* (c'était, lors des pince-fesses que le parti aimait tant organiser dans les appartements expropriés, la formule euphémistique qu'il employait auprès des jeunes femmes de ses collègues quand elles lui posaient des questions sur son passé), il s'était retrouvé à la rue *comme un con*, aurait-il voulu ajouter, mais, face à de si jolis minois, il se retenait le plus souvent de le faire. Les asiles de nuit, *Caritas* et les *Bahnhofmission*, les bonnes sœurs à la tête d'enterrement qui vous font la charité d'une main tout en se pinçant le nez de l'autre, l'obligation de la prière et des chants dans la chapelle sibérienne avant de se coucher, la puanteur du dortoir à vous foutre la gerbe et les puces voraces qui s'acharnent toute la nuit à vous sucer le peu d'énergie qu'il vous restait, les loupiotes sans sommeil au-dessus des lits défoncés, les réveils matinaux sans ménagement par un gardien mal embouché, « Allez hop debout, tas de glandus », un bol tiède de thé (avec un vieux sachet trouvé dans une poubelle sans doute), un morceau de pain dur et rassis, et ouste dehors, toute cette bondieuserie hypocrite avait incarné la détresse même de sa condition. Il préférait souvent dormir dans la rue et se débrouiller seul plutôt que d'avoir affaire à ces professionnels de la pitié qui étaient plus coriaces que la faim et la vermine réunies qu'il affrontait sans moufter tous les jours dans ses haillons. Au moins, dehors, il n'avait de compte à rendre à personne, ne devait pas jouer le gentil chienchien

qui faisait semblant de croire à ce guignol qui a tout créé, paraît-il, et tout foiré.

Il avait donc connu pendant près de trois ans, alors qu'il était encore jeune et relativement en bonne santé, physique tout du moins, l'existence d'une cloche : touiller le soir sans fin dans les poubelles des restaurants à la recherche de morceaux comestibles, s'abriter du vent dans les moindres recoins de la ville, faire la manche au sortir des bouches de métro, se coltiner les autres clodos ivres ou stupides, certains avec quelque chose de fou dans le regard, avoir faim, avoir froid, avoir soif, avoir envie d'un lit, d'un toit, d'un ami, regarder les autres, ceux qui mènent une vie normale et protégée, comme derrière une vitrine, retenir difficilement ses larmes le matin en se réveillant les os brisés par le sol et errer par les rues, errer des heures longues, errer en traînant un sac lourd et mal équilibré qui cingle les épaules, errer jusqu'à ne plus savoir où l'on est, errer jusqu'à se parler tout seul dans la rue, interpeller à voix haute des êtres imaginaires et devenir loufingue.

La misère comme la guerre avaient tout anéanti en lui : la joie, la sécurité, l'espoir, la confiance, l'amour, cela va sans dire, la crainte elle-même, mais elle avait laissé intacte une chose : la haine. Une haine vive et tenace, indestructible, qui semblait l'accompagner partout où il allait et qui imprégnait comme une odeur indescriptible jusqu'à ses propres vêtements. Lorsqu'il subissait plus qu'à son tour ces humiliations quotidiennes, il sentait grandir en lui ce nouveau dieu, juvénile et vigoureux : la faculté de haïr. C'était ce dieu intérieur qui l'aidait à survivre, à trouver quelques combines, à tenir bon coûte que coûte et à ne pas se jeter sous un train. Plus il se laissait envahir par cette haine, plus il se sentait libre. Et fort. C'était bizarre à expliquer. Il était encore incapable aujourd'hui de se rappeler ce qu'il faisait exactement de toutes ces journées vides et perdues, identiques dans leur nullité, bref de quoi elles étaient concrètement remplies. Il ne lui restait que cette sensation tiède, immense et réconfortante de haine, comme si c'était elle qui vivait à sa place sans prendre la peine de lui raconter ce qu'elle faisait.

Souvent, devant les missions ou à la soupe pop, il croisait des vétérans, blessés/estropiés/défigurés ou, comme lui, tout simplement vidés de l'intérieur, tel un poulet qu'on nettoie avant de l'embrocher. Car il était rentré du front en un seul morceau, le veinard. Il était passé à travers les balles, les obus et les shrapnells. Une sorte de danseuse étoile de l'esquive (pour être honnête, le tutu *feldgrau* le plus souvent barbouillé par le sang bordeaux des copains bien moins chanceux qui tombaient comme des mouches à côté). Mais, pour le reste, il avait pas mal morflé. *L'expérience intérieure* ? Mon cul ! Je t'en foudrais de ces conneries littéraires. L'odeur de la poudre, les corps

englués dans la boue, les labyrinthes de fer et la peur, la peur surtout, la peur immense et constante à te bousiller la caboche. Certains criaient la nuit dans leur sommeil comme des loups rendus fous par la lune. Lui, le brave petit gars de la Hanse, ouvrier zingueur chez Herr Schallberg, demi-centre du SV Glasau (8 buts en 1915 dans le championnat régional avant l'incorporation à Rostock), avait été terrifié par ce qu'il avait vu (on ne va pas intercaler ici un résumé aux petits oignons à l'intention des ignorants, hein ?) et, sans grandes phrases, s'était mis à douter de toute autorité, à rejeter tout ce qui vous disait du haut de sa sagesse fratricide comment agir et vivre.

Aussi, quand il se fut agi pour lui de reprendre une vie normale dans sa gentille bourgade, auprès de ses parents qui ne comprenaient rien et de ses anciennes connaissances qui ne pipaient pas grand-chose non plus, à savoir d'abandonner *en un claquement de doigts* tout ce qu'il avait vécu pendant deux ans et qui avait constitué alors son unique univers, la tranchée étroite et boueuse, pleine de corps qui fument, se bousculent et sentent mauvais, avec ses règles, ses interdits, son emploi du temps, avec ses personnages importants et secondaires, avec ses rares joies et ses supplices par bacs entiers, il avait eu, disons, beaucoup de mal. Ce retour difficile à la vie civile s'était traduit au début par un certain manque d'entrain à se fondre dans le joli moule et, dans cette période extrêmement agitée de l'après-guerre où, avec l'effondrement de l'empire, spartakistes et corps francs tentaient de prendre le pouvoir, à se sentir concerné par les bouleversements qui l'entouraient. Il avait bien retrouvé, grâce à l'intervention amicale d'un proche, un ou deux petits boulots pas trop compliqués à faire, mais il avait dû les quitter rapidement à cause de mots échangés avec ses patrons. Il était ainsi resté quelque temps à la maison, au grand désarroi de sa mère qui ne le reconnaissait plus et avait l'impression de recueillir chez elle un spectre, ne faisant rien, sinon glander au lit en pyjama et maugréer toute la journée contre tout ce qui prétendait lui donner un ordre, voire un simple conseil, fréquentant, lorsqu'il daignait enfin sortir, des petits voyous, des moins que rien et des sociopathes de Lübeck, en tirant sa langue saumon et granuleuse à tout ce qui incarnait l'ancien monde qui ne voulait pas mourir et qui avait pourtant bel et bien clamsé. Après un larcin dans une quincaillerie (un kit de scies à guichet de marque Läuffer qu'on ne retrouva jamais), son père, qui n'en pouvait plus, de son fils comme de son temps, qui regrettait Guillaume II, l'aigle noir et la discipline prussienne, l'avait foutu à la porte en le sommant de ne jamais revenir.

De cette décision, Lehmann ne s'était même pas affligé et, sans se retourner une seule seconde vers *Vati* et *Mutti* qui, de toute façon, ne le regardaient pas s'éloigner sur le pas de la porte la larme à l'œil

(plutôt cachés derrière la fenêtre, et serrés contre la poitrine, le fusil de chasse pour l'un et la Bible de Luther pour l'autre), il avait pris en silence ses cliques et ses clagues (un gros baluchon de type marin avec ce qu'on nommait en ce temps-là du pré-tourisme de masse « un nécessaire de voyage ») et s'était barré *presto*, un ricanement aux lèvres, direction les grandes villes tentaculaires où le chômage de masse, le *Klassenkampf*, les unités paramilitaires, les affiches rutilantes, les Tiller Girls, les peintres expressionnistes et les putes roumaines incarnaient à ses yeux l'unique substitut valable de l'orgie de fer et de sang qu'il avait connue au nord de la Somme.

Au début des années vingt, il aurait pu faire la bascule dans le camp des communistes et intégrer des groupuscules révolutionnaires. Son mépris de l'autorité lui ouvrait de nombreuses possibilités dans la carrière prometteuse du *récalcitrant*. Ça s'était joué à un cheveu près. Un cheveu qui avait l'apparence débonnaire d'un gros type à la voix ébréchée qui, le repérant dans une rue sordide de Munich, lui avait donné à manger, quelques vêtements propres, un ou deux fascicules (« Tiens, lis-ça et tu vas comprendre d'où vient une grande partie de tes malheurs »). Et puis, l'ayant à la bonne, l'avait mis en relation avec *les personnes qu'il faut*.

Au départ, Lehmann s'en foutait un peu de la juiverie mondiale, du traité de Versailles, de la camaraderie aryenne. C'étaient pour lui du même acabit que les épigraphes obscènes qu'on regarde d'un œil indifférent lorsqu'on est en train de chier sur les gogues. Il se méfiait même de certains petits excités du groupe qui lui rappelaient ses anciens chefs à la gueule enfarinée toujours prompts à envoyer les autres se faire massacrer à leur place. Mais, rixes et beuveries aidant, sans compter les petits trafics lucratifs (ah, la joie, après tant d'années de crève-la-dalle, d'entendre tinter au fond de ses poches quelques piécettes bien rondes et bien dures), les réticences du départ étaient vite tombées. Il s'était trouvé des camarades en fin de compte, des mecs qui n'étaient pas fauchés et idiots comme les crève-la-faim qu'il avait fréquentés jusque-là, des mecs qui lui laissaient croire surtout qu'il était autre chose qu'une petite merde obligée de récurer les assiettes sales et de lamper des fonds de verres. Enfin c'était ce qu'il croyait. Car lorsqu'il évoquait ses années de galère, où une colère continuelle oppressait sa poitrine comme une malformation cardiaque, on l'écoutait avec distraction, on le soutenait vaguement. Mais, bonne poire, il ne leur en tenait pas rigueur. C'étaient de braves types tout de même, des Allemands comme lui, prêts à relever des défis, à faire le coup de poing. Et puis il avait toujours, caché sous son manteau, cette haine, cette haine des cathos, cette haine inextinguible qui le dévorait comme le renard dévore le ventre du jeune Spartiate. Sauf que lui n'avait pas le courage antique de rester imperturbable sous la douleur.

Il souhaitait un exutoire, et vite. Les sections d'assaut lui offraient sur un plateau d'argent la possibilité de convertir sa haine en un processus de socialisation. Le jeune parti lui avait donc ainsi permis d'oublier les ragoûts infects de la mission, les prédications dégoulinant de bons sentiments et les remontrances pleines de fiel (« Votre malheur vient de votre éloignement de Dieu ! »), les gémissements sur le sol glacial, la bouche grande ouverte en O pour recevoir l'hostie (sinon *macache* le dîner et le plumard), et puis tout le reste, la panade, les coups, les plaies, le mépris et l'indifférence, les emmerdements avec la police.

En quelques mois, il était devenu un adepte convaincu de la Vision. Il n'avait plus sur le visage cette expression pathétique de chien qui vient de prendre une raclée et file sous un meuble, il arborait l'air crâne d'un casseur de cocos et d'anars. Et bientôt le tour des cathos viendrait. Et la boucle serait enfin bouclée. Voilà ce qu'il pensait à vingt-quatre ans avec une force de conviction surprenante pour un type qui jusqu'à présent s'était surtout signalé par une indolence notoire. Désormais, il vouerait sa vie à la cause nationale et socialiste, dût-il en crever. Cela ne lui faisait pas peur, il était déjà mort tant de fois.

Quand il se réveille, il découvre une chambre inconnue. Il reste allongé dans son lit, regarde les murs, le plafond, la disposition de la pièce. Cela ne lui rappelle absolument rien. Il n'écarquille pas les yeux pour autant, ni ne se lève en sursaut. Il ressent seulement une légère sensation de surprise qui l'enveloppe. Puis, lentement, sans à-coups, il se redresse, réfléchit et se souvient. Le voyage en train, les croque-morts grisés et facétieux, le visage noble d'Adelgundis lisant, l'arrivée à Constance en début d'après-midi. Et surtout la mauvaise nouvelle qui les attendait sur le quai. Les deux sœurs venues les aider à porter les valises n'avaient pu leur cacher longtemps ce qui venait de se passer dans la matinée : les autorités allemandes avaient fermé la frontière (il l'avait prédit !). Plus personne ne pouvait passer en Suisse sans un visa. La mère abbesse avait interdit à ses moniales de tenter le diable. En l'état actuel des choses, il était hors de question de risquer quoi que ce soit. Les opérations de charité étaient suspendues jusqu'à nouvel ordre.

Assis sur le lit, Van Breda se souvient de tout à présent : de l'air affligé de Jaegerschmid qui se sentait responsable de l'avoir entraîné dans ce traquenard, de l'accueil amical mais forcément morose à la résidence, du dîner silencieux dans la cuisine, des rumeurs folles qui courent (espions qui furètent dans le quartier, coups de feu entendus la veille), des dernières paroles de l'abbesse avant d'aller se coucher : « La nuit porte conseil. » Van Breda s'étonne d'ailleurs d'avoir si bien dormi. Dix heures, d'une traite, sacré nom de D..., ce qui ne lui est pas arrivé depuis longtemps, en fait depuis son départ de Belgique. Peut-être le changement d'air, la proximité des montagnes. Pour le reste, il n'y a pas de quoi claironner sur les toits. Un voyage pour rien, se dit-il. Encore un. Certes tout n'est pas perdu. Les manuscrits sont à présent en sécurité dans la résidence, plus qu'ils ne l'étaient à Fribourg. Mais si la guerre est déclarée, ils resteront bloqués à Constance pour un temps indéterminé. Van Breda a la fâcheuse

impression que, chaque fois qu'une solution se profile, le mauvais sort s'acharne sur lui. Dieu le met-il à l'épreuve ? Lui envoie-t-il des messages ? Va-t-il alléger un jour son faix ?

Le voilà dehors à présent. La frontière ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres. Et il a l'intention de s'y rendre. Il ne sait pas vraiment pourquoi, mais il sent que c'est ce qu'il doit faire. Il croit peut-être que, lorsqu'il va se retrouver devant les barrières, une idée géniale va lui venir comme ça. En fait, il souhaite juste jeter un coup d'œil et se rendre compte par lui-même. Sœur Adelgundis a insisté pour l'accompagner, mais il a refusé. On ne sait jamais. Si quelque chose se passe mal, il ne veut pas impliquer la communauté de Lioba dans cette histoire, car, après tout, lui dit-il, *c'est son affaire*. C'est lui qui, il y a à peine quinze jours, a tout déclenché avec sa proposition de sauvetage. C'est donc à lui d'assumer ses responsabilités.

Mais le père belge ne se dirige pas tout de suite vers la frontière qui traverse la ville. En sortant de la résidence, il prend à gauche dans une petite rue. Une lumière décolorée enveloppe la façade des maisons. On dirait que le jour ne s'est pas encore levé, alors qu'il est déjà dix heures du matin. Van Breda arrive sur une placette bordée d'arbres encore verts et passe devant un gigantesque monument aux morts, au sommet duquel, en une protubérance de fonte, se dresse un soldat qui tourne ses bras vers le ciel en un geste d'imploration. Il continue sa route et tombe sur des travaux de voirie. Voulant prendre un raccourci, il franchit un tas de gravats et perd finalement le temps qu'il escomptait gagner. Car il doit à présent s'arrêter pour secouer le bas de ses pantalons et enlever les petits cailloux qui se sont glissés dans ses chaussures. Lorsqu'il a fini, il repart aussitôt sans perdre de temps et débouche rapidement dans la *Mosbruggerstraße*, qui, d'après ce que lui a dit un peu plus tôt sœur Adelgundis, conduit au port. Comme il ressent le besoin de voir le lac, il s'y engage. Il ne lui faut que quelques minutes pour rejoindre le rivage. Il n'a croisé sur son chemin que quelques passants qui l'ont effleuré sans le voir. Comme si la plupart des gens étaient terrés chez eux derrière leur vitre à observer ce qui se passe dehors ou à écouter à la radio les dernières propositions de Chamberlain à Godesberg.

Une légère brume recouvre les eaux. Au loin, on devine les Alpes qui se dressent en une barre grise et moche. Un petit bateau blanc s'éloigne. On entend le ronronnement caractéristique de son moteur. À sa poupe flotte un drapeau suisse. Il semble n'y avoir personne à bord. Que cela paraît simple de partir. On saute sur le pont, on allume le contact, on déverrouille le frein et hop ! le tour est joué. Accoudé à la rambarde, Van Breda écoute l'eau noire et sale qui clapote contre le môle. Cela fait une jolie musique malgré tout (tout = la déception, l'indécision, le sentiment de se retrouver dans un cul-de-sac). La

musique du monde, arrangée par Dieu et cachée au cœur des choses. Habituellement, dans ce genre de circonstances, il s'en grille une, mais, là, il n'a pas envie de sortir son paquet de cigarettes. Il observe simplement ce qui l'entoure. Il est doué pour ça. Sur la jetée, une bande de mouettes se presse autour d'une flaque verdâtre. Elles se chamaillent comme des vauriens pour boire une lampée. Puis, d'un coup, s'envolent de conserve. Elles gagnent rapidement les hauteurs pâles et vont vers le large. Elles semblent indifférentes à tout ce merdier qui s'annonce. Quelle chance ! Le privilège de l'inconscience animale. Van Breda reste là quelques instants sans rien faire, ni même penser à quelque chose de précis. Dans l'expectative, comme on dit. Il ne se sent pas malheureux. Il en a vu d'autres depuis le début du mois d'août et commence à être endurci. Il continue à regarder tout autour, mais, à la vérité, il ne voit plus grand-chose maintenant, comme si tout avait perdu sa consistance, et lui avec. Il ferme alors les yeux comme pour mieux ressentir ce vide cosmique qui l'envahit. Il reste ainsi une minute ou deux. La simplicité du moment résonne vaguement à travers son être avec un manque d'intensité qui l'étonne un peu. Tout est-il aussi léger et creux ?

On entend les mâts des bateaux qui grincent à cause de la brise et de la gîte. Il n'y a pas grand monde dans le port à cette heure matinale. Seuls quelques marins font semblant de s'activer autour de leur bateau (la comédie du travail, acte II, scène 3). Tout est calme. Cette absence d'animation donne à l'environnement l'air d'un tableau. Une chaleur humide, lourde d'effluves de poissons morts et de légumes pourris, commence néanmoins à se faire sentir et ramène les corps à la réalité. Par bouffées, elle monte du lac qui l'a stockée depuis des mois et la libère aux premiers rayons de soleil. Van Breda ouvre de nouveau les yeux. Rien n'a changé. Sauf le petit bateau blanc qui n'est plus visible. Tout en regardant sa montre, il se met à songer : on ne trouve aucune solution que l'on ait déjà cherchée. Et si l'on cherche avec ferveur, alors chaque problème finira bien par recevoir sa réponse. Une simple question de persévérance.

Deux minutes après, il est reparti. Il avance à grands pas, tête baissée. Comme un homme qui déteste perdre son temps. Il longe le rivage sur une centaine de mètres puis bifurque sur la droite en prenant la *Bodanstraße*. Il s'engage tout de suite après dans la charmante *Falkengaße*, passe devant l'hôtel Constantia aux murs caca d'oie et, au bout de cinq minutes de marche, aboutit à un grand espace vide, une sorte de terrain vague coupé en deux par une longue et imposante clôture. Il regarde tout autour de lui : il est seul. Pas de bureau de douane à l'horizon (seules, sur la droite, au loin, deux grosses cuves de stockage obstruent la vue). Il s'avance sur cette *terra incognita* en essayant de se donner une contenance normale et s'arrête

devant la barrière surmontée par des torsades en fils barbelés. Il lève les yeux, jauge sa hauteur. Trois mètres environ. Par réflexe, il tend la main comme s'il voulait toucher le grillage argenté et sentir la matérialité d'une frontière. Mais, au moment de l'agripper, il se ravise. Il regarde plutôt de l'autre côté, du côté de la sécurité et de la liberté : mêmes maisons cossues, mêmes voitures garées, mêmes passants au pas tranquille et ordinaire. Quelle absurdité que les frontières qui séparent les hommes les uns des autres. Et décident des destins.

« Eh vous, là-bas ? s'exclame une voix masculine. Qu'est-ce que vous foutez ? » Van Breda n'ose regarder celui qui l'interpelle ainsi, mais, bien sûr, il sait que c'est un garde en maraude. Pas besoin d'une confirmation visuelle. Qui d'autre, ici et à ce moment-là, pourrait lui parler de cette façon ? Un instant, il est plein de doutes et de craintes, et commence même à trembler. Autour de lui, l'horizon se met à tourner comme un disque. Il hésite. Puis se ressaisit. Lève les yeux. Alors le ciel, les arbres, les maisons, les oiseaux, les bateaux, les montagnes, la barrière, les cuves, la voix qui continue de l'apostropher sans aménité, tout cela se confond en un message unique et tonitruant : « Fuis ! Fuis ! » Et tandis que le garde s'approche de lui, la mitraillette en bandoulière, Van Breda recule de quelques pas et se met à courir. « Non ! Non ! Arrêtez ! » Instinctivement, il se dirige vers les rues du quartier *Paradies* (eh oui, ça ne s'invente pas !). Cela fait plus de dix ans qu'il n'a pas piqué un tel sprint. La dernière fois, cela devait être au lycée pour une compétition interclasses. Heureusement il est encore en bonne condition physique (les marches, la frugalité des repas, etc.) et ses poumons ne bégaient pas. Il essaie d'allonger sa foulée, de contrôler son souffle. De maintenir une cadence, comme le lui avait appris M. Bergman, son prof d'éducation sportive. Pas facile avec ses habits. Ses pas de course résonnent dans les rues vides. La bande-son d'un roman noir. Il arrive rapidement dans une allée peu fréquentée. Saute par-dessus une barrière et s'engouffre dans le jardin d'une grosse demeure recouverte de lierre qui, au premier coup d'œil, ressemble à une clinique privée. Il passe sous une pergola, traverse un potager, ouvre une grille en fer forgé et se retrouve dans une nouvelle rue. Sans se retourner, il se remet à cavalier aussi vite qu'il peut, compte tenu de sa fatigue et de son manque d'entraînement. Son cœur bat comme une turbine détraquée. Son sang bout dans ses tempes.

Van Breda n'a pas vraiment le temps de se rendre compte de ce qu'il fait, de ce qu'il nommera quelques jours plus tard, dans une lettre adressée à sa sœur, *sa folie*. Il ne sait même pas si on le poursuit encore. La voix s'est tue derrière lui depuis longtemps, mais cela ne veut rien dire : les autres gardes sont peut-être déjà au courant et quadrillent le quartier comme ils ont appris à le faire lors des nombreux exercices de préparation sous l'ordre des chefs. Tout le

monde doit le rechercher à présent : homme, vingt-cinq/trente ans, 1,88 m, cheveux bruns, vêtements ecclésiastiques, chemise noire, col romain. Aussi ne perd-il pas de temps et continue-t-il à courir comme un dératé en essayant de se repérer dans ce quartier inconnu. Heureusement les rues sont quasi désertes et personne ne fait vraiment attention à lui. Il ne manquerait plus qu'il soit dénoncé par un passant plein de zèle.

À un carrefour, alors qu'il tente de reprendre son souffle, plié en deux, les mains sur les genoux, il tombe sur deux moniales qui rentrent des courses les paniers chargés de victuailles. Elles le reconnaissent et s'étonnent de le voir tout haletant. « Que vous arrive-t-il, mon père ? » Pas l'temps d'expliquer. Il leur demande plutôt, avec une intonation de voix qui lutte contre l'inquiétude, où se trouve la résidence et se rend compte, comme un idiot, qu'il est tout près du portail. Il entre dans le bâtiment, monte l'escalier en sautant des marches, s'enferme dans sa chambre où stagne une forte odeur de lessive. Il attend sur son lit, n'ose mettre le nez à la fenêtre. Il attend une heure, deux heures, trois heures. Il attend sans penser à rien ou si, plutôt, à plein de choses confuses et sans signification qui tournent dans sa tête comme des toupies folles. Déconcerté, il demeure longtemps impuissant à comprendre ce qui lui a pris de déguerpier comme ça. Puis, lorsqu'il lui semble que tout danger est écarté, il parvient enfin à se calmer. À faire le point. Il descend au rez-de-chaussée, aperçoit sœur Jaegerschmid dans un couloir, s'avance vers elle et lui annonce qu'il part aussitôt pour Berlin.

« Ah, c'est vous ! s'écria la mère Götzl en haut de l'escalier. La petite Elsa est là, elle est chaude comme la braise. » La tenancière s'éclipsa derrière la porte. Lehmann entra dans un vestibule sombre qui empestait des pieds. Il attacha son chien au pied d'une vieille commode. Celui-ci connaissait bien la maison et se roula aussitôt en boule. Quelques secondes après, il roupillait déjà. La montée des marches l'avait épuisé. Puis Lehmann voulut accrocher sa veste au portemanteau, mais il n'y avait plus de place. La guerre était proche et les gens avaient besoin de se divertir, pensa-t-il. Il décida donc de garder sa veste sur lui et pénétra dans le salon.

C'était une grande pièce rectangulaire. Le décor se voulait de style oriental (tapis, tableaux, colonnades, etc.), mais certains détails juraient avec l'ensemble. Il y avait par exemple, accrochées aux murs, diverses majoliques italiennes. Le mobilier lui-même renvoyait plus à la période Bismarck qu'à celle des sultans. Du plafond pendaient de grands lustres en strass dont la plupart des ampoules en forme de bougies étaient mortes depuis longtemps. La lumière était donc inégalement répartie, avec des zones trop éclairées et d'autres plongées dans l'ombre. Flottait une odeur d'encens et de tabac froid. Lehmann chercha du regard une place assise. Il n'en trouva pas. Les affaires marchaient bien visiblement. Une dizaine de filles en pantoufles étaient serrées de près par de nombreux messieurs pleins d'insinuations.

Un homme parmi eux semblait particulièrement en verve. Un grand gaillard au faciès de boxeur qui n'arrêtait pas de rire aux éclats et de lever à tout bout de champ sa flûte de champagne, dont il renversait à chaque érection le contenu pétillant. Lehmann reconnut la petite Elsa assise sur ses genoux. Son visage délicatement fardé était toujours aussi délicieux à regarder. Il s'avança pour la saluer. Le type, qui était déjà bourré, lui fit signe de se joindre à eux. Il se poussa sur la banquette pour lui faire de la place. Lehmann le remercia et s'assit. Il

ne tarda pas à connaître la raison de son engouement. « 2542 non-stop. Deux heures et demie d'effort, mon gars. » Il venait de battre le record national de pompes. Homologué par un huissier tout ce qu'il y a de plus officiel, dit-il, en montrant, assis de l'autre côté du salon, un petit homme chauve, coincé dans son complet noir, qui reluquait les seins d'une fille dodue à la chevelure blond sable. La *Freiburger Zeitung* lui avait donné une prime de 500 marks. Il serait demain en photo à la une du journal, les manches relevées et les biceps saillants. Un vrai héros allemand. Brave, sain et fier. Il s'était entraîné pendant six mois dans la ferme de ses parents en soulevant des bottes de foin. Comme Lehmann semblait s'intéresser à ce qu'il disait, il se leva sans prévenir (Elsa valsa à terre) et se mit aussitôt en position face au sol. Les autres messieurs étaient si excités par la présence affriolante des filles à moitié dénudées qu'ils ne firent pas gaffe à lui, mais Lehmann l'observait. Il avait toujours admiré la force physique. Quelque chose de franc, de direct, qui ne prête à aucune question.

Marcus, c'était le prénom du recordman, commença à exécuter ses mouvements. Son corps s'abaissait avec une fréquence régulière en frôlant à chaque fois le parquet sale et collant, puis remontait jusqu'à ce que les deux bras soient bien tendus. Lehmann se mit à compter tout haut. Elsa, qui ne semblait pas passionnée par le spectacle, en profita pour se remaquiller dans un coin. On voyait que, malgré la fatigue et l'alcool, Marcus s'appliquait du mieux qu'il pouvait. Il appréciait les encouragements de son nouvel ami, qui se prenait au jeu. Ses pieds étaient parfaitement joints et son dos bien droit. C'était une belle machine en action. En haut, en bas, en haut, en bas. On devinait sous ses vêtements les muscles bandés et saillants. La vigueur à l'état brut. Mais, peu à peu, le champion commença à perdre le rythme. Ses avant-bras se mirent à trembler légèrement et les remontées devinrent de plus en plus difficiles. Lehmann n'avait pas encore dépassé le chiffre soixante-six que le brave Marcus s'affaissa d'un coup. Personne ne remarqua l'incident, pas même la mère Götzl qui, l'esprit ailleurs, se tenait derrière le comptoir en acajou et lisait un livre. Seul Lehmann était un peu déçu. On venait à peine de commencer et c'était déjà fini. C'était pas chic de sa part de lui faire faux bond. Maudit Marcus, je t'en foudrais de la gloire, du sport et de la santé. Un lâcheur, oui, voilà ce que tu es. Tu mériterais que je te fasse une belle fiche, tiens espèce d'enculé. Lehmann était vénère à la façon d'un enfant qui, en fin de journée, s'en prend violemment à ses jouets. Mais Marcus ne bougeait toujours pas. Il se pencha au-dessus du corps immobile qui sentait la sueur aigre et le champagne frelaté. Le gaillard ronflait d'épuisement.

Heureusement, la petite Elsa était encore là. Toute mignonne, calée sur la banquette. Prête à l'emploi. Son corps menu aux courbes à

peine soulignées frémissait sous un déshabillé transparent. Lehmann aurait voulu lui sauter dessus et passer sur elle sa colère. Il se retint. À la place, il essaya de retrouver son calme et de se montrer gentil. Il s'imaginait déjà lui couvrir le visage de foutre. Elle adorait ça. Lui aussi. Le spectacle de giclées de sperme sur une peau blanche était un de ceux qu'il préférait au monde (il entraînait dans son Top 3 avec les tempêtes hivernales de la mer baltique et la devanture de la charcuterie Mellenbach à Glasau).

« Heureuse de me revoir ? » Elsa lâcha sa coupe de champagne et fit son plus beau sourire. Elle n'eut pas à se forcer comme avec les autres. Elle appréciait Lehmann, sa tête chafouine, sa personnalité timide et aimable, quoique corrompue. C'était un des rares *hôtes* (la mère Götzl avait imposé dans sa maison ce terme chaleureux face à celui plus économique de clients) à ne pas lui demander de faire des trucs bizarres. Il était toujours courtois et, détail important pour sa profession, sa queue n'était pas trop grosse. Et puis il parlait peu, et ça c'était reposant. Elle en avait ras le bol de ces raseurs qui lui racontaient leur vie, les femmes, les enfants, les collègues, et ça en boucles intarissables pendant des heures et des heures, toute la nuit, quand ils ne parlaient pas, en bafouillant d'énervement, de politique, des youtres et des russkofs, même pendant l'acte, lorsqu'elle essayait de se concentrer un tant soit peu sur la chose et de faire semblant de jouir grâce à leur engin lilliputien en couinant comme une donzelle tout excitée. Certes elle savait bien qu'il est parfois plus facile de se confier à un inconnu qu'à un ami, mais elle était lasse de jouer tous les soirs le rôle de confesseur à la p'tite semaine. Elle n'avait pas choisi cette *filière* pour cela. L'avait-elle choisie, d'ailleurs ? Plutôt un coup du sort (traduisez : avortement à seize ans et expulsion du village dans la foulée).

« Je m'occupe de toi ? » Le ton était à peine celui d'une question, plutôt une affirmation franche formulée de manière interrogative. Lehmann acquiesça d'un geste de la tête et ils montèrent. En passant devant le comptoir, le policier prit une bouteille de schnaps qui traînait là. Il remarqua que la mère Götzl, qui n'avait toujours pas bougé de son poste d'observation, était plongée dans la lecture captivante d'un roman interdit. Il avait aussitôt reconnu le nom de l'auteur, un de ceux qui étaient condamnés par le régime. Lui aussi, en vérité, aimait bien ce romancier. On disait ici et là – pour être plus précis : les collègues de la censure, le bureau D4, au second étage – qu'il écrivait sous un pseudonyme. Que c'était un ancien anarchiste munichois ayant échappé de peu aux milices en 23. Qu'il s'était depuis réfugié en Amérique latine, où il vivait incognito dans la jungle, au milieu des perroquets et des jaguars. Peut-être s'était-il battu contre lui à cette époque ? Lui avait-il tiré dessus ? Il aurait même pu se

retrouver à le torturer tranquillement dans un cellier à l'odeur de moisi, qui sait ? N'empêche que ses livres étaient sacrément bons, pas comme les âneries prétentieuses du vieux Mann.

Elsa mit une gifle à l'interrupteur. Le couloir s'illumina aussitôt. La chambre chinoise était libre. Ils s'y faufilèrent. Par rapport au reste de la maison, elle était presque de bon goût, avec quelque chose de simple et de chaleureux dans l'ameublement qui cadrerait mal avec sa fonction. Un grand paravent représentant des hérons dans la brume séparait la pièce en deux. Un morceau d'étoffe marron chocolat formait un couvre-lit flatteur. Sur le rebord de la fenêtre, deux petits bonzaïs délivraient une touche zen. Et un poêle en céramique blanche diffusait une chaleur douce et agréable. Lehmann, qui la découvrait pour la première fois, était presque gêné par cette ambiance. Il n'avait pas l'habitude de tant d'élégance, lui qui vivait comme un plantigrade russe sous les toits dans une mansarde sombre et mal aérée. La petite Elsa se cacha derrière le paravent pour se déshabiller. Compte tenu de ce qu'elle portait ce soir-là, cela ne lui prit pas beaucoup de temps. Lehmann en était encore à enlever ses longues chaussettes qu'elle se tenait nue devant lui, sa toison rousse à hauteur pile de ses yeux. Elle l'aida à ôter le reste de ses affaires, lui frictionna la verge avec une lotion spéciale, puis ils se glissèrent en gloussant sous les draps soyeux et frais. Lehmann lui proposa une petite pastille. Elle l'avalait sans eau. Il en prit une également. Puis ils commencèrent à se caresser comme des collégiens.

Lehmann avait du mal parfois à comprendre comment ce plaisir si délicieux ne coûtait pas plus cher. Le bonheur n'était donc pas inaccessible à l'être humain et pouvait être acheté sur le marché au prix d'un dîner en ville ou d'une bouteille de vin français. Il avait à peine enlacé le corps frêle d'Elsa, à couvrir ses seins de baisers qui se voulaient tendres/passionnés, comme dans les films californiens, qu'un grand choc retentit derrière la cloison. Lehmann et Elsa s'arrêtèrent aussitôt. On n'entendit plus rien, puis le bruit repartit de plus belle. Comme celui de coups répétés, de corps qui tombent sur le sol. Ou bien alors d'un ballon lourd et gorgé d'eau qui rebondit dans une cour d'école. On percevait même des petits cris étouffés. Même si cette maison en avait vu d'autres – certaines soirées d'hiver, lorsqu'il n'y avait pas foule comme aujourd'hui, la mère Götzl adorait jouer près du feu les bardes en crinoline et relater en y mettant du sien les péripéties cocasses ou tragiques qui avaient marqué les lieux –, Lehmann et Elsa comprirent aussitôt qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. Peut-être, pensa le policier, était-ce Marcus qui s'était réveillé furieux de son échec et qui le cherchait partout pour lui casser la gueule ? Le bruit continuait, s'accroissait même. Bref il était impossible de s'y remettre et de tirer sa crampe tranquillement. Pas

avant en tout cas que le vacarme ne cessât.

Elsa regarda Lehmann d'un air implorant, comme elle savait si bien faire quand il s'agissait pour elle d'obtenir un petit billet en plus. Il comprit le message. Il se leva, enfila sa chemise blanche, récupéra son Luger et ouvrit la porte. Par réflexe, il regarda à droite et à gauche. Il s'apprêtait à aller voir en mode grosse colère ce qui se passait dans la chambre d'à côté, lorsqu'un homme en sortit précipitamment. Il le reconnut aussitôt. « Ah, Lehmann, quelle bonne surprise ! » C'était son chef. Haeckel, un Souabe pur jus qui fumait la pipe et adorait le foot. « J'veus ai dérangé peut-être ? Ah, celle-ci était un peu récalcitrante. J'ai dû lui apprendre à se montrer plus gentille. Je crois qu'elle a compris. » Sur ce, il se tut, reprit sa mine sévère et renfrognée du bureau (ce que tout le monde dans le service appelait « sa tête de con ») et passa devant Lehmann sans le regarder, comme s'il était attendu urgemment à l'autre bout de la ville. Il s'apprêtait à descendre, lorsque, le pied posé sur la première marche, il se retourna et lui balança comme ça, sans prévenir, sur un ton de reproche : « Au fait ! Un télex est arrivé pour vous de Constance. Votre franciscain a été vu à la frontière suisse. »

Quelques minutes plus tard, Lehmann sortit lui aussi de l'immeuble. Il avait laissé un gros pourboire à la petite. La vie asociale du célibataire déroge parfois à son avarice. Les rues étaient quasiment désertes. Il s'arrêta près d'un lampadaire qui entaillait le revêtement pour qu'Ull puisse faire son pipi (cela faisait longtemps qu'il ne tirait plus comme un forcené sur sa laisse). Mais ce dernier n'avait pas envie. Il ne renifla même pas le bitume cabossé. Il semblait encore dormir. Lehmann poursuivit sa promenade au rythme lent du chien à moitié assoupi. Ce qui lui laissait du temps pour réfléchir un peu. Une fois n'est pas coutume (pas trop branché introspection, le Hans-Rainer !). Un tramway vide rentrait au dépôt. Ses essieux grinçaient de manière désagréable. La nuit était sombre et impénétrable façon Georg Grosz. Instinctivement, Lehmann caressa son Luger sous sa veste. Il aimait le sentir blotti contre sa poitrine, bien au chaud sous l'aisselle gauche, prêt à faire feu. Comme une sorte d'objet transitionnel pour ado à l'ère de la communication compulsive. Il avait besoin à ce moment-là de ce genre de réconfort. Il se rendait compte en effet qu'il avait merdé. Sur toute la ligne. Depuis plusieurs jours, alors qu'il s'était promis de suivre ce dossier de près, il avait consacré son temps à d'autres choses et le père belge lui était complètement sorti de la tête. Il était temps qu'il reprenne l'affaire en main. Il partirait dès le lendemain pour Constance.

À l'égard de tous ceux qui n'éprouvaient pas les mêmes sentiments bénis et pleins d'humilité, qui étaient rétifs à la parole de Dieu par pure maladresse, il éprouvait une pitié à laquelle se mêlait de la douceur. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit de honnir ceux qui ne raisonnaient pas comme lui. Pourtant il ne désespérait pas de les convertir. Il voulait avec une ardeur franque les ramener à l'étable sacrée et leur transmettre la certitude profonde qui l'animait. Et c'est pourquoi, sans hâte ni relâche, il se lançait dans d'interminables campagnes de prédication itinérante. Cette passion prosélyte ne s'arrêtait pas aux frontières de la Péninsule. Plusieurs fois, François tenta d'aller en Orient prêcher l'Évangile total. Ce n'est qu'au bout de la quatrième tentative qu'il parvint enfin, plein d'espoir et de crédit, à rejoindre les lointaines terres sèches et poussiéreuses où le fils de Dieu était né et avait grandi. Il s'était embarqué à Ancône avec frère Pietro qui priait même en dormant sur le pont. Lorsqu'il débarqua à Saint-Jean-d'Acre, il retrouva quelques compagnons mineurs qui s'étaient déjà établis en Terre sainte, dont le doux et bienveillant Élie de Crotone. Ensemble, ils se dirigèrent vers Damiette qu'encerclaient les armées du pape et les pastoureaux. Le *Poverello* ne souhaita pas prendre part au siège de la ville. Cela faisait longtemps qu'il avait renoncé à la carrière des armes. Il était loin l'âge où, à peine sorti de l'enfance, il aspirait à la gloire militaire, lorsqu'il se battait comme un lion pour la *commune* d'Assise. C'était un croisé de Dieu, assurément, mais pas comme ces soudards qui passaient par l'épée tous ceux qui croyaient autrement qu'eux. Car, dès les premières semaines de son séjour à Damiette, François fut révolté par ce qu'il vit : une armée déguenillée de mécréants qui ne pensaient qu'à tuer et voler, piller et jurer, des êtres dépravés qui se battaient soi-disant sous l'étendard de Dieu tout en bafouant ses principaux enseignements. Avant d'aller convertir les Sarrasins, il prit donc le temps de tenter de ramener dans le giron de la sainte Évangile ces bandes sauvages qui étaient plus

infidèles que leurs adversaires. Cela lui demanda de la persévérance tant il y avait à faire. Il passait dans leurs rangs, les incitait à faire pénitence. Il devint une sorte d'aumônier qui prêchait la paix et la bonté à ceux qui, aussitôt la leçon finie, se lançaient à l'assaut des murailles d'où tombaient des giboulées de flèches et de pierres. Il ne remettait pas en cause le bien-fondé spirituel de la cinquième croisade. Il regrettait simplement qu'elle se déroulât dans une telle orgie de sang, de lucre et d'infamie. Il n'était pas venu en Orient pour supprimer des infidèles, mais pour gagner des chrétiens.

Voulait-il subir le martyre, rejoindre le destin du Christ et vivre sa passion sur le sol même qu'il avait foulé ? Toujours est-il qu'un jour, profitant d'un mouvement de panique des troupes croisées et de la confusion qui s'en suivit, il réussit à traverser les lignes et à se rendre dans le camp ennemi en criant « Soudan, soudan ». Il n'était pas seul. Frère Illuminé l'accompagnait comme le veut la règle de l'ordre. Ils furent arrêtés tous deux par des gardes, molestés et insultés, puis enchaînés à un vieil arbre en plein soleil. Comme François leur demandait instamment de le conduire à leur chef, ils y consentirent. Il rencontra donc le sultan Malek el-Khâmil, neveu de Saladin, qui fut surpris de voir qu'un homme qui disait appartenir à l'Église de Rome portait un si méchant habit. Croyant néanmoins avoir affaire à un émissaire officiel, il le reçut de manière amicale et écouta ce qu'il avait à lui dire. François voulait tout simplement qu'il se convertisse sur-le-champ à la foi catholique, celle qui est vouée à régner universellement et pour toujours parmi les créatures terrestres. Sa ferveur et son éloquence furent telles que, au lieu de le faire occire par ses affidés, le chef des infidèles l'écouta plusieurs jours durant, le laissant parler sous sa tente, exposer ses arguments, relater ses miracles. Il était saisi par cet enthousiasme continu. Il lui permit même de discuter avec ses meilleurs théologiens. Comme Élie affrontant les prêtres de Baal, François eut ainsi affaire aux subtils et érudits docteurs de la loi islamique. Ils s'étonnèrent eux aussi que Dieu ait choisi un être si laid avec des sourcils broussailleux et un nez tordu pour convertir les âmes dans le monde. Ils n'étaient guère impressionnés par ses paroles et ses gestes ardents, et le prenaient pour un véritable imbécile. François ne s'alarma pas de ce dédain et eut avec eux de nombreuses joutes auxquelles, assis dans son fauteuil décoré d'ors et de pierreries, le sultan assistait avec une grande et profonde attention.

Comme ni le sultan ni ses docteurs ne voulaient se convertir, François leur proposa d'allumer un grand feu dans lequel lui et ses contradicteurs se jetteraient pour prouver la justesse de leur foi. On verrait alors qui aurait raison. Les représentants de la loi islamique furent horrifiés par cette proposition si barbare et contraire à la

raison. Mais le pauvre d'Assise tenait à cette ordalie par le feu et continua à solliciter le sultan. Si les docteurs ne voulaient pas l'accompagner en chantant dans les flammes, il irait seul et Dieu attesterait alors de son enseignement. Le Royaume était proche. Il avait confiance. Pour le calmer, le sultan lui proposa de somptueux cadeaux qu'il fit venir en grandes pompes sous sa tente et exhiba devant lui tout en roulant des yeux. François s'empressa de les refuser. Il considérait la richesse, lui dit-il, *comme une ordure*. Elle avait moins de valeur à ses yeux que des excréments. Car de ceux-ci, au moins, on pouvait encore faire du fumier. Mais de l'argent vil et méprisable ne sortait rien de bon. Des propositions plus malhonnêtes encore reçurent le même sort. Le miramolin fut très impressionné par cette dévotion sincère. Il n'avait cependant aucune envie d'abjurer sa foi devant ses soldats et d'admettre celle de ce pauvre hère crasseux qui l'exhortait avec verve à le faire sans tarder. À la fin, il le fit reconduire avec les honneurs dus à un prince dans le camp des croisés. Et il n'en entendit plus parler.

Deux membres de l'Amt IV l'attendaient dans le grand hall (un petit gros avec des binocles et un gars de taille moyenne au teint buriné). Après de brèves salutations (*handshake* viril, claquement de talons cloutés), ils lui remirent le dossier, puis le quittèrent en silence (sans faire cogner cette fois-ci les plaques d'étain). Lehmann tâta la chemise fine et légère, l'air de dire « c'est tout ? », la rangea dans sa poche gousset et sortit de la gare sa valise à la main (l'autre tenait en laisse le vieux Ull).

Le ciel était d'un bleu soutenu/aveuglant. Les yeux ne pouvaient lutter contre toute cette clarté. Lehmann inclina instinctivement la tête. Il était cependant heureux de revenir à Berlin. Il n'y avait pas remis les pieds depuis l'année de sa formation spéciale. C'était alors le bon temps, *ach !* celui du commencement en fanfare du Reich, guirlandes de fleurs et bottes cirées. Enveloppée par l'air euphorisant d'une ère nouvelle, la ville était splendide, parée de tous ses fanions. Ça avait de la gueule quand même le renouveau national, pas comme le style débraillé de la clique pacifiste qui se réchauffait les fesses dans les cafés du *Kurfürstendamm* et philosophait en sirotant des Martini rosso. Aujourd'hui encore, Berlin avait conservé à ses yeux son attrait canaille, avec ses grandes artères opulentes, ses divertissements pour tous les goûts et, ça va de soi, ses lieux clandestins où se procurer du speed. Même si de nombreux membres du parti ne goûtaient pas la capitale, synonyme pour eux de foyer cosmopolite d'une culture étrangère et morte, Lehmann l'appréciait. Plus que les petites villes de province tristes et ennuyeuses en tout cas où il était obligé d'opérer le plus souvent à son grand regret.

Aussi, lorsqu'il avait appris à Constance, arrivant deux jours trop tard, que le père belge était déjà reparti avec ses valises pour Berlin, il n'avait pas hésité une seconde et lui avait tout de suite emboîté le pas. Il commençait à ressentir l'excitation si particulière de la traque. Quelque chose d'instinctif et d'atavique qui, semblable à un spasme

électrique, remontait des grandes chasses préhistoriques jusqu'en haut de l'épine dorsale. Ça lui changeait de ses dossiers habituels. Il prenait du plaisir à s'occuper d'un cas qui pouvait paraître mineur dans le climat hystérique qui régnait tout autour. Ce n'était pas en effet une grosse affaire d'espionnage ou de trahison, de transfert de données cruciales pour l'armée ou l'industrie, juste l'histoire ordinaire d'un petit curé têtue qui voulait sauver de l'oubli des papiers philosophiques illisibles. Il y avait là, au mépris du danger, presque une certaine grâce désuète et touchante à s'enticher ainsi du dérisoire. Et, quoiqu'il abhorrât les cathos et tout ce qu'ils incarnaient (leur guignol en croix, leur jouissance écœurante du péché, leur *morale d'esclaves*, il avait lu ça quelque part au cours de sa formation idéologique), Lehmann ressentait intérieurement cette beauté du geste en s'y intéressant de près.

Le voyage avait été surtout éprouvant pour Ull qui s'essouffait au moindre effort. Mais le vieux chien ne se plaignait pas. Comme à son habitude, il avançait tête basse, la queue entre les jambes. Il en avait vu d'autres. Cela faisait si longtemps qu'il accompagnait Lehmann partout où il allait. Précisément depuis une nuit claire de mars 21 où celui qui n'était alors qu'un vagabond l'avait trouvé dans une impasse, roulé en boule sous un tas de cartons. Il avait partagé avec lui quelques biscuits chancis. Puis l'avait ramené dans sa planque. Là, avec un bout de corde, il lui confectionna une laisse de fortune. Il le trouvait mou et moche, mais attachant. C'était un jeune cocker roux, bas sur pattes, à l'échine longue comme celle d'un terrier. Son regard tranquille n'exprimait aucune gaîté. Il était dénué de toute ferveur pour quoi que ce soit. Il dormait, mangeait, aboyait, remuait la queue comme tous les autres chiens, mais sans jamais accoler à ces actes la moindre joie. Il n'était pas triste pour autant. Plutôt d'humeur égale, observant dans tous ses comportements une sorte de mesure surprenante pour un animal. C'est précisément ce qu'appréciait Lehmann qui, pour sa part, détestait l'air faussement amical de ces bêtes démonstratives qui ne pensent en fait qu'à quémander de la bouffe et des caresses. C'était Holmeier, un des rares *Landstreicher* que Lehmann arrivait à supporter à cette époque, qui, alors que la petite bande de va-nu-pieds était assise en cercle autour d'un brasero, lui avait trouvé un nom : *Ull*. Personne ne savait ce que cela signifiait, mais ça sonnait bien, c'était le principal. Il fut adopté.

Lehmann traversait la ville à pied en faisant de nombreuses haltes pour son chien. Il faisait beau (28° un 24 septembre !), et il avait tout son temps. Il en profitait pour remplir sa tête de toutes ces impressions de frénésie urbaine qu'il aimait tant : les bruits cacophoniques de la circulation, les enseignes géantes et brillantes, la toilette sophistiquée des femmes, les intonations des crieurs à la sauvette, tout un magma

chaud et bouillant de sollicitations sensorielles que sa physionomie nerveuse réclamait comme ses doses de pervitine. Il avait pris une chambre dans un hôtel de Kreuzberg situé près des cabarets fripons et des revendeurs de came. L'emplacement idéal. Il n'avait pas donné suite à la suggestion que lui avait faite Haeckel par téléphone de dormir dans la résidence de la Gestapo. Il préférait être seul, même si cela devait coûter un peu plus cher au service. Il n'avait surtout pas envie de parler aux autres de son enquête en cours. Il devinait déjà les moqueries de ces messieurs ses collègues sans doute habitués à traiter des cas plus importants de complots et d'espionnage. Lorsque ses affaires furent déballées/rangées, il sortit manger une tarte aux fraises dans un *tea-room* tenu par un Russe blanc qui se comportait moins comme le grand-duc qu'il avait été sous le tsar (si l'on se fiait à un grand portrait accroché au-dessus de la porte de la cuisine et qui était mis là, bien en évidence, pour ôter aux clients tout doute sur l'identité prodigieuse du propriétaire) que comme le simple commis mal élevé qu'il était devenu. Tout en dégustant sa pâtisserie dans un contre-jour rose, à faire pâlir d'envie des petites filles de bonne famille, il se mit à penser à Rozer. Cela faisait plusieurs mois qu'il ne l'avait vue. Il avait débarqué chez elle juste avant de partir à Constance, mais elle n'était pas là. Sur le coup, il avait regretté cette absence. Il aurait tant voulu s'entretenir avec elle. Il ne traitait jamais un dossier sans son avis préalable.

Deux jours après son arrivée, Lehmann avait réussi à localiser le père belge. Cela ne lui fut guère difficile. Celui-ci, comme de bien entendu, avait trouvé refuge dans un couvent franciscain. Il fit le guet tout l'après-midi dans une taverne pleine de mouches qui se trouvait en face de l'entrée, lisant à voix basse pour lui-même les derniers comptes-rendus de la crise dans les journaux (« à cause d'une querelle qui s'est produite dans un pays lointain, entre des gens dont nous ne savons rien », elle est bien bonne celle-là, tiens ! Quel comique, ce Chamberlain !), puis il le vit rentrer (il le reconnut grâce à des photos prises à Fribourg devant un kiosque). En fin de journée, il s'en alla, certain que le curé ne ressortirait pas.

Ce soir-là, vers les neuf heures, il s'installa à la terrasse d'une brasserie de la *Postdamer Platz*. Il faisait encore chaud. Il choisit une place près de la porte d'entrée. Pour une fois, il ne voulait pas se sentir tout à fait seul. La plupart des autres tables étaient vides. Comme le grand carrefour qui lui faisait face. C'était étrange. Les gens avaient tous déserté les rues et les restaurants pour écouter chez eux à la radio le discours du *Führer*. Lehmann entendait d'ailleurs les stridences de la retransmission qui provenaient de l'intérieur du café. Ça bardait au Palais des sports. Le caporal autrichien pétait le feu. Tout le monde en prenait pour son grade, surtout Bénès, ce petit coq

de basse-cour qui croyait endiguer l'envol de l'aigle allemand. Mais Lehmann s'en fichait un peu. L'idée que les autres, par exemple les serveurs qui l'observaient en coin, prissent sa volonté de boire à l'écart, loin du poste de radio, comme celle de quelqu'un qui, avec un certain aplomb, afficherait son indifférence à ce que disait Hitler ne lui déplut pas. Le fait d'appartenir à la police secrète lui autorisait ce genre d'audaces qui, pour un autre pékin, passerait pour de l'insubordination pure et simple. Bien qu'il dépendît d'une société fortement hiérarchisée, où le culte du chef était l'obsession quotidienne/névrotique de tous, Lehmann ne s'était jamais entièrement départi de son anarchisme confus de l'après-guerre.

Il commanda un verre de vin blanc et une coupelle d'eau fraîche pour le chien. En attendant d'être servi, il relut le message que son supérieur lui avait fait parvenir dans l'après-midi. *Abandonnez le Belge. Rentrez au plus vite.* Il le roula en boule et le déposa dans le cendrier. Quel con, celui-là ! N'était-ce pas lui qui l'avait incité quelques jours plus tôt à s'y consacrer pleinement ? Il resta ainsi une heure, peut-être plus. Il n'était pas pressé de rentrer à son hôtel. Il avait tout son temps, disposé devant lui comme un horizon attirant de promesses vicieuses (pour être précis : trois ou quatre adresses écrites dans son petit calepin qui auguraient ma foi du bon temps, même la veille d'un nouveau conflit, surtout la veille d'un nouveau conflit). Il savait que le père ne bougerait plus de la soirée, pas le style de la maison cureton d'aller faire la bamboula dans le *red-light district*. Il irait le choper le lendemain matin à la première heure dès qu'il sortirait du couvent. Ce serait une affaire vite réglée. En deux temps, trois mouvements. Il n'aurait pas besoin d'être accompagné. Le soir même, il serait dans le train de Fribourg avec son prisonnier tout piteux et ses trois valises de paperasse.

Tout d'un coup, il se rendit compte que le fond sonore avait disparu. Il tendit l'oreille. Le discours était fini. Il n'y avait pas eu de cris de joie, de débordements dans les rues comme à la fin d'un match victorieux. La ville était encore plus calme que pendant la diffusion radiophonique. Tout était vide/silencieux. Spectral. Oui, spectral. Comme si, l'enthousiasme passé, les gens se résignaient à la guerre toute proche. Car ça ne faisait aucun doute à présent, ça allait exploser. Après ce discours virulent, les démocraties n'allaient pas se courber comme des larbins mielleux et émasculés devant l'Autrichien, prêtes à accepter ses demandes d'annexion territoriale. Elles lui déclareraient la guerre. Elles n'avaient plus vraiment le choix. Leur honneur en dépendait. Et Hitler avait cette fois-ci poussé le bouchon trop loin. D'ailleurs, la veille, de petites affiches blanches avaient déjà été placardées dans toutes les villes de France, annonçant, dans une langue sobre et sèche comme l'administration en a le secret, le rappel

de plus d'un million de réservistes. En Angleterre, on ressortait les pelles et les pioches, et on commençait à creuser des tranchées en fredonnant sans entrain des *pretty old songs*.

Lehmann se passa la main sur le visage, comme pour se réveiller d'un assoupissement passager. Il appela le garçon, paya ses verres (sans laisser de pourboire) et se leva. C'est alors qu'il aperçut une cloche qui baguenaudait un peu plus loin sur le trottoir. Il s'étonna de sa présence. Il croyait que le régime les avait toutes remises au travail, ces feignasses, ou jetées dans des camps. Son flair ne le trompait pas. C'était bien un mendiant, les cheveux en bataille et l'air hagard. Dans ses yeux, on pouvait voir la sempiternelle désespérance de celui qui traîne sa misère dans le quartier des grands hôtels en vue d'y récolter, à force de simagrées, quelques pfennigs. Les affaires n'avaient pas dû être très florissantes ce soir (un bref instant, pour lui-même, le policier imita, en l'exagérant comme un comédien médiocre, la manière implorante de quémander une pièce). Pas le moindre touriste en vue. Ils avaient bien trop peur de se promener alors que le Guide venait de leur promettre le déploiement féroce d'un *armement tel que le monde n'en avait jamais connu*. Lehmann regarda la cloche s'éloigner comme une âme en peine. À aucun moment, en l'observant de manière attentive (la place n'offrait pas à ce moment-là, tant elle était désertée, d'alternative à sa curiosité) comme un spécimen étrange d'une race en voie d'extinction, il ne songea qu'il avait lui aussi connu, dix-huit ans auparavant, cette même existence nomade et indigente. Comme si cet aspect de sa vie lui était entièrement sorti de l'esprit. Ce n'est que lorsqu'il se retrouvait à des réceptions du parti et qu'il faisait la conversation à des dames de la haute, que le souvenir amer et doux du chemin parcouru depuis lors lui arrachait un p'tit sourire en coin. Il respirait alors profondément, évacuait ces images du passé et songeait, le plus ingénument du monde, avec une sincérité que, par le miracle d'une substitution des consciences, quiconque se serait retrouvé à sa place n'aurait pu que ressentir comme lui avec une vérité crue et indubitable : j'me taperais bien la femme du commandant Gruber, et pas qu'une fois.

Tandis qu'il s'arrête à un carrefour, ne sachant où aller, une rumeur parvient jusqu'à lui. Un agent de la circulation se met alors à souffler de manière endiablée dans son sifflet. Les voitures et les vélos stoppent aussitôt. Le wattman fait chauffer les freins du tramway sur plusieurs mètres, provoquant un bruit de craie crissant sur un tableau. Sur la grande avenue, bordée de réclames géantes pour des babioles hors de prix qui font miroiter un mode de vie heureux et confortable, avance une longue colonne de soldats. Ils marchent au pas de l'oie, dix par dix, conduit par un lieutenant plutôt beau gosse. Ils ont tous dans le regard quelque chose de dur, de fier, d'implacable. La conviction d'être invincibles. Le bruit de leurs bottes qui frappent en rythme l'asphalte bleu pétrole le leur confirme. Ils vont tout écraser sur leur passage. *Vorwärts, vorwärts !*

Sur les trottoirs, les passants, qui portent encore une tenue d'été, se pressent et applaudissent. Certains lancent des encouragements. Comme dans les films de propagande (à croire que c'est une mise en scène), des enfants qui ont échappé quelques secondes à la surveillance de leurs parents escortent les soldats en sautillant de joie. « Veux-tu revenir là, Hansi ? » Un jeune homme, visage long et plat qui le fait ressembler à un poisson, s'exclame bien fort pour que tout le monde l'entende et l'approuve : « L'Allemagne est de retour ! » Pourtant, mon garçon, désolé de te contredire, mais ce n'est pas vraiment la liesse populaire à laquelle on s'attendrait. On peut voir, ici et là, des visages fermés/graves qui trahissent une certaine inquiétude. Nombreux sont également ceux qui ne s'arrêtent pas bouche bée pour regarder le défilé et continuent leur chemin en douce, leur *body language* prétextant un truc urgent à faire. La perspective de la guerre ne réjouit pas tout le monde. *Per inania regna.*

Van Breda laisse passer le cortège et, lorsque la voie est enfin libre, se dirige vers la *Leipzigerstraße*. Il n'a rien de spécial à y faire. Il s'y engage, c'est tout. Celle-ci ou une autre, peu importe. Il y en a tant.

Cela fait quatre jours qu'il est arrivé à Berlin. Il a trouvé un lit dans le couvent franciscain de Pankow. Au lieu de se rendre tout de suite à l'ambassade de Belgique, comme il en avait eu le projet dès son départ de Constance, il est resté tout ce temps dans sa cellule à broyer du noir. Après l'épisode de la frontière, il avait peur qu'on vienne l'arrêter. Encore bouleversé par sa fuite, il était persuadé d'être suivi. Dans le train pour Berlin, il avait perçu plusieurs fentes plissées d'yeux soupçonneux. Aussi n'osait-il quitter le couvent de peur d'être coffré dès sa sortie. Cela aurait mis ses frères dans l'embarras. Eux qui ne se doutaient de rien. Car, pour une raison assez inexplicable, il ne les avait pas prévenus de sa situation particulière, encore moins de la nature spéciale des documents qu'il transportait dans ses trois grosses valises voyantes/encombrantes. Il était peut-être trop abattu pour le faire. Toute la tension accumulée depuis Fribourg s'était pour ainsi dire libérée dès son arrivée dans la capitale par une sorte d'asthénie générale. Il fumait cigarette sur cigarette, tournait et virait sur son plumard, fixait le crucifix solitaire, tentait de lire un livre, puis le reposait. Même les prières n'avaient aucun effet apaisant/consolateur. Quoiqu'il s'efforçât de ne rien laisser paraître, il était bel et bien découragé, tétanisé par quelque chose qu'il n'arrivait pas à identifier. Ce n'était pas la frousse qui l'empêchait de prendre rendez-vous avec l'ambassade. Cette phase-là était passée rapidement (en fait, dès le premier soir à Berlin).

Lui qui, jusqu'à présent, avait fait preuve de bravoure et même d'obstination, c'est le moins que l'on puisse dire, subissait simplement le contrecoup de sa débauche d'énergie. Il avait bandé toutes ses forces vers un seul objectif, comme un miroir concave concentre les rayons du soleil vers un unique point, et il se retrouvait à présent amorphe et sans ressort. *Phase catatonique aiguë de mélancolie avec effets de dépersonnalisation*, aurait pronostiqué un psy. Le soir, au réfectoire, il gardait le silence parce qu'il n'avait pas envie de parler. Il écoutait les bénédictions, goûtait son potage du bout des lèvres et repartait se coucher. Il ne pouvait compter que sur lui-même. Mais ce *lui-même* faisait défaut. Il avait disparu. Envolé. Pffff ! Pour les autres aussi d'ailleurs. Il n'avait pas envoyé de message à Mme Husserl pour la tenir au courant de son périple berlinois (bah, on verrait ça plus tard). Personne n'avait de ses nouvelles. Seule sœur Jaegerschmid savait vaguement où il se trouvait. Et encore ! Il était parti si précipitamment de la résidence – *comme un fou*, raconterait-elle plus tard lors d'une conférence à Cologne – sans donner plus d'explications. En emportant les valises, il ne lui avait même pas dit le sort qu'il leur réservait. Après tout, n'en était-il pas leur unique légataire ? Cela le regardait et lui seul.

Mais qu'allait-il en faire ? La question pouvait légitimement se

poser. Ce qui est sûr, c'est qu'il hésitait/atermoyait. Pendant ces heures passées au couvent de Pankow, il avait senti confusément prospérer dans une zone interdite de sa conscience la pensée monstrueuse du renoncement. Il lui aurait été facile alors de tout envoyer balader, de rapporter les valises à Constance – ou peut-être même de les laisser ici dans un coin *discretos* – et de se barrer promptement à Louvain. C'était si tentant. L'allègement, la détente. Comme pour se donner de l'entrain, il avait relu plusieurs fois la conclusion de la conférence de Vienne où, avec des accents nietzschéens, Husserl exhortait les Européens à ne pas céder à *la grande fatigue* qui accable les âmes nihilistes et les détourne du combat spirituel. Il n'y avait pas trouvé l'étincelle qui aurait pu lui permettre de sortir de son apathie. Il savait bien évidemment – comment pouvait-il l'oublier ? – qu'il avait donné sa parole à Malvina et qu'il était en mission. Mais toutes ces belles idées morales passaient et repassaient dans son esprit comme des marionnettes sur une scène de théâtre miniature sans déclencher la moindre décision. Entre sa conscience et sa volonté s'était creusé un fossé.

Nous sommes le lundi 26 septembre 38. Il est bientôt midi. Depuis le début de la matinée, Van Breda erre dans la capitale de ses ennemis. Il ne flâne pas. Il n'est pas vraiment dans l'état d'esprit adéquat pour cela, vous vous en doutez bien. *Ein anderes Mal vielleicht*, s'il ne laisse pas sa peau dans cette histoire absurde et que l'envie un jour le prenne de revenir à Berlin. Il chemine d'un pas relativement rapide (mais pas trop tout de même, pour ne pas avoir l'air suspect), avec un regard vague et terne, ignorant les gens qu'il croise, se laissant guider par la physionomie des rues. Après trois jours passés dans sa chambre, attendant/redoutant cette arrestation qui ne venait toujours pas, il a donc décidé d'aller faire un tour. On verra bien. Il ne supportait plus de toute manière de rester enfermé entre quatre murs. Il a une féroce envie de voir le ciel, de sentir glisser sur sa peau l'air vif du dehors. De ce point de vue, il est un peu déçu. Une brume de poussières jaunes recouvre les rues. Elle brouille le regard, pique les yeux comme du savon. On a l'impression que Berlin se trouve en plein Sahara. Dans l'air étouffant circule une odeur de vase – cela arrive souvent dans cette région à la fin d'un été caniculaire. Comme il fait chaud et lourd, il doit souvent s'éponger le front. Cela ne ralentit pas pour autant sa détermination.

Vers une heure, le soleil cogne fort, les ombres s'amenuisent. À la recherche d'un peu de fraîcheur, il achète une place de cinéma à l'*Universum*. On y joue un drame social avec Heinrich George, « le rustre au grand cœur ». Il s'installe dans le fond de salle, assez loin des autres, et essaye de faire le vide. Mais il ne tient pas longtemps en place. Dès les actualités, il commence à s'agiter sur son siège. Une voix

belliqueuse de petite frappe de banlieue menace on ne sait qui à propos d'on ne sait quoi sur fond d'images grises d'échauffourées. Drapeaux, tanks, drapeaux, tanks, drapeaux, tanks. Des vampires livides qui se dandinent en une danse macabre, tout droit sortis d'un musée des horreurs. Agacé par ce qu'il voit/entend, Van Breda sort au bout de dix minutes. L'ouvreur, qui se cure le nez sur sa chaise (et vasy que j'te nettoie le cornet gauche, puis le droit !), le regarde passer un peu étonné puis recommence à se trifouiller les nasaux. Il en a marre de tout ce matraquage nationaliste qui vous fait sentir apatride. Il faut se préparer à une époque, pense-t-il avec un éclair de lucidité tout en poussant la porte tambour du cinéma, où le langage ne sera plus employé comme un moyen de communication, mais comme un fouet pour le dressage des foules.

Il retrouve presque avec plaisir le brouhaha des rues, le bavardage des terrasses. Il continue à errer dans la ville, toujours en proie à la même indécision. Il ressent juste le besoin de marcher, de ne penser à rien. Avec sa longue carcasse qui ne sait plus vraiment ce qu'est le repos, il avale les hectomètres à grandes enjambées. Les heures passent. Loin de chez lui, il a l'impression de vivre comme quelqu'un qui prend une chambre d'hôtel et ne sait pas où il sera demain. Peu importe. Il se sent presque abandonné par Dieu. Dire qu'il est un peu désorienté serait exprimer de manière trop faible son état actuel. Il est complètement largué, oui. En pleine dérégulation. Comme son esprit est incapable de se fixer sur une idée, il se remplit de sensations. Et la grande ville prussienne n'est pas chichiteuse en la matière. Elle offre son pesant de stimulations physiques, même à une âme dépressive. Van Breda alors avance, observe, sent. Quelque chose en particulier, même s'il n'ose pas trop se l'avouer, l'impressionne et le captive : au moindre coup de vent, les grandes banderoles qui drapent les bâtiments s'animent d'une vie propre. Elles se balancent dans l'air brûlant et contaminé de Berlin. On dirait un ballet de toiles qui vibronnent, dansent et claquent en cadence. On en oublierait presque ce qu'elles représentent.

À un moment donné, épuisé par sa locomotion sous la chaleur, et sans doute aussi par tout le reste agglutiné depuis des semaines en un pudding émotionnel bien compact, il s'arrête. Ignorant les passants qui le rasant, il demeure immobile au milieu de l'agitation générale. Planté sur le trottoir, en plein soleil, le regard absent. Il reste ainsi plusieurs minutes. Comme si une insolation le frappait. Ou autre chose d'aussi paralysant. Il ne sent plus rien, même pas sa respiration. Une zone blanche/vacante dans l'expérience.

« Quelle honte ! Un homme d'Église ! »

L'exclamation féminine vibre soudainement à ses oreilles et l'éjecte de sa torpeur. Surpris, il hoche la tête, tente de revenir au monde.

Comme après un choc. Mais il a beau écarquiller les yeux, il ne voit pas grand-chose. Il se concentre, redouble ses efforts. Peu à peu, semblables à des silhouettes qui se définissent en s'approchant, des formes de choses apparaissent : rubans roses suspendus à un portemanteau, gaines brodées sur des mannequins plantureux, soutien-gorge aux guipures noires. L'éclat d'un faste un peu coquin remplit sa vue. Van Breda comprend qu'il se trouve devant un magasin de corsets. Et ça le fait instantanément sourire. Oh, pas longtemps, juste une demi-seconde, le temps de s'interroger : que fait-il là ? Que lui est-il arrivé ? Son front est en sueur, sa gorge sèche. Il recule d'un pas, se met à réfléchir, regarde du coin de l'œil si d'autres personnes l'ont remarqué scotché ainsi devant la vitrine, puis il réintègre le mouvement des passants. Il repère rapidement un hôtel de standing, y entre sans hésiter et, avec son accent étranger, demande au réceptionniste (moustache en guidon de vélo, bonne tête d'oncle jovial et généreux, l'archétype vivant qui fait sauter neveux et nièces sur ses genoux en chantant d'une voix de stentor des comptines désuètes) où se trouvent les cabines téléphoniques. Une minute après, il a obtenu un rendez-vous avec le secrétaire général de l'ambassade.

Un subordonné lui ouvre la porte et l'introduit dans le bureau. Il désigne de la main un vieux fauteuil au cuir un peu râpé. « Monsieur le secrétaire général ne va pas tarder. » Puis il retourne à l'accueil d'un pas lourd et indolent en laissant intentionnellement la porte ouverte. Van Breda s'assoit. Pour patienter, il parcourt la pièce du regard. Dans une pénombre couleur toffee, il distingue l'habituelle bibliothèque remplie de classiques à reliure que personne ne lit. Puis une série de portraits historiques (tronches sérieuses et édifiantes) sur le mur derrière le bureau. Rien de bien remarquable.

C'est donc là que tout va se passer, dans ces 45 m² à l'atmosphère feutrée de salon officiel. Van Breda joue sa dernière carte, il le sait. C'est le bout du chemin, de l'aventure en quelque sorte. Il va être bientôt fixé. La veille, il a ouvert l'une des valises et a extrait au hasard une liasse. Il a déposé quelques pages des manuscrits du groupe A devant lui sur la table. Puis il les a regardées longuement comme des spécimens inconnus. Il a tourné les feuilles avec précaution. Peut-être même avec une crainte sacrée. C'était curieux de se dire, pensa-t-il, qu'il avait risqué sa vie pour des textes illisibles qu'il ne connaissait pas au début de l'été et qui étaient peut-être de simples notes de travail sans grande valeur. L'époque agitée n'offrait-elle pas des enjeux plus grands ? Au fond de lui, il ne le croyait pas. Tout méritait d'être sauvé, les hommes et les livres, les œuvres et le passé, même un pan de mur branlant, un vieux fascicule jauni et taché, tout ce qui appartenait à cette culture que les brutes voulaient broyer. C'était un geste minime, il ne l'ignorait pas, mais un geste qui avait du sens tout de même et qui méritait que l'on y sacrifiât un peu de ses forces et peut-être même sa vie. D'autres, en ces temps difficiles, avaient sans doute fait des choses plus audacieuses et spectaculaires, qu'ils brailleraient plus tard d'une voix pointue à des nègres surmenés, devant les métamorphoser en de beaux récits édifiants, mais, sans la moindre expression de vanité, Van Breda ne

considérerait pas que les modestes actions qu'il avait entreprises depuis près d'un mois étaient de simples coups d'épée dans l'eau.

Il est donc là, dans ce grand bureau un peu vieillot et poussiéreux de l'ambassade de Belgique à Berlin, à attendre le secrétaire général. Le découragement des jours passés a laissé place à une sorte d'angoisse muette et diffuse, celle qui vous saisit lorsque vous attendez le résultat d'un examen qui va décider de votre avenir. Van Breda ressent comme un poids au centre de sa poitrine. L'expression habituelle du stress. Dans le silence du bureau, il perçoit également le bruit gracile/ténu de son sang qui bat à ses oreilles. Pourtant, en dépit de cette tension qui l'étreint, il a confiance. Il n'est plus paralysé par la crainte et le doute. Il sait qu'il a fait tout ce qu'il pouvait faire dans la limite de ses moyens et que son sort, et surtout celui des manuscrits inédits, est à présent entre les mains de Dieu. Soudain, il entend des bruits de pas dans le couloir, des bruits de pas qui se rapprochent. Une silhouette surgit dans l'encadrement de la porte.

Entre un homme trapu et corpulent, avec le teint de quelqu'un qui voit rarement le soleil (un comble, vu c'que ça brille depuis des mois), et une longue mèche de cheveux couleur maïs brûlé, collée sans doute avec du gel sur un front haut et moite (le temps est humide et orageux ce matin). Il informe aussitôt à Van Breda qu'il n'est pas le vicomte J. Berryer, retenu par une réunion de dernière minute (la crise, le discours enflammé de Hitler, la mobilisation, etc., on connaît la chanson), mais monsieur Halleux, consul-général. Il prend place sur son fauteuil avec la grâce d'un ours dressé et s'enquiert de l'objet de la visite. Alors Van Breda déballe son histoire depuis le début. Une voix à son oreille lui dit : pas trop d'éloquence, de finasserie. Il essaie d'être clair, d'aller tout de suite à l'essentiel. Le père ne masque pas les difficultés qu'il a rencontrées, la peur et l'exaltation, la désolation de la veuve Husserl, la valeur inestimable des textes, le projet des archives à Louvain. Il montre des lettres, cite des personnalités, donne des garanties. Il a l'impression d'avoir raconté cela déjà dix fois.

M. Halleux (le teint de plus en plus blafard) l'écoute avec un manque d'intérêt qu'il ne cherche pas à masquer. Il tousse sans réserve, s'éponge la nuque, regarde par la fenêtre, bref semble s'emmerder à cent sous de l'heure. Son attitude passive-agressive frise l'insolence. Il doit certainement juger que, dans la situation actuelle de l'Europe, cette demande farfelue de sauver des sténogrammes d'un philosophe inconnu est le cadet de ses soucis. Van Breda essaie de ne pas y faire trop attention. Il reste concentré sur son exposé. Après tout, il est tout aussi difficile de reprocher à un bureaucrate de se montrer déplaisant qu'à un chien enragé de mordre. C'est dans l'ordre des choses. À un moment donné, pour la forme, Halleux, qui n'est pas très curieux par nature (c'est lui qui l'affirme ouvertement avec une

certaine fierté), ne peut s'empêcher de demander, sur un ton qui fait penser que cette discussion commence à lui porter un petit peu sur les nerfs, ce que contiennent exactement ces manuscrits *illisibles* (il a bien retenu le détail sur la méthode sténo). *Nemo auditur propriam turpitudinem allegans* ou un truc approchant. Van Breda reste calme, décontracté, et répond posément, sans trop entrer dans les détails.

Au fil de la discussion, le père belge acquiert cependant la conviction que cet homme qui se tient en face de lui et ne cesse de s'agiter dans son fauteuil ne va pas l'aider. Ses longues phrases bancales sur les arcanes secrètes du droit diplomatique n'ont pour but que de conduire plus directement à une conclusion irrévocable : *ce n'est pas possible*. Et Van Breda ne s'est pas trompé encore une fois, comme avec le vicaire à Fribourg. Décidément, il possède l'intuition du désastre. Seul M. l'ambassadeur peut prendre une telle décision, or il n'est pas à Berlin en ce moment. *Qui plus est*, il lui semble réentendre ici le consul de Francfort, la valise diplomatique est réservée aux documents importants qui ont un lien direct avec la *sûreté* de l'État belge ou *ses intérêts commerciaux*. Elle ne peut être employée, souligne M. Halleux avec une pointe d'irritation (il ressemble de plus en plus à un pion d'internat qui prend la mouche), par n'importe quel citoyen qui souhaite *pour sa convenance privée* (il insiste sur cette formule qu'il doit trouver sans doute spirituelle) mettre à l'abri des biens. Et le consul-général de conclure par une charretée de moues dubitatives. Sa réaction habituelle, pour ceux qui le connaissent à l'ambassade, à tout ce qui déroge au normal.

Van Breda a compris. Il voudrait introduire un *mais*. Il se ravise. Il sait qu'il n'y a pas de *mais* qui tienne dans ces circonstances. C'est comme ça. La loi naturelle du règlement, aussi implacable que celle de la gravitation universelle. Des corps tombent, des décrets s'appliquent. Il ne sert à rien de discuter, de pinailler, de chercher la petite bête. Le couperet administratif vient de tomber. Il s'attendait simplement à un autre accueil de la part d'un compatriote. C'est tout. Il est un peu contrarié. On se salue poliment, on se lève et on se sépare.

Van Breda regagne la porte dépitée. Il erre dans les couloirs, cherche la sortie. Il essaie de ne pas trop laisser paraître sa déception, même s'il est intérieurement atteint. Un principe familial, version toute limbourgeoise du *never explain, never complain*. Il aperçoit derrière une fenêtre une cour ombragée. Il pousse une porte. Sort. Respire. Le ciel s'est couvert de nuages charbonneux. L'air est suffocant, chargé d'électricité. Un orage va bientôt éclater. C'est sûr. Van Breda allume une cigarette, tire une longue taffe et s'adosse à un mur. En proie à une sorte d'accablement contenu, il pense : « Voilà, c'est fini, mon garçon. *Endspiel*. Ton opiniâtreté est vaincue. Tu as avancé plein de fougue sur un chemin jonché de difficultés, trébuchant sur de

nombreux obstacles, tu as redoublé d'efforts, tu as fait preuve d'audace et parfois de témérité, tu as pris des risques et des coups, tu as toujours cherché à maintenir l'espoir, à voir le bon côté des choses, à remuer ciel et terre, mais, à la fin, tu t'es vautré. Oh, pas lamentablement. Certains revers sont presque beaux et admirables, mais tu t'es tout de même bel et bien planté. Reconnais-le. » Van Breda ne sait pas encore ce qu'il va faire dans les heures et les jours qui viennent. Sans doute rentrer à Fribourg et annoncer son échec. Il n'est pas du genre à se soustraire à ses responsabilités.

Les massifs de fleurs embaument dans la cour. Une odeur forte et surie qui masque celle de la nicotine. Le gravier se met à crisser. Van Breda a tellement la tête égarée dans ses pensées et sa fumée de cigarette qu'il ne voit pas un homme élancé s'avancer droit vers lui. C'est le vicomte J. Berryer. D'une voix douce et accorte, il le prie de l'excuser de n'avoir pu le recevoir comme il avait été convenu. Puis, plein de prévenance (ça change de l'autre sous-fifre à la mèche gluante), il l'interroge sur son air las/malheureux. « Une contrariété, mon père ? » Van Breda, qui, avec consternation, sent presque les larmes lui venir, l'informe du résultat décevant de son entretien avec M. Halleux. Répondant à la requête du secrétaire général, il reprend son récit de A à Z : Fribourg, les manuscrits, Dopp, la guerre, Constance, etc.

Le vicomte l'invite à le suivre. Retour dans le même bureau, dans le même fauteuil. Sauf qu'à présent une compréhension immédiate et sincère se produit entre les deux hommes. « On ne va tout de même pas laisser ces analphabètes s'emparer de cette œuvre posthume. » « Il est de temps de leur montrer que les démocraties ne sont pas des carpettes sur lesquelles on s'essuie les pieds », etc. Et ce pendant dix minutes. On la fait courte. Et ce qui n'arrive que dans les livres, et qui fâche parfois le lecteur exigeant qui trouve la ficelle un peu trop grosse, a lieu dans la réalité. En l'absence de l'ambassadeur, c'est le secrétaire général qui prend les décisions. Et sa décision est prise. Elle descend du ciel en majesté comme un Dieu de théâtre suspendu à des filins. Ça y est, l'orage éclate. La pluie se met à tomber avec une force et une cadence qui s'accroissent. Des bombes d'eau frappent le sol dans un fracas qui est l'opposé exact d'un clapotis. Le tonnerre gronde au-dessus de Berlin. Van Breda a presque envie de sortir tête nue et de se laisser tremper jusqu'aux os par les flots célestes qui s'abattent.

En début d'après-midi, lorsque le beau temps est revenu, deux hommes se présentent à la porte du couvent de Pankow. Le père franciscain leur ouvre et les guide jusqu'à sa chambre. Ils chargent les trois valises dans la voiture du corps diplomatique. Une demi-heure après, elles se trouvent en sûreté dans le coffre de l'ambassade.

Et Lehmann alors ? Ne devait-il pas cueillir le père Herman-Leo Van Breda dès potron-minet et s'emparer par la même occasion des valises ? Qu'a-t-il foutu ?

Disons, pour tout de suite établir la vérité des faits, que la nuit avait été plutôt mouvementée avec sa tournée des dancings et des lupanars réservés aux membres du parti. Sans parler de quelques additifs chimiques. Histoire de changer. Il est rentré à l'hôtel vers quatre heures du matin dans un sale état et s'est écroulé aussitôt comme une souche sur son lit. Du coup, il a oublié de mettre son réveille-matin. Ce n'est que quand Ull est venu lui lécher les chevilles parce qu'il avait faim, ce bâtard, que le gestapiste a regardé par réflexe sa montre et a maudit dans une bordée d'injures la terre, les juifs, les gitans, les pédés et bien sûr les cathos.

Lorsqu'il s'est pointé devant le couvent de Pankow une heure plus tard avec son toutou qui tirait la langue comme jamais, le père belge était déjà sorti. « Vers 9 h 20, j'tais en train de nettoyer les tables. Et j'ai dit à Laura, tiens, voilà le Belge qui va faire un p'tit tour. Note-le sur le calepin. » Son informateur n'est autre que le patron aux joues rubicondes de la taverne d'en face (les yeux sont partout comme des caméras de surveillance et scannent le réel). Lehmann avait bien une petite idée de là où il était allé, mais il n'avait pas envie de le louper en chemin. Le gag des types qui se croisent et se ratent d'un cheveu, très peu pour lui. Et puis c'est une des règles principales de la filature : la station est plus efficace que le déplacement. Ça paraît paradoxal pour une oreille peu avertie mais c'est ainsi. Il décida donc de l'attendre sur place. Il le choperait à son retour. Pas d'inquiétude. Il allait rattraper le coup. Il savait de toute manière que les valises n'étaient pas sorties du couvent. Non m'sieur, ses mains étaient libres. Il n'y avait donc qu'à patienter en terrasse avec une binouze ou deux, la journée s'il le fallait. Il avait tout son temps. Il allait encore faire beau aujourd'hui. Le soleil dans le ciel ressemblait déjà à l'emblème

du Mouvement allemand de la Foi : un gros ballon d'or sur un fond bleu. Le frère rentrerait bien à un moment ou à un autre. Et il ferait alors coup double. Aussi simple qu'une addition à deux chiffres ou un discours de Himmler.

Lehmann s'installa près de la fenêtre. De cette position, il avait une vue large et dégagée de la rue. Il pourrait ainsi apercevoir de loin (disons, au bas mot, une centaine de mètres) le père belge lorsque celui-ci rentrerait au couvent. Avec l'effet de surprise, ce serait facile de lui mettre le grappin dessus. On irait ensuite gentiment chercher les valoches. Pas besoin d'appeler des collègues. Une intervention en solo, comme il les aime. Lui et son Luger. Il connaît ce genre d'individus trop légalistes pour tenter quelque chose. Ça se passe toujours comme ça avec ces ânes bâtés du Christ. Ils tendent poliment l'autre joue. À croire qu'ils aiment les beignes. Ça tombe bien, Lehmann adore en donner. Dans un domaine d'activité où les penchants sadiques sont un plus, il n'est pas désavantagé.

Pour passer le temps, il fit des mots croisés. Ou essaya. Car il avait du mal à se concentrer sur les cases. La nouba de la veille avait manifestement laissé des traces dans sa tête sous forme de brumes migraineuses. Et puis il devait tout de même garder un œil au-dehors. De temps en temps, le tenancier venait faire un brin de causette, histoire d'amadouer avec cautèle les autorités, on ne sait jamais, hein ?, un service rendu, un service à rendre, ça marche comme ça de nos jours. « Z'avez entendu le boss hier soir ? Fabuleux discours... Chamberlain dents de lapin... des heurts à la frontière tchèque » : une sorte de rapide revue de presse façon bistrot. Mais Lehmann ne se montrait pas très causant. Il avait son quant-à-soi et même avec ses collègues il conservait une attitude distante. Aussi l'autre repartit la mine déconfite essuyer ses verres et ranger ses bouteilles. Vers onze heures, un violent orage éclata. De grosses gouttes s'écrasèrent contre les vitres puis glissèrent lentement de manière esthétique pour disparaître on ne sait où. Lehmann observait derrière les hachures grises les passants surpris comme des idiots qui cherchaient un abri ou accéléraient le pas. Pendant plus d'une heure, toute la moiteur emmagasinée depuis des semaines se libéra en des éclairs furieux qui claquaient dans le ciel de Berlin comme un moteur mal réglé. L'agent de la Gestapo redoubla d'attention. Manquerait plus que le père belge profitât du déluge pour se faufiler sans qu'il le vît. Heureusement pour lui il n'en fut rien. Enfin, c'est ce qu'il croyait.

L'heure du déjeuner arriva. Lehmann commanda deux saucisses bouillies de Thuringe avec de la purée (« fait maison par la patronne ») et un bock de mousse. Le soleil reparut cognant plus fort que jamais et assécha l'atmosphère en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Après quelques minutes, l'air redevint aussi étouffant et

pénible qu'avant l'orage. Une torpeur somnambulique d'après-midi de septembre s'infiltra dans la ville. Tout devint flou, cotonneux, un peu irréel. Les choses avec leur placidité habituelle comme les faits et gestes des humains. On avait l'impression de voir comme sous l'eau. Lehmann commença à légèrement piquer du nez. Il aurait bien voulu faire une courte sieste les pieds en éventail sur la table. Juste quelques minutes comme ça, oh, faut pas charrier, pour recharger les batteries. Mais c'était pas le moment de flancher. Il le savait. Il essaya de rester éveillé. Il lâcha un juron tout haut, bien obscène, qui fit se retourner les rares clients présents dans la salle. C'était sa façon à lui de se motiver. Pour se donner encore du courage, il repensa à sa mission. Cette mission dont tout le monde se foutait visiblement autour de lui, même son abruti de chef qui lui demandait de rentrer *prestissimo*. Dans quelques instants, il allait pourtant leur rabattre le caquet à tous ces imbéciles qui se la pétaient et extirper un nouveau parasite chrétien du corps allemand. Et cela seul importait. Il caressa Ull qui dormait sous la table et commanda une chicorée.

Il n'avait pas encore reposé son bol chaud qu'il le vit. C'était lui, pas de doute. On n'la lui faisait pas ! Il se leva précipitamment, défit le nœud de la laisse attachée à un pied de chaise et sortit aussitôt. L'agent et son chien déboulèrent à toute blinde dans la rue. Van Breda avançait dans leur direction à une centaine de pas sans se douter de ce qui allait se passer. Lehmann dépassa la porte noire du couvent et, tout en tâchant de dissimuler ses intentions (pour ça, le chien lui fournissait un camouflage idéal, la plupart des cruches ne se doutaient pas, en le voyant ainsi promener son gentil pépère, qu'il faisait partie de la police secrète), alla directement à la rencontre du prêtre franciscain. Il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres de son but lorsqu'il sentit dans sa main droite une forte pression. Comme celle d'un poids mort. Ull ne voulait plus avancer. Il s'était couché sur le flanc et son poitrail sifflait comme une bouilloire. Lehmann se pencha en lui disant « putain c'est pas le moment, Ull ! » et il tira de toutes ses forces sur la laisse, mais le chien ne voulait rien savoir. Il avait l'air vraiment mal en point. Son cœur battait très vite, ses yeux étaient injectés de sang. Des convulsions parcouraient son corps. Et, pour couronner le tout, il bavait de manière excessive des filets écoeurants. Lehmann s'agenouilla à côté de lui, le regarda et comprit. En un instant, le père belge, les manuscrits, la déchristianisation et l'Amt IV B1 s'évaporèrent de son esprit. C'était comme s'ils n'avaient jamais existé, comme si Lehmann lui-même n'avait pas fait la guerre, mendié dans les rues, rejoint les SA, torturé des hommes et des femmes, déversé son foutre sur le visage des putains. Il était redevenu un p'tit gars de la Hanse, ancien ouvrier zingueur et demi-centre, bon camarade à l'école, toujours souriant sur les photos, qui tenait la tête

de son chien mourant entre ses mains et ne savait que faire.

Une femme chic et un peu collet-monté s'arrêta à côté de lui et demanda ce qui se passait. Il bredouilla avec son accent guttural du Nord qui ressortit brusquement : « l'chien ». La dame qui se montrait toujours aussi aimable lui suggéra de la suivre jusqu'à chez elle. C'était juste à trois rues d'ici. Klaus son mari était vétérinaire. Il allait s'en occuper tout de suite. Il avait déjà sauvé des animaux qu'on croyait perdus/condamnés. Il faisait des miracles et de bons prix. Quoiqu'il s'efforçât de ne rien laisser paraître, Lehmann était effondré. Il n'arrivait ni à bouger ni à penser. Tétanisé sur place. Il n'avait jamais connu une telle sensation de vide, même pendant la guerre, même pendant la dèche. Était-ce de la tristesse ? Il n'aurait pas su le dire. Il n'avait jamais appris à analyser ses émotions. La dame le prit par le bras et l'aida à se relever. Tel un automate, il la suivit dans la rue, portant comme un sac de charbon son vieux compagnon qui le regardait sans le voir.

Épilogue

Un chemin de terre à peine carrossable.

Couvert de briques, de coquilles pilées.

Un bout de monde,

Battu par les vents.

Il est presque six heures du matin à l'horloge du tableau de bord. Le jour vient à peine de poindre, enfantant dans le ciel une immense lueur rose, d'un rose que l'on ne voit nulle part dans les tableaux des musées, encore moins sur les photos racoleuses des magazines, le rose émouvant et mélancolique de certains rêves, un rose doux, assourdi, sans équivalent au monde.

Il gare sa voiture sur le bas-côté, coupe le contact. Il reste un moment silencieux, les mains posées sur le volant, et regarde à travers le pare-brise barbouillé d'éclaboussures l'invasion lumineuse au-dessus de l'horizon. De l'extérieur, il donne l'impression de penser à quelque chose d'indéfinissable. Peut-être à rien de bien important au fond.

Le rot du moteur encore brûlant s'éternise dans l'air et gâche un peu le calme ambiant. Dans l'habitacle, on ne perçoit pas encore l'énorme barouf de la mer.

« Bon, faut y aller ! » Une dernière vérification de la main gauche dans le vide-poches (qu'y cherche-t-il ? *Ô mystérieuse raison des gestes habituels* !), et le voilà qui sort. Il claque la portière, mais ne la ferme pas à clé. Tout de suite un froid vif – genre *sensation-d'une-plaque-de-verre-sur-la-peau-nue-lors-d'une-radiographie* – lui cingle le visage, pénètre sous son caban. Autour de lui, l'aube continue de progresser. Une aube dont la couleur rose commence à s'estomper, faisant place à une kyrielle d'oranges et de mauves un peu *vulgos* qui submergent tout à bras ouverts. Déjà le paysage prend un aspect plus défini, identifiable, et les yeux du père parviennent à distinguer les formes auparavant confondues dans l'abîme. Il enjambe une clôture à moitié renversée et s'engage sur une plaine de sable mou. Il n'y a pas

vraiment de chemin. Ni de traces de pas. Mais cela ne le gêne pas. Il sait où il va. Il connaît le Zwin et ne s'y est jamais perdu. Ce n'est pas si vaste d'ailleurs, quelques arpents perdus de landes et de dunes, de terre inculte. Autour de lui, un vent frisquet ne cesse de souffler en petites rafales. Il s'engouffre en sifflant une rengaine entre les tertres qui, au loin, rendent l'horizon moins plat, et y prend de la vigueur. Le père remonte son col doublé jusqu'aux lobes des oreilles. L'air marin lui chatouille les naseaux, mais ce n'est pas un picotement tout à fait désagréable, il faut bien l'avouer. Lorsqu'il descend dans une large fosse où poussent de manière anarchique des arbustes blanchis par le sel, il bénéficie d'un abri. Il en profite pour s'allumer une cigarette. La troisième de la journée. Déjà. Son briquet toussaille, crachote, la flamme surgit, vacille, puis s'éteint. « Et merde ! » Il tente une meilleure position, ouvre en grand un pan de son caban, se replie en deux. S'y reprend à plusieurs fois. Perchée à quelques mètres de lui, sur un monticule de touffes chancreuses, une aigrette l'observe de son regard fixe et un peu snob, puis s'envole sans que quelque chose de perceptible ait déclenché sa décision. La cigarette enfin allumée, le père reprend sa marche. En se pelotonnant contre le froid du mieux qu'il peut. Heureusement l'inhalation de la fumée lui fait du bien. Elle remplit ses poumons de bouffées chaudes et douces à la fois. Comme un cataplasme d'argile sur la poitrine. Cela, dans son obstination, le docteur Peeters ne peut pas le comprendre. Ça le fout même en rogne quand il le reçoit dans son cabinet. Cette manie dégradante, les phalanges jaunies, la toux. Plus qu'une année à vivre, lui dit-il. Il ne sait jamais s'il plaisante. Tout en tirant régulièrement sur sa clope, le père suit un ruisseau qui sinue sur le fond plat de l'encaissement. L'eau s'y écoule lentement en raison de la faible déclivité et le mène tout droit jusqu'au pied d'une butte. Il y a là quelques moutons qui paissent. Une douzaine environ, au pelage crème, à l'échine foncée. Ils ne font pas attention à lui, à sa longue dégainée noire, mais ils continuent d'ingurgiter, avec cette hébétude qui n'appartient qu'à eux, de maigres brins arrachés au sol salin.

Les animaux ont toujours quelque chose de menaçant. Même ceux qui ont été domestiqués. On ne sait jamais comment ils vont réagir à la présence d'un homme. Ils peuvent se mettre à charger sans que l'on sache pourquoi. Assaillir l'intrus, le renverser à terre jusqu'à ce qu'il ne bouge plus et le renifler sans finesse. Mais le père n'est pas inquiet à leur sujet. Il ne l'a jamais été en vérité. Aussi, sans la moindre hésitation, traverse-t-il ce rassemblement en toute confiance. Après une marche de quelques minutes, il se retrouve coincé dans un cul-de-sac. De toutes parts, une pente sableuse l'encerclé. À moins de rebrousser chemin, il n'y a pas d'autre issue : s'il veut rejoindre la plage, il va lui falloir gravir la rampe. Qu'à cela ne tienne. Il retrousse

ses jambes de pantalon et s'élance. La paroi glisse, s'affaisse, l'empêche de prendre appui. Il s'y reprend à plusieurs fois, s'essouffle, tousse, crache, plonge ses deux mains dans une mélasse collante, en remplit ses manches et ses chaussures. Il se maudit de n'avoir pas choisi un chemin plus facile. À quatre pattes ! Si la hiérarchie le voyait ! Mais, tout en jurant à voix basse et en flamand, il réussit tout de même à parvenir au sommet. Là, avant de jeter un œil sur ce qui l'entoure, il prend le temps, avec une méticulosité de vieux garçon, de froter ses vêtements, de secouer ses chaussettes. L'énervement retombe. Le pouls aussi. Il est presque calmé. Il s'astique une dernière fois du mieux qu'il peut, en tenant compte de l'humidité qui le trempe. Des averses de grains tombent du textile. Quand il considère que son état est redevenu à peu près convenable, il se redresse. Un rapide regard circulaire lui apprend qu'il n'est plus très loin de la vieille digue construite par les Hollandais. Il décide cette fois-ci de la contourner par la gauche. Ce qui signifie, pour celui qui connaît un peu le coin, qu'il se dirige vers l'étendue marécageuse.

Lorsqu'il s'engage dans le dédale de mares et de roseaux, un oiseau lance un cri. Une longue note aiguë, dépourvue de sens, qui perce le bruit d'arrière-fond et souligne son air monotone. Indifférent, le père se fraie un passage en prenant garde à ne pas crotter ses souliers dans une flache de boue. Il est tellement concentré sur sa marche qu'il ne remarque pas, au-dessus de lui, le soleil blanc qui point maintenant. C'est une lumière franche, incolore qui l'embrasse à présent, une lumière de constat. Il croise sur son chemin une barque échouée sur un lit de vase. Rien ne la retient au sol, peut-être seulement l'odeur ignoble de poisson pourri qui en émane. Van Breda accélère le pas. Il n'a pas l'intention de lambiner au milieu des fanges nauséabondes. Il est pressé de retrouver l'air vif de la mer qui le lavera de toute cette pestilence d'eaux stagnantes. Il traverse une dernière petite lagune d'un vert sombre/profond et, après une montée moins ardue à négocier, débouche sur la plage qui s'étend à perte de vue. Face à lui, des vagues puissantes viennent se briser sur le rivage en une cavalcade d'écume qui fait aussitôt machine arrière, laissant derrière elle une gigantesque ombre brune. Cela se répète toutes les trente secondes avec une régularité mécanique. À l'ouest, apparaissent les toits embrumés d'une petite ville. On dirait la toile de fond d'un Patinir. Sur l'horizon brumeux, stagnant au-dessus de la masse d'eau les silhouettes sombres des supertankers sillonnant la mer du Nord. Le père est content de retrouver ce paysage familier qu'il a tant de fois vu, les embruns salés, les hennissements des mouettes, le moelleux du sable sous le pied. Son pèlerinage intime et naturel, seul avec l'immensité. Cette façon sublime de se dissoudre dans le tout. Pourtant aujourd'hui un détail cloche : l'abri des pêcheurs semble avoir bougé.

Il se tient à présent proche du ru s'écoulant de l'étang, en partie caché par un bosquet de ce qui ressemble de loin à des mancenilliers. Il a toujours été nul en botanique, mais il possède encore toujours, à soixante-deux ans, une excellente vue. À moins que ce ne soit la dernière tempête d'équinoxe qui ait déplacé les dunes ? Ne sont-elles pas des êtres vivants qui respirent et se meuvent, qui chantent même lorsqu'un vent égrillard s'infiltre entre leurs cristaux et les entrechoque ? Ceci expliquerait cela. La force des éléments. Dunes errantes, mouvement perpétuel de l'impermanent, architectures instables et précaires. Un peu à l'image de l'Histoire, du destin des hommes, se dit-il, philosophe.

Soulagé, il continue sa promenade solitaire en faisant attention aux nombreux filets d'eau qui zèbrent le rivage. Il ne ressent plus le besoin de s'en griller une. Il se laisse gober par tout ce qui l'entoure : l'odeur végétale des algues, les gifles toniques du vent, le bain de lumière qui lave tout ce qui existe des impuretés. Il appelle ça : prendre la tangente. La plage est déserte. Comme souvent. Vaste étendue de vide. C'est précisément ce qu'il apprécie en ce lieu : l'isolement. Personne pour le déranger. Le détachement complet, et en même temps l'attachement à ce qui seul prévaut. Moine promeneur, délié de l'importun : *ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre.*

Il se rappelle cependant qu'un matin de juin, au milieu des années soixante, il avait fait une étrange rencontre. Alors qu'il se baladait seul comme à son habitude, deux jeunes femmes avaient surgi de nulle part. Ce n'est que lorsqu'elles eurent descendu la dune et atteint le rivage que le père se rendit compte de leur aspect : elles étaient entièrement nues. Pas le moindre petit bout de tissu mesquin pour venir cacher un centimètre carré de peau. Elles se promenaient main dans la main et, avec une certaine insolence, ne faisaient rien pour dissimuler leur corps éclatant de beauté. La fraîcheur matinale ne semblait pas les déranger. Ni la possibilité d'un œil étranger. Elles s'en fichaient manifestement. Comme si elles marchaient au cœur d'un nuage homérique de brume qui les protégeait de la honte. Dérouté par leur irruption, le père n'osait les regarder, encore moins les détailler de la tête aux pieds. Il y avait des limites à ne pas franchir. Il le savait. Ce n'était pas le moment d'abandonner toute continence. *Ô douceur de bonheur et de sécurité, toi qui me rassembles de la dispersion, où sans fruit je me suis éparpillé, quand je me suis détourné de toi, l'Unique, pour me perdre dans le multiple.* Bon, peut-être uniquement un bref coup d'œil en coin, comme ça, sans penser à mal. Pas à son âge qu'il va entamer une carrière de vicelard et donner dans la *concupiscentia oculorum*. Malgré sa surprise, il n'avait pas cependant marqué d'arrêt et, tout en faisant semblant de n'avoir rien perçu d'anormal, il avait suivi avec un surcroît de concentration la ligne serpentine qui sépare le sable sec du

mouillé. Peut-être, à la réflexion, sa tête était-elle à présent un tantinet plus inclinée vers l'avant. Et encore. De leur côté, les deux jeunes femmes n'avaient pas non plus dévié de leur trajectoire et, longeant le bord effervescent des vaguelettes, se dirigeaient droit vers lui. Comme sur une cible. On aurait dit qu'elles souhaitaient être vues. Contemplées. Admirées peut-être. En tout cas, leur attitude générale le laissait penser. Lorsqu'elles furent à sa hauteur, elles lui sourirent de manière quelque peu polissonne – un homme moins prudent que lui aurait dit *franchement osée* – telles les nymphes blanches et bien en chair de Botticelli à l'aube du monde. La plus grande, celle qui avait le haut du visage tavelé de taches de rousseur, lui donna l'impression de vouloir entamer une conversation, alors que l'autre, qui baissait les yeux et serrait les lèvres, tout en conservant néanmoins un air avenant, la tirait énergiquement par le bras comme pour l'en dissuader. Du genre : *allez, viens, on n'a pas q'ça à faire*. C'est cette dernière qui obtint finalement gain de cause. Ni l'une ni l'autre ne s'arrêtèrent lui dire un mot. Elles ne le saluèrent même pas. Pas l'esquisse d'un geste. Le père ne s'en formalisa pas. Il inclina légèrement la tête. Une sorte de réflexe poli. De barrage à la gêne. Puis, ravi lui aussi de passer à autre chose, il fixa un point quelconque sur l'horizon. Il n'était pas mécontent de cette issue rapide et non compromettante. Les deux jeunes femmes le dépassèrent dans une sorte de silence contenu et lourd de sens, puis, dès qu'elles disparurent dans son dos, éclatèrent de rire comme des greluches qui pensent tout à coup à quelque chose d'irrésistiblement drôle. La rapidité de cette scène, dont il se souvient encore très bien dix ans après, provoqua alors chez le père une impression d'illusion. Tel un mirage né du soleil et de l'eau, de la réverbération du sable. On frôlait l'in vraisemblable. Pourtant, s'il n'avait pas osé à ce moment-là se retourner de peur d'apercevoir une autre partie de leur anatomie, il n'éprouvait aucun doute quant à leur réalité. Pas même aujourd'hui. Elles avaient existé. Il en était sûr.

Il en sourit encore.

Après tout ce temps écoulé.

L'exercice du naturisme ou un gage d'étudiantes.

Qui sait ?

Filles de Reich et de Kerouac.

Il ne parviendra jamais à en avoir le cœur net. Peu importe après tout, demeure inscrit en lui l'éclat d'une séquence onirique.

Les clameurs d'un vol de mouettes qui frôle la grève l'arrachent à sa songerie.

Il est de nouveau présent aux éléments qui l'environnent, ses sœurs et ses frères.

Le ciel est d'un bleu pâle qui glisse vers le blanc. Livide et morne. Pas une empreinte d'avion, pas l'esquisse d'un nuage. Un voile neutre masque le soleil.

La plage s'étale tout en largeur à présent. Sur près d'un kilomètre.

C'est la zone la plus vaste, une immense plaine irréelle de sable et d'eau. Sur des hectares de vide où rien ne se reflète.

L'origine de toute chose dans le vacarme du ressac.

Les allers-retours de la vie.

Le *cantique*. Empreintes éphémères de la rencontre des airs et des eaux, du sable et du vent, quelque chose qui se répand infiniment à partir des milliards de combinaisons moléculaires invisibles, et qui raconte une histoire qui fait sens.

Cela fait plus d'une heure qu'il marche, qu'il observe. Qu'il jouit de son existence sans penser à rien. À l'écart des hommes, proche de tout ce qui importe.

Il sera bientôt temps de rebrousser chemin, de rejoindre la voiture.

Il commence à avoir faim.

Son ventre gargouille à l'idée d'un bol de lait chaud, d'une tartine beurrée. Il voit devant lui, presque à portée de main, le journal du matin replié sur le comptoir, il entend les blagues grivoises en *tussentaal* du cafetier de Lekkerbek. Il ressent la chaleur du poêle à bois, l'odeur caractéristique de la sciure.

Encore cent mètres, jusqu'au ponton abandonné.

Et puis on rentre au bercail.

Affleurant à peine à la surface, parmi les débris que dépose la marée, squelettes noircis et désarticulés, un bout d'emballage.

Confus.

Occasionnel.

Otage de la chair éclatée d'une méduse.

Il s'arrête.

La pointe de sa chaussure fouille délicatement la trouvaille.

Pousse et soulève.

Évite de s'enfoncer dans la gelée poivrée de grains noirs, d'étoiles mortes. Découvre enfin. Les premières lettres du paquet apparaissent sur un fond délavé. Un logo ancien, désuet. Un cow-boy d'opérette en ombre chinoise. Son cheval se cabrant, et, au-dessus, dans sa main droite qui virevolte en l'air, un l...

Un quart de seconde d'incertitude, de conscience chancelante. Puis, comme au bain révélateur, épiphanie soudaine, l'identité jaillit, claire et distincte.

Aussitôt reconnue, elle s'ouvre comme une valve à souvenirs :

LAASSO, 20 SCHWARZE ZIGARRETEN, leur goût de paille jaunie,

l'avant-guerre, Fribourg-en-Brisgau, le petit chat noir et moribond, la réduction phénoménologique, le déshonneur de Munich, Prinz fils et sa gouaille, trois grosses valises lourdes et encombrantes, les pédalos, ah, les pédalos ! L'étrange chaleur d'un début d'automne.

Il n'y peut rien. C'est irrépressible. Husserl a écrit de belles pages là-dessus dans des manuscrits de recherche : les réminiscences passives qui déballent tout d'un coup leur flot d'associations, les queues de comète de la mémoire involontaire qui se mettent à briller dans le ciel illimité de la conscience avant de s'éteindre.

Une tresse dénouée d'impressions, de situations, de localités, bribes de mots, de visages, émiettement du passé. Là dans le Zwin. Entre terre et mer. Ramenée par la houle. Refluée du néant.

Un épisode furtif.

Ce dont il n'avait jamais vraiment voulu parler.

Des anecdotes qui ne sont pas dignes d'être racontées. Malgré l'insistance des proches. *Allez Leo, fais pas ta diva ! Tu nous dois bien ça.*

Enfoui dans sa modestie de frère mineur.

À d'autres, l'exemplaire.

Les leçons d'antifascisme.

Et pourtant :

Les marches hautes et blanches de l'ambassade.

La peur d'échouer, de tout faire capoter. La poussière de septembre qui virevolte en nuages granuleux et pique les yeux, les gros titres des journaux. Et le bon mot de Daladier.

Les convulsions du chien dans la rue. Une bave blanche qui écume dans la gueule comme une chantilly ratée. Des spasmes sous les poils. Le hoquet de la mort prochaine.

La consternation de son maître.

Berlin 1938.

Ce roman est librement inspiré de la première partie du récit « Le Sauvetage de l'héritage husserlien et la fondation des Archives-Husserl » que le père Herman-Leo Van Breda fit paraître en 1959 dans l'ouvrage collectif Husserl et la pensée moderne, La Haye, Martinus Nijhoff, p. 1-42. L'auteur, qui a lui-même travaillé de longues années sur les manuscrits inédits de Husserl que le courage et la détermination du frère franciscain permirent de sauver, a ajouté à cette histoire vraie des personnages, des éléments et des événements qui relèvent de sa pure invention.